



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

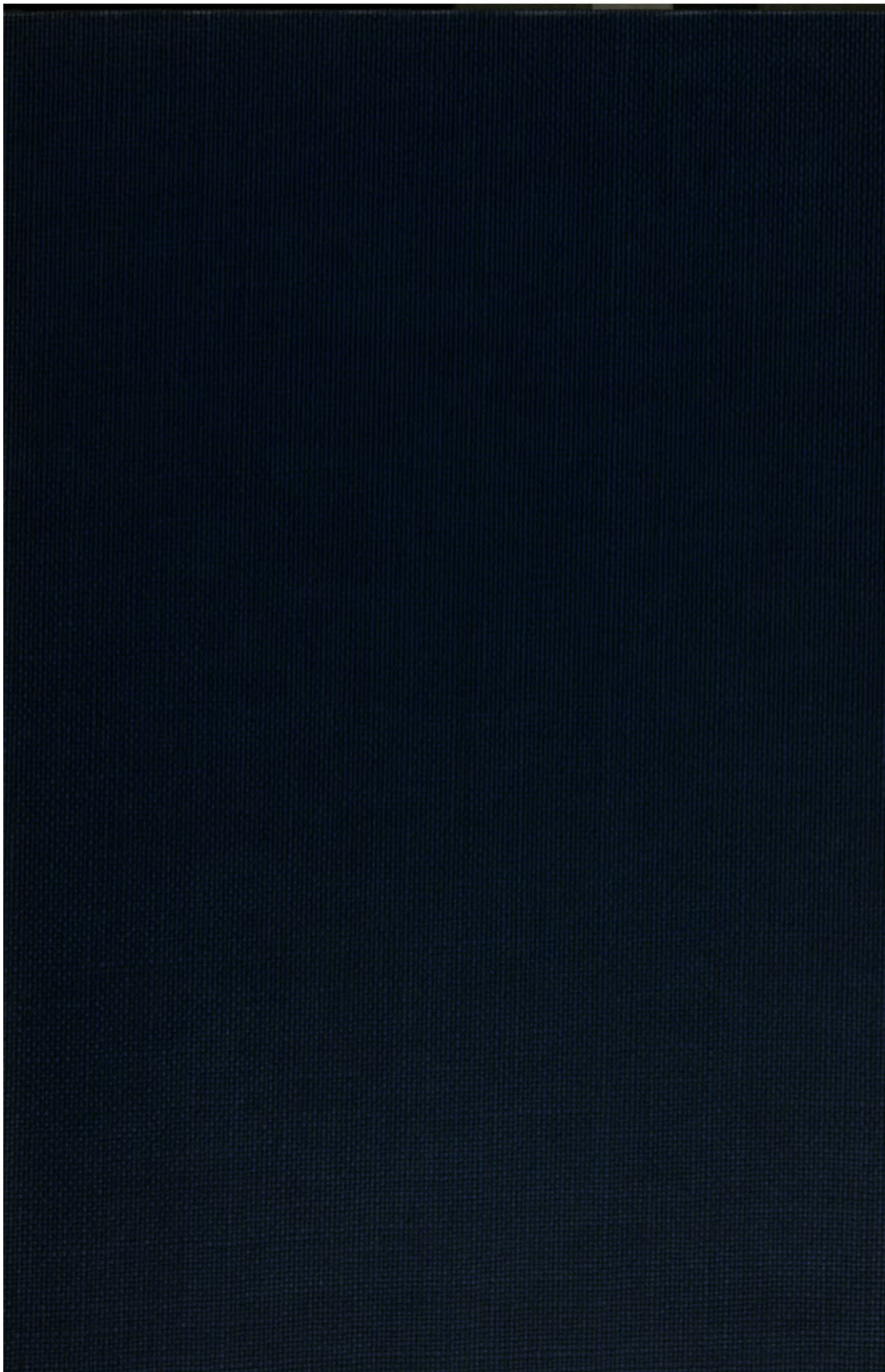
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



~~11/X 4883 A.2~~



REP.F. 14 324(2)

~~126 a 49~~



3

1
2



L'ENVERS ET L'ENDROIT

II

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18

LE BEAU D'ANGENNES.	1 vol.
LA BELLE GABRIELLE.	3 —
LE COMTE DE LAVERNIE	3 —
DETTES DE CŒUR	1 —
L'ENVERS ET L'ENDROIT	2 —
LA MAISON DU BAIGNEUR.	2 —
LA ROSE BLANCHE	1 —
LES VERTES FEUILLES	1 —

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

AUGUSTE MAQUET

L'ENVERS

ET

L'ENDROIT

II



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

Droits de reproduction et de traduction réservés.



L'ENVERS

ET

L'ENDROIT

I

Fleurines est un village aujourd'hui sans physionomie et sans couleur, dont les environs étaient charmants, il y a un siècle, lorsque la forêt de Hallate servait de jardin à ses maisonnettes éparses sur la route de Senlis à Pont-Sainte-Maxence.

De nos jours, les bois s'en vont. Les forêts les plus jalouses abandonnent çà et là aux riverains les échancrures de leurs lisières. Aussitôt, cognées d'agir. Des éclaircies nues et laides rongent les massifs de chênes comme la lèpre déshonore une tête chevelue. L'homme saisit les alluvions de la forêt comme celles de la mer. Seulement, la mer reprend parfois les siennes avec les intérêts de l'usurpation ; mais les arbres, une fois chassés, n'osent plus revenir. C'est ainsi que le village s'est fait un territoire, et que, plus riche, il est devenu moins beau.

Donc le village de Fleurines était charmant, pressé dans la verte ceinture des bois au travers desquels ses fumées bleues montaient joyeusement vers le ciel.

La petite église gothique au clocher en aiguille assis sur de massifs contre-forts, au double porche trapu, aux cinq hautes fenêtres à vitraux de couleur, ne bordait pas comme aujourd'hui la route qui lui envie et finira par lui prendre son maigre cimetière. Entourée de grands arbres qui versaient sur elle le silence et l'ombre, trempant ses larges piliers dans l'herbe d'un vaste enclos, elle semblait sourire à ce village couché à ses pieds, tandis que sa tête respirait avec délices les brises de la montagne boisée qui la domine, et sur laquelle, toujours intelligents du site, les moines du moyen âge avaient bâti le prieuré de Saint-Christophe.

Rien de plus suavement pittoresque et heureux que cet humble Fleurines d'autrefois. Son nom lui venait sans doute des parfums perpétuels de sa forêt, semée au printemps de muguet, d'aubépin et de violettes, rouge de fraises en été, tapissée en automne de framboisiers en fleurs, de cornouilles ou de mûres sauvages. L'hiver même, après les belles journées, une âcre senteur de résine, échauffée aux pâles rayons du soleil, passait sur le village : c'était le salut vespéral des grands pins balancés sur la colline.

Auprès de l'église, dont il n'était séparé que par une petite porte de jardin, s'élevait le presbytère, vieux bâti-

ment de pierre tendre, couvert en tuiles. Cette pierre, commune dans tout le pays, noircit vite et donne, après quelques neiges, un air respectable aux bâtiments les plus modestes. Le presbytère, entouré de jardins spacieux, était la plus grande maison du village : il en affectait la suzeraineté par sa forme longue et haute comme par ses grandes fenêtres à trente-deux vitres, luxe inconnu dans tout Fleurines, dont chaque maisonnette se contentait d'une porte ou d'une fenêtre, au choix de l'habitant.

Le jardin se divisait en deux parties : l'une, promenoir d'un style sévère, planté de sapins, de mélèzes, de sorbiers et de sycomores, s'étendait au devant de la maison, et son unique allée, rigidement droite, pouvait mesurer soixante pas.

La vue s'échappait de là entre les arbres sur le pli du vallon où s'abritait Fleurines. Du ciel en haut, au fond, des bois, des toits de chaume au premier plan, tel était le tableau. L'œil, ramené aux pieds du promeneur, distinguait çà et là, dans l'herbe épaisse traversée par l'allée, quelques pierres voilées par les fleurs ou les lierres, des bancs, eût-on dit : c'étaient les tombes des premiers pasteurs de ce village. Eux aussi avaient arpenté l'allée sombre pendant leur longue vie ; comme eux, leur successeur dormirait sous l'herbe après sa mort.

Cette première partie du jardin dominait la seconde, encaissée entre quatre murs comme une vaste couche dans laquelle s'épanouissait un riche potager ; on y descendait

par plusieurs degrés de pierre. Ce jardin, utile, égayé par des fleurs de toute espèce, le curé n'y entraît jamais : sa vie se passait, disaient les gens du village, à travailler dans sa chambre, ou, lorsqu'il était trop fatigué, à lire ou à rêver en suivant l'allée de son promenoir.

Que si l'on fût entré dans le presbytère pour y surprendre ce témoignage muet et pourtant irréfutable de l'intérieur qui toujours décèle l'homme, ou eût été frappé de l'élégance froide et sobre de l'ameublement.

Ce n'était pas cette mesquine pauvreté du curé de campagne, pauvreté quelquefois avare, quelquefois hypocrite, toujours douloureuse, étalant une misère ou trahissant un vice.

Les murs, blancs comme ceux d'un chartreux, étaient ornés de tableaux, d'oiseaux rares, meublés de livres soigneusement rangés dans leurs casiers de chêne luisant. Un large dressoir, garni de faïences hollandaises, de fins émaux, de quelque orfèvrerie d'un bon style, était le premier objet qui attirait les regards dès qu'on entraît dans la salle du rez-de-chaussée. L'ordre et la minutieuse propreté de chaque détail annonçaient l'homme de raison et de caractère. Le goût et l'aisance sans recherche des meubles et des tentures trahissaient l'homme élevé dans le monde. Enfin, des armes de choix, oubliées parmi les livres de piété, révélaient le gentilhomme, destiné autrefois à servir un autre maître que Dieu.

Pauvre Didier ! Oui, ce fut un noble et brave gentil-

homme. Et quand il passait dans le village, voûtant sa taille élégante même sous ses humbles habits, fixant devant lui, sans intérêt, mais sans dédain, son grand œil profond et noir, quand ses longs cheveux bruns ondoyaient sur son cou d'une blancheur d'albâtre, les hommes baissaient la tête, par respect ou par honte, devant cette créature sans tache. Les filles rougissaient et détournaient la vue avec de vagues soupirs, ceux-là remerciant Dieu de leur avoir envoyé un de ses anges, celles-ci tremblant d'adorer cet ange dans leurs prières.

Il avait alors vingt-sept ans. Sa beauté parfaite, saisissante, que seul il ne soupçonnait pas, s'augmentait chaque jour, avec sa vertu et ses souffrances. Fidèle au serment qu'il avait fait à Dieu, si Dieu lui conservait son frère, il avait, après la guérison de Robert, pris le chemin de l'Italie, et deux ans s'était enfermé chez les Camaldules, croyant offrir au Seigneur un sacrifice plus agréable en disparaissant dans l'exil et les macérations.

Mais alors la bonté divine l'avait pris en pitié, l'avait éclairé d'un rayon de vérité éternelle : il avait compris que rien n'est agréable à Dieu comme une existence utile ; que Dieu est le souverain bien, et que pour devenir un de ses dignes serviteurs on doit d'abord faire le bien. Malgré son admiration pour les pieux martyrs du cénobitisme, malgré l'âpre volupté du calice et de la solitude, Didier pensa que celui qui souffre ainsi, uniquement pour éteindre sa pensée, ressemble trop à un suicide, et que la pensée

mauvaise doit être tuée seulement par la bonne. Il détourna donc son regard de ces couvents d'Italie pleins de sublimes bourreaux bien propres à seconder le remords pour abrégér des existences misérables, mais inhabiles à guérir les blessures de l'âme selon les préceptes et le vœu du Seigneur ; il vit les peuples souffrants, décimés par le fanatisme ou rongés par la faim ; il vit des prêtres ambitieux, se faisant un marche-pied des victimes terrassées par leur intolérance.

En France, à ce moment, les prisons étaient pleines, les échafauds insuffisants, les protestants traqués, égorgés comme des loups ; les campagnes désertes ; les paysans mangeaient de l'herbe, dans les pays où Dieu permet qu'elle pousse. Cependant, près de ces paysans des moines jetaient du pain blanc à leurs chiens. Didier réfléchit que donner son bien, le bien de sa mère si pieuse et si charitable, à ces riches aveugles, au lieu de le distribuer lui-même aux affamés, serait un crime pardonnable tout au plus à un être privé de raison ; il comprit qu'en se mêlant au peuple des pauvres, qu'en le secourant, qu'en le servant, il ferait à Dieu un service capable de racheter toutes ses fautes passées. — En effet, se disait-il, comment servons-nous le roi quand il entre en campagne, nous autres gentilshommes ? Est-ce par des vœux stériles ou par des privations sévères, ou par des prières ardentes, pour conjurer l'effort de ses ennemis ? Non.

Non, c'est par le sacrifice de notre fortune, de notre

sang, de notre vie. Nous l'aidons, en un mot, à triompher et à sauver la patrie. Aidons Dieu à combattre le mal sur la terre : le mal, c'est la misère et l'injustice. Armons-nous pour cette cause sacrée : le moine prie, le prêtre combat.

Il se fit prêtre. Robert et Henri le supplièrent à genoux de ne les point quitter. Il leur répliqua d'un air souriant qu'il comptait bien ne les quitter jamais ; qu'à la première occasion il espérait obtenir de ses supérieurs un poste dans leur voisinage. Il les pria de l'aider de leur crédit ; il les chargea d'obtenir cette faveur de Clermont, l'ami commun. Aussitôt Clermont demanda et obtint pour Didier la survivance du prieuré de Saint-Christophe.

Mais le jeune prêtre refusa. Ce bénéfice était tellement riche, les revenus en faisaient une si importante fortune, qu'il eût cru suivre le sentier battu par ces religieux pour qui l'Eglise est une carrière ouverte aux plus mondaines ambitions. Il refusa. Mais l'amour du pays natal lui rendit ce refus bien amer. Ce fut un véritable sacrifice fait à sa conscience et à ses principes. Saint-Christophe ! séjour aimé, coteaux connus depuis son enfance, à quelques lieues à peine de Montvalat, de Clermont, au milieu des bois, tant de fois parcouru, alors que jeune, ardent, maître d'un avenir sans bornes, il lançait chevaux et chiens sous les riches futaies de ce domaine. Saint-Christophe, d'où le prieur à sa fenêtre pouvait, par delà un océan de verdure, apercevoir les tourelles et les toits bleus de Chantilly !

Hélas ! oui. D'une des tours carrées du prieuré, on le voyait distinctement, ce palais doux et terrible où trop souvent revenait la femme si éperdûment aimée. Dans les splendides matinées du printemps, alors que l'air est léger et laisse glisser plus librement la vue par ses réseaux diaphanes, ne pourrait-on apercevoir une forme blanche à quelqu'une des fenêtres, ou se figurer qu'on l'apercevait ? Fantôme jadis adoré, vision enchanteresse d'une adolescence tranchée si cruellement, source mortelle de remords et d'extases, le prêtre avait-il désormais le droit de la retrouver dans sa vie promise à un maître austère et jaloux ?

Non ! l'âme, pareille aux vierges sages, doit fuir le péril et repousser les tentations. Celui-là même qui combat avec avantage a le tort de s'y être exposé. Toute lutte est aléatoire, et Didier, pour bien combattre, n'était pas même sûr de son cœur.

Il n'accepta donc point le prieuré de Saint-Christophe, d'autant plus que, deux fois l'an, les châtelains de Chantilly venaient y faire un pèlerinage et des offrandes ; d'autant plus que le prieur était de toutes les fêtes données au palais de Condé, et qu'il eût fallu par conséquent revoir la princesse, et que Didier eût préféré la mort au danger d'affronter cette rencontre.

Mais quelque temps après mourut le vieux curé de Fleurines, pauvre ecclésiastique enfoui dans ce nid de feuillages et inconnu à toutes les puissances qui visitaient son illustre voisin le prieur.

De cet abri modeste, pas une seule vue ouverte sur le passé ni sur le monde. Silence, oubli, repos jamais troublé. Fleurines était plus près encore de Montvalat que Saint-Christophe. Fleurines rapportait cinq cents livres par an, beaucoup de fatigue pour le pasteur, beaucoup de misères physiques à soulager, d'aide spirituelle à fournir. Didier accepta joyeusement la cure de ce village, que refusaient les plus faméliques séminaristes. Il y entra quatre ans après son adieu au monde.

Mais nul parfum ne se dégage plus victorieusement que celui des vertus sincères, de la charité, de la piété. A peine deux années s'étaient-elles écoulées que le curé de Fleurines, pour prix du bonheur qu'il semait autour de lui, recueillait l'amour et la vénération de toute la contrée. Comme il dépensait à ces bonnes œuvres la part de son patrimoine que son frère aîné l'avait forcé de prendre, ce qui le faisait riche ; comme il offrait au voyageur une large hospitalité ; comme il étudiait toujours, ne repoussant ni l'art ni la science, par la raison qu'un esprit cultivé comprend toujours mieux la grandeur et les bienfaits de Dieu, ce jeune prêtre fut bientôt l'idole et l'admiration de ceux qui le connaissaient ; il se vit recherché avec enthousiasme par les plus puissants du voisinage.

Mais un jour que sa petite église, restaurée par ses soins, riante et parée de feuillages verts, attendait son pasteur pour la messe matinale, c'était le lendemain de Pâques fleuries, au moment où Didier traversait lentement son

promenoir, à l'extrémité duquel une petite porte basse donnait accès dans la sacristie de l'église, il fut vaguement frappé comme d'un bourdonnement de voix plus nombreuses qu'à l'ordinaire. Ce bruit pourtant ne l'émut pas. La curiosité est un sentiment inconnu aux âmes blessées. Didier, sans détourner la tête, pénétra dans la sacristie, revêtit ses ornements sacerdotaux, fit sonner la clochette de l'enfant de chœur, et, descendant les deux marches de bois qui mènent à l'église, il entra les yeux baissés, pâle, et recueilli comme un chrétien qui porte son Dieu non dans les mains ou sur la poitrine, mais dans le fond de son cœur.

Tandis qu'il célébrait le saint sacrifice plus pieusement encore dans cette solitude, — car il croyait être à peu près seul dans l'église, — il fut distrait par le bruit des chaînes d'argent de l'encensoir que l'enfant agenouillé derrière lui, agitait en se jouant dans sa simplicité.

Pourquoi l'encensoir en un jour qui n'était pas une fête ? pourquoi cette étourderie ?

Didier, troublé, se retourna ; mais l'enfant, au lieu de comprendre le reproche de ses yeux sévères, s'approcha et lui tendit en souriant la poignée de l'encensoir.

— Il faut bien l'encenser, monsieur, dit-il tout bas, puisqu'elle est princesse du sang !

Didier fit un mouvement de surprise, il regarda : l'église qu'il avait crue vide, était pleine de monde. Au premier rang, à la balustrade de l'autel, une femme vêtue de deuil

priaient agenouillée sur une chaise grossière ; à ses côtés, un page tenait un coussin de velours qu'elle avait refusé de prendre. Un autre page, à gauche, portait le missel.

Cette femme, ensevelie dans ses voiles funèbres, le visage perdu dans ses mains, priait avec onction et s'oubliait dans cette fervente extase. Elle releva enfin son front, et Didier reconnut la princesse de Conti, plus belle encore depuis le veuvage qu'il ne l'avait vue au temps de ses tristes amours. Elle le regardait, sereine et modeste ; il sentit son cœur défaillir. C'était l'instant où le prêtre doit partager la myrrhe entre Dieu et les grands de la terre. Il envoya vers elle d'une main tremblante la cassolette chargée du plus pur encens, et la blanche fumée, s'exhalant en nuages embaumés, s'étendit comme un voile entre ses yeux éperdus et cette image à jamais fatale.

Une si douloureuse épreuve pensa lui coûter la vie. Il regagna précipitamment son presbytère après la messe, et ne reçut pas même le page chargé par la princesse de lui remettre l'offrande qu'elle destinait à ses pauvres. Toute sa crainte était que l'un de ses frères, ou que Clermont lui-même n'eût accompagné madame de Conti à l'église, et qu'on n'eût remarqué son trouble. Heureusement elle était venue seule, par un caprice, sans consulter personne, mue par le seul désir de voir une fois ce beau jeune prêtre dont on disait tant de bien.

Ainsi se passa cette rencontre si redoutée. Didier sut se garder à l'avenir d'un semblable péril. Il s'informa

toujours, avant d'officier, du nom des gens de qualité qui, à l'imitation de leur princesse, voulaient entendre une messe du curé de Fleurines. Madame de Conti fit annoncer une fois encore sa visite. Didier fit répondre qu'il était souffrant et hors d'état de descendre à l'église. Depuis, rien ne le troubla plus ; seulement, chaque mois, il recevait de Chantilly une large aumône et une immense corbeille des plus riches fleurs : l'argent dans une bourse brodée de Marie-Anne ; les fleurs cueillies par la même main.

Le démon ne se lassait pas de poursuivre un infortuné jusqu'aux pieds de Dieu, qui ne le défendait pas !

II

Le motif qui avait conduit la princesse à Fleurines, était-ce seulement un désir de voir le meilleur ami de Clermont qu'elle aimait déjà en secret, et qui lui parlait si souvent de Didier comme du plus accompli des hommes ? Toute femme, princesse ou non, qui prend de l'amour, le décèle d'abord par les avances gracieuses qu'elle fait aux amis de son préféré.

Y avait-il, au contraire, dans ses visites et dans la singulière protection qu'elle accordait à la petite église de Fleurines, un peu plus d'intérêt que les relations de Clermont avec Didier n'eussent pu lui en inspirer ?

Malgré le silence profond gardé par MM. de Montvalat sur la passion folle de leur frère, et les conséquences qui en étaient résultées, malgré l'ignorance absolue dans laquelle Clermont lui-même avait toujours vécu de cette folie, une femme ne pouvait-elle pas avoir soupçonné, non la vérité tout entière, mais une partie de la vérité ? Elle avait autrefois rencontré Didier perdu dans le parc de Sillery et se débattant contre les gardes ; souvent peut-être l'avait-elle remarqué de sa terrasse lorsqu'il passait

et repassait sur la route en ses accès de délire. Enfin, elle n'avait pu manquer de surprendre quelque épisode de l'arrivée de Clermont et de Robert blessés pour elle. Lui en fallait-il beaucoup plus, en faut-il tant à une femme de son esprit, de son caractère, pour deviner que ce jeune prêtre cachait une blessure dans l'ombre de son cœur ?

Beaucoup d'hommages illustres, plus d'un incurable désespoir, lui avaient appris le pouvoir de sa beauté ; rien peut-être, ni sur les trônes ni parmi les héros, ne l'aurait si profondément touchée que cette expiation silencieuse d'une faute que tant d'autres eussent arborée comme une gloire.

Cette hypothèse romanesque ne messied pas à ce point dans le récit d'une aventure d'amour que nous nous privions de l'admettre et d'en déduire les attentions mystérieuses, la délicate protection dont la princesse ne se lassait pas d'envelopper l'inconnu oublié de tout le monde à Fleurines.

Et puis, une femme voit ce qui est invisible, elle sent ce qui n'existe pas encore. L'amour qui va naître s'annonce à elle, comme à l'oiseau l'approche de l'aurore, par des rayonnements et des parfums que les autres créatures ne perçoivent pas. Toute passion pure et courageuse qu'elle inspire, elle la paye en reconnaissance, quand elle ne peut la payer mieux. Et ce sentiment chez une femme généreuse, heureux qui peut le faire naître ! c'est le seul dont puisse être jaloux l'amour.

Cependant, oserions-nous expliquer par cette chaste et secrète intelligence tout ce qui échut à Didier de grâces et de faveurs que ses amis les plus dévoués n'eussent pas même osé solliciter pour lui ? Ce fut d'abord l'offre qui lui fut faite par M. de Sillery de la cure de Chantilly, refusée sans raideur et sans regret. L'offre d'un évêché suivit cette première tentative. L'honneur était immense, bien que mérité. Didier le reçut de M. le prince de Conti lui-même, lequel savait comment on donne, et pourtant il fut encore refusé. M. de Conti racontait volontiers avec quelle grâce, quelle piété douce, quelle modestie loyale, ce jeune homme avait su lui tenir tête ; et on l'entendit protester devant toute sa cour de son estime affectueuse pour le curé de Fleurines, qu'il comparait à Fénelon, moins Cambrai.

Après ces assauts, Didier rentra peu à peu dans le repos et la satisfaction de lui-même, comme ces braves garnisons qui ont repoussé l'ennemi. Le silence et l'inaction de la princesse, à partir du dernier refus de Didier, furent peut-être le plus beau triomphe du jeune prêtre. Elle avait désespéré d'égaliser cette âme en noblesse ; elle cessait de regarder Didier comme appartenant à la terre. Elle renonçait à lui rien attribuer des faiblesses humaines. Elle le sentait trop près de Dieu.

Lui, renfermant sa vie et fatiguant son esprit, pour qu'il ne s'échappât ni vers le passé ni vers l'avenir, il cherchait la solution de l'éternel problème autour duquel

gravitent les sages : l'indifférence. Mais, pour Didier, tout était possible, hormis d'arrêter son cœur. Il s'en aperçut si bien après des années d'épreuves et de châtimens rigoureux, il retrouva si opiniâtrément en face de lui le même fantôme toujours jeune et toujours souriant, qu'il finit par supplier Dieu, ou d'arracher de lui cette pensée, ou de lui arracher la vie, puisque lui-même n'avait ni le pouvoir ni le droit de se délivrer de l'une ou de l'autre.

Un aliment à cette funeste passion, c'était la vie retirée, le veuvage obstiné de la princesse. Didier n'eût jamais nourri une pensée mondaine ou coupable, cependant il supportait plus également son exil, sa solitude, son renoncement à toute affection sur la terre, en songeant qu'elle aussi était seule et passait sa vie sans amour. Et la jalousie trop réelle qui couvait sous ce contentement profane, l'infortuné espérait vaguement n'en jamais sentir la morsure.

Nous avons dit que ses jours coulaient monotones et calmes dans le presbytère. Quelquefois ses frères le venaient voir, et c'étaient de grandes fêtes. Il les aimait tendrement ; eux l'idolâtraient et le respectaient comme le véritable aîné de la famille. Ils n'avaient pas tort. Le plus grand parmi les frères n'est-il pas celui qui a le plus vécu ? N'a-t-on pas le plus vécu quand on a le plus souffert ?

Lorsque Clermont accourait à Fleurines, ce n'était plus un plaisir, mais un bonheur sans égal. Ils causaient, mar-

chaient les bras entrelacés; Clermont savait se plaire dans l'étroite maison, comme s'il eût senti qu'elle était un asile. Il y avait sa chambre, dans laquelle, avant qu'il se couchât, ou le matin avant qu'il fût levé, Didier, cerveau sans sommeil, venait s'asseoir sur le lit et entendre les longs récits, les prouesses, les intrigues et les projets, toutes choses qui parfois le faisaient sourire et jamais ne le faisaient soupirer; souvent il engageait Clermont à se marier, à ne plus vivre ainsi errant et seul. Il lui promettait d'élever ses enfants.

Clermont rougissait, raillait, soupirait, lui, à la dérobée, et détournait la conversation. Quel étrange secret ils se gardaient, ces deux amis dont chacun eût juré qu'il lisait couramment dans le cœur de l'autre! Hélas! leur amitié tenait peut-être à ce secret!

Depuis fort longtemps, Clermont n'étant pas revenu à Fleurines. — Depuis sa réconciliation avec Marie-Anne, — Didier mettait cette absence sur le compte du service. Robert et Henri n'avaient pas manqué de faire bénir au presbytère leurs aiguillettes de brigadier. Leur promotion inespérée fit penser au curé de Fleurines que la protectrice invisible reportait sur les aînés le bon vouloir qu'elle était lassée de témoigner au jeune frère. Il s'en réjouit. Il ne voulait rien d'elle, excepté le plus profond oubli. Il eût bien souffert pour Clermont, s'il eût soupçonné ce qui se passait alors à Chantilly, si près de lui; mais dans sa retraite, rien, pas même un pressen-

timent, ne vint l'informer des épreuves terribles que subissait son ami au moment du départ pour la Pologne.

Ce jour-là, Didier se sentit en quelque sorte plus libre d'esprit et plus dispos de corps qu'à l'ordinaire. La promenade qu'il faisait chaque après-midi en automne dans la forêt pour visiter ses travailleurs, il la prolongea jusqu'à l'heure du souper. Les bois étaient odorants, rafraîchis par une pluie d'orage ; une senteur de miel exhalée des chênes et des bruyères semblait retenir Didier sous les massifs qui l'avaient abrité de l'averse. Il en sortit seulement lorsque les branches alourdies laissèrent filtrer les gouttes ; la lisière verdoyante ruisselait de perles irisées par l'arc-en-ciel ; les faisans désaltérés partaient avec fracas du milieu des houx. On voyait les lapins se pelotonner au bord des terriers et secouer leurs longues oreilles. Il y avait fête partout, et pendant quelques heures Didier, s'imprégnant de sensations, n'avait pas senti peser les idées.

Il revint à pas lents, effrayant de son bâton les lapereaux qui passaient insolemment dans ses jambes. Il approchait déjà du village, quand son valet, — il en avait un, — vieux serviteur de Montvalat, Adrien, l'ancien piqueur, — quand son valet, dis-je, apparut au-dessus des petits murs qui fermaient l'enclos du presbytère. Ce brave homme venait au-devant de son maître, et laissait voir une lettre dans sa main.

Tout en montant les degrés pour rentrer à la maison, Didier demanda qui avait apporté cette lettre. Il paraît

que c'était un homme à cheval, très-discret et laconique, auquel Adrien avait adressé force questions sans obtenir la moindre réponse. Ce silencieux messenger s'en était allé comme il était venu, galopant. Dans quelle direction, Adrien n'eût pas su le dire.

Didier ouvrit la lettre. Une personne de sa paroisse, ayant besoin de son saint ministère, se présenterait après minuit à la porte du presbytère afin d'obtenir une messe. La lettre ajoutait que cette personne connaissait trop le zèle et la charité du digne curé de Fleurines pour douter d'être exaucée. Elle terminait en assurant Didier que ses pauvres gagneraient à son insomnie.

Nulle signature, nul indice qui pût faciliter les recherches de Didier, s'il eût fait des recherches. Mais cet esprit était si bien à Dieu, ce corps obéissait si docilement à l'esprit, que la veille demandée ne souleva ni un murmure ni même une surprise.

Il était neuf heures du soir. Didier soupa tranquillement, fit sa promenade dans la grande allée, tandis que l'on allumait au premier étage sa lampe de travail, autour de laquelle tourbillonnaient moucherons, chauves-souris et phalènes. Il fit coucher ses gens, ayant seulement prévenu le desservant de venir au presbytère afin de l'avoir sous la main à l'heure indiquée.

Vers dix heures, tout dormait dans Fleurines comme au ciel, comme par toute la forêt. Le jeune curé monta chez lui et s'attabla devant ses livres.

III

A onze heures, Clermont partit de Chantilly comme il en était convenu avec la princesse.

Monseigneur le combla de bontés. Il voulut l'embrasser devant tout le monde, et lui dit à l'oreille ces mots significatifs :

— A plus tard !

Le digne prince ne croyait donc pas cette Pologne un exil éternel.

Clermont avait demandé à prendre les devants pour embrasser un ami sur la route. Cette précaution ne manquait pas d'adresse au cas où on l'eût épié. M. de Conti accorda toutes les permissions possibles. Ce roi malgré lui songeait trop à ses chagrins pour ne pas soulager ceux des autres.

Quand M. le duc vit sa femme, au milieu du tumulte qui emplissait Chantilly, se retirer chez elle et s'y barricader, il se garda bien de forcer la porte ou de provoquer le moindre esclandre conjugal qui eût fait manquer ses surprises. Il pensa que tout allait bien ; que, si la duchesse restait ou feignait de rester enfermée, ce n'était

pas pour rien ; que, si Clermont partait devant ou feignait de partir, ce devait être pour quelque chose. Il se réjouit donc, plein de confiance dans sa bonne étoile.

Clermont, à la croix de Saint-Pierre, tourna sur la droite. A minuit moins dix minutes, il arrivait devant la maison déserte de Sillery. Robert et Henri, arrivés les premiers, vinrent à sa rencontre. La nuit était nuageuse, humide. Les feuillages dégouttaient avec mille bruits argentins dans les ornières pleines. Les deux brigadiers montrèrent à Clermont dix gendarmes qu'ils avaient amenés et qui campaient silencieusement à vingt pas de là, comme des vedettes près de l'ennemi.

Au moment où MM. de Montvalat demandaient à leur enseigne quelques explications qu'il eût été fort embarrassé de leur donner, un bruit de chevaux se fit entendre dans le chemin qu'il venait de parcourir. Il quitta ses amis, se dirigea au-devant des nouveaux-venus, et aperçut dans l'ombre la princesse qui congédiait son vieil écuyer Vaucelles dont elle s'était fait suivre jusque-là. Celui-ci, avant d'avoir pu rien soupçonner ni rien voir, tourna bride et repartit grand train vers Chantilly.

Alors Clermont, s'approchant de Marie-Anne, dont il rencontra la main tremblante :

— Me voici, dit-il, madame.

— Et vos amis ?

— Arrivés, avec dix de nos cavaliers. Ah ! madame, dix témoins me semblent bien nombreux pour une pa-

reille entrevue. Et si j'avais aussi peu de confiance en votre bonté que vous en avez en ma délicatesse, si d'ailleurs la circonstance était moins douloureuse, ne pourrais-je croire que Votre Altesse veut s'égayer à mes dépens ?

La princesse ne s'arrêta pas même à lui répondre.

— On ne peut pénétrer dans Fleurines que par trois chemins seulement, dit-elle. Ordonnez à vos deux amis de nous précéder et de diviser leurs cavaliers en trois pelotons destinés à empêcher qui que ce soit d'entrer dans le village. Qui que ce soit, excepté nous, bien entendu. Qu'on se hâte !

Clermont, surpris, mais n'osant rien répliquer à un ordre si précis, se rendit près des brigadiers pour leur communiquer cette consigne. Une minute après, la petite troupe s'éloignait et les deux amants restaient seuls.

— Et nous, madame ? dit Clermont.

— Nous, partons, répliqua-t-elle, suivez-moi !

Elle baissa la main, et son cheval noir comme la nuit s'élança sur les traces des gendarmes. Toutefois, la princesse ménageait sa course de façon à laisser toujours ceux-ci devant elle. Après un quart d'heure pendant lequel Marie-Anne, enveloppée de son grand manteau gris, continua de fuir comme une vision fantastique devant Clermont à bout de patience, le cheval noir s'arrêta tout à coup.

— Nous voici, dit la princesse à son compagnon, près

du premier poste de vos gendarmes. Passez d'abord pour vous faire reconnaître et faites-les ranger ; car il ne faut pas, moi, qu'on me reconnaisse.

Clermont s'aperçut qu'elle était masquée, que son chapeau de chasseresse était, selon l'usage, un chapeau de chasseur ; enfin, que le vaste manteau qui l'enfermait de toutes parts couvrait exactement les deux flancs du cheval comme un manteau d'homme.

Il obéit encore, franchit avec elle la ligne des sentinelles, qui se referma derrière eux. Ils entrèrent dans le village.

— Maintenant, monsieur, nous sommes arrivés tout à fait. Voici l'église, n'est-ce pas ? Oui ; cette porte n'est-elle pas celle du presbytère ?

— Oui, madame.

— Je vois de la lumière chez votre ami, je crois, et c'est lui qui approche de la fenêtre ouverte.

— Oui, madame.

— Allez l'avertir que vous l'attendez.

— Que je.....

— Sans doute. Vous lui avez écrit ce soir pour réclamer son ministère, ou plutôt, on lui a écrit pour vous. C'est moi qui, voulant faire dire une messe pour l'heureux succès de votre voyage, ai eu cette idée de m'adresser à votre meilleur ami, au plus saint personnage que je connaisse. Allez donc.

Clermont, saisi de stupeur, regarda fixement la prin-

cesse comme pour se convaincre de l'intégrité parfaite de sa raison. Il ne vit que deux rayons de feu jaillissant des trous noirs du masque, et ces flammes pénétrèrent jusqu'à son cœur, qu'elles emplirent d'une terreur superstitieuse.

— Eh bien ! dit-elle, n'avez-vous pas compris ? Voyez : vous avez laissé M. le curé descendre. Allons ! secouez cette léthargie. A propos, relevez de leur faction MM. de Montvalat, qu'ils viennent avec nous ici, leurs gendarmes suffiront à veiller au dehors ; je ne veux pas priver ces Messieurs, vos amis, d'une messe dite pour vous par leur frère.

Justement Robert et Henri arrivaient après avoir installé leurs postes ; ils venaient demander de nouveaux ordres à leur enseigne. Déjà le desservant, à moitié endormi, ouvrait l'église. Quelle ne fut pas la surprise de Didier quand il aperçut dans le vestibule éclairé par sa propre lampe ses deux frères et Clermont qui, pétrifié de tout ce qui arrivait, ne songeait même pas à l'embrasser, ne lui adressait pas même une parole !

Marie-Anne se tenait à l'écart, au plus épais de l'ombre projetée par la porte ouverte.

— Clermont, Robert, Henri ! murmura le curé. Quoi ! Louis, c'est toi qui m'aurais écrit... toi qui aurais besoin de moi à pareille heure... Entrez donc, entrez donc ; comme vous voilà étranges !

Soudain, tout en les poussant vers la grande salle, où pas un d'eux ne voulait entrer le premier, Didier, cher-

chant la cause de leur embarras, se retourna et aperçut cette femme, ce spectre planté en face de lui dans les ténèbres. Il tressaillit. Son regard demandait à ses trois hôtes s'ils étaient bien venus en cette compagnie.

Mais Marie-Anne avait déjà pénétré dans la salle, où chacun la suivit.

— Nous sommes seuls, n'est-ce pas, monsieur le curé ? dit-elle d'une voix qui remua Didier jusqu'au fond de l'âme.

En même temps elle se démasqua. Robert et Henri poussèrent un cri de surprise. Didier pâlit et chancela. Son silence effaré répondit seul pour lui.

— Eh bien ! continua la princesse, je suis venue vous dire, messieurs, que j'aime M. le comte de Clermont et suis aimée de lui ; qu'en partant pour un lointain et long voyage, il veut être sûr, avant notre séparation, de ma foi et de ma tendresse, comme je veux être assurée de son amour et de sa fidélité. Tous trois vous êtes ses amis éprouvés. Vous l'assisterez en cette circonstance ; vous me rendrez le même service à moi, qui ne peux confier mon secret à personne. Consentez-vous donc, MM. Robert et Henri de Montvalat, à recevoir, comme témoins, les serments que nous allons échanger ? Vous, monsieur le curé de Fleurines, consentez-vous à nous bénir et à nous unir en légitime mariage ?

Clermont, éperdu de bonheur, s'était jeté aux pieds de la princesse. Il y eût expiré si Marie-Anne, touchée de cette

joie, sa plus douce récompense, ne l'eût relevé avec un ineffable regard de protection et d'amour.

Robert et Henri ne regardaient que leur frère terrassé par ce coup au-dessus des forces humaines. Eux seuls, muets confidents du passé, ils connaissaient la profondeur de la blessure, le temps qu'il avait fallu pour la cicatriser ; souvent même ils avaient douté qu'elle fût bien guérie. Que devinrent-ils en épiant l'effet de cette révélation sur le malheureux jeune homme ?

Didier se cramponnait à l'angle du dressoir, la sueur de l'agonie au front, l'ombre de la mort sur les paupières. Un moment de plus, il glissait sur le carreau sans mouvement et sans vie.

Mais l'œil inquiet de ses frères, qui semblait suivre en lui les traces de son secret terrible, mais l'épouvante, mais la honte d'être soupçonné d'une pensée coupable, tant de souffrance et tant de pudeur réveillèrent du tombeau l'infortuné Didier. Il se releva, se demandant avec une immense horreur de lui-même, si, en effet, il avait hésité, ou si seulement il avait défailli.

Déjà Clermont, le voyant pâle et silencieux, croyait sa conscience engagée, tremblait de l'entendre faire des objections, et s'avançait vers lui d'un air suppliant ; déjà, le pressant dans ses bras, il semblait lui demander compte d'une seconde de retard qui compromettrait son bonheur et sa vie.

Mais ce mouvement et ce contact d'un ami si cher

achevèrent de ranimer, ou plutôt d'embraser le cœur du jeune prêtre.

— Ne croyez pas que je refuse, s'écria-t-il avec véhémence ; les dangers sont grands, mais ils ne menacent que moi : n'y songeons plus ! Madame la princesse est libre , Clermont libre comme elle ; rien ne peut les empêcher de s'unir devant Dieu. Celui qui réproûve les amours coupables sait protéger l'union des cœurs loyaux et purs. Oui, vous avez eu raison de compter sur moi ; j'ai la conscience que je fais en ce moment une action agréable au Seigneur !

Son visage illuminé par une intelligence céleste, ce chaleureux élan, cette auréole magique de la vertu et de la beauté, saisirent les assistants d'une admiration profonde.

Robert et Henri témoignèrent trop visiblement leur joie pour que Didier ne devinât pas dans leur pression de main attendrie combien ils avaient souffert pour lui de l'épreuve, et combien ils triomphaient de l'en voir sortir vainqueur.

Il frémit du danger passé et commença dès lors à prier Dieu du fond de l'âme. Comme ces martyrs de la foi lorsqu'ils avaient consenti le sacrifice, c'est-à-dire lorsqu'ils marchaient intrépidement à la mort, Didier, le front haut, fit signe aux deux amants de le suivre ; il tira les verrous de la porte qui séparait le presbytère de l'église ; celle-ci, ouverte et éclairée par le desservant, laissait une traînée lumineuse s'échapper sous le petit porche ; et cette lueur,

douce comme une aube, glissant jusqu'aux pieds des fiancés, les invitait et leur montrait le chemin.

Déjà Didier avait congédié, par une issue particulière à la sacristie, son desservant, vieux soldat sourd et borgne, échappé au glorieux carnage de Senef. Il ferma lui-même la porte de l'église et, ayant prié ses frères de répondre la messe, comme il arrivait souvent dans ce temps de piété où les pratiques du culte étaient aussi familières à tout homme bien né que ses prières de chaque jour, le curé de Fleurines s'alla revêtir de ses ornements de fête.

Alors, tandis que Clermont, recueilli, la considérait avec respect, la princesse laissa tomber l'ample manteau qui la cachait des épaules aux pieds, et elle apparut radieuse dans une parure qu'on eût pu dire solennelle, si le goût exquis et la grâce modeste de cette femme adorable n'eussent surpassé encore l'éclat de sa majestueuse beauté.

Didier entra. Le noble visage ! L'auguste reflet de la divinité ! Cette unique petite lampe suspendue aux voûtes de brique, et dont le rayon pâle effleurait à peine cinq têtes courbées, éclaira pourtant un spectacle bien rare sous l'universel soleil : l'amour pur, l'amitié vraie, la foi sincère et l'honneur sans tache agenouillés devant la religion qui les bénissait.

La princesse avait apporté les deux anneaux d'alliance. Didier les prit, les consacra, les fit échanger aux deux époux. La cérémonie fut courte, silencieuse. L'officiant

prononça les quelques mots d'usage, auxquels il n'ajouta rien. Tout ce qu'il eût pu dire, il le sentait vibrer avec bien plus d'éloquence au fond de ces cœurs palpitants.

Lorsque tous deux eurent répondu oui, lui en tremblant de n'être pas assez digne d'une épouse pareille, elle avec une fière assurance dans l'homme qu'elle avait choisi, lorsqu'ils furent unis et que la fièvre d'une si poignante émotion eut fait place à la sécurité du bonheur, Didier avait terminé sa tâche, et pourtant il resta prosterné, le front collé à l'autel, les mains jointes ou plutôt crispées au-dessus de sa tête, priant, pleurant, appelant de toutes les forces de son âme la protection de Dieu sur ses amis et sur lui-même. Oh ! si jamais prière méritait d'être axaucée par celui qui lit dans les cœurs, c'était ta prière, saint martyr ! Elle le fut.

Dieu lui envoya enfin ce qu'il avait tant de fois demandé : la guérison de son âme. Didier sentit se fondre tout à coup le poids brûlant qu'il portait en lui depuis tant d'années et qui l'usait, et dont la fatigue se trahissait en pâleur livide sur son visage. Il reconnut la miséricorde infinie de ce maître, de ce père, dont la main ne laisse jamais échapper une douleur inutile ou inféconde.

Ce dernier coup décisif sous lequel un moment l'homme avait plié, c'était l'effort suprême du mal qui déchire l'enveloppe et s'envole. Ainsi venait de le faire la passion, mal mortel, en s'envolant à jamais du cœur de Didier. Pendant cette crise douloureuse, il lui sembla entendre

une voix venue du ciel et glissant au fond de son âme qui disait : — N'es-tu pas libre, maintenant ? Le démon qui t'obsédait n'est-il pas terrassé ? Ton amour profane, où est-il ? La créature terrestre que tu regrettais, toi qui as juré de n'aimer d'amour aucune créature, voilà que Dieu t'accorde non plus de rêver à elle, ce qui était un crime stérile ; non plus d'ensevelir dans la solitude tes honteuses pensées, mais de produire au grand jour et de nourrir librement dans ton cœur une amitié vive, ardente, une tendresse fraternelle pour cette femme dont le nom te faisait trembler, dont la vue te faisait horreur. Aime-la, c'est la femme de ton ami, c'est ta sœur. Aime-la, elle t'aimera aussi. L'aimer est ton devoir, t'aimer est le sien. Elle te doit son bonheur ; elle te le payera en affection reconnaissante, elle te le payera en comblant de félicité chacun des jours de l'homme que tu préfères à tous les autres. Désormais, pour toi plus d'embarras, plus de rougissements furtifs, plus de remords. Regarde son visage, qui est beau ; admire-la : c'est un ouvrage de Dieu, comme ton amour sacrilège était l'ouvrage du démon. Sans l'union de Clermont et de Marie-Anne, tu restais épris, tu restais jaloux, tu restais coupable. En t'accordant la grâce de donner cette femme à ton ami, non à un autre, Dieu sauve ton âme, il sauve ta vie, il sauve ton honneur de prêtre dont tôt ou tard tu n'eusses pas été gardien fidèle. Bénis le Seigneur tout-puissant qui rouvre ton cœur aux sentiments purs. Et puisque ta faute est lavée, puisque tu n'as

plus d'ombre sur le front, relève la tête, entre joyeusement dans ta vie nouvelle, et souris avec franchise à tous ceux qui t'aimeront avec chasteté. On ne plaît pas à Dieu avec un cœur de pierre.

Didier éleva, tremblant de joie, ses ferventes actions de grâces vers le souverain consolateur. Se retournant vers ses amis, il leur montra un visage qu'ils ne connaissaient pas, c'est-à-dire rajeuni et rafraîchi par le divin souffle.

— Allons maintenant signer sur les registres, dit-il, et nous réjouir du grand événement qui vient de s'accomplir dans cette humble maison du Seigneur.

La princesse prit la main de Robert pour retourner à la maison curiale. Clermont, se jetant au cou de Didier, l'étouffa de caresses. Il eût baisé ses mains comme il baisait ses joues et ses beaux cheveux.

Arrivé chez lui, le jeune curé fit asseoir les époux, leurs témoins, et se dirigea vers le placard dans lequel sa main cherchait déjà le registre de la paroisse, mais Marie-Anne s'était placée entre lui et cette armoire ouverte. Souriante, enchanteresse, belle de son inexprimable bonheur, elle remercia Didier.

— Vous m'avez refusé, dit-elle, quand j'ai voulu vous avoir à ma paroisse de Chantilly. Vous m'avez refusé quand je voulais placer la mitre épiscopale sur ce front digne de tous les honneurs, puisqu'il est le siège de toutes les vertus. J'offrirais de nouveau que vous refuseriez peut-être encore ; mais cependant il faut que vous acceptiez de moi

quelque chose, puisque vous venez de me donner un mari. Voulez-vous de mon amitié?

A ces mots, qui continuaient ou plutôt qui réalisaient le sens de la voix mystérieuse, Didier s'arrêta comme ébloui. Elle lui tendait la main.

Cette main, vermeille au dedans, nacrée à la surface, cette main frémissante qui le sollicitait, il y plaça la sienne avec l'élan du confesseur qui plongeait son bras dans la chaudière ardente pour l'épreuve du jugement de Dieu.

Mais la chair est lâche, mais elle n'obéit point à l'âme, elle trahit, elle perd. Didier soutint mal cette dernière attaque du tentateur : son sang brûlait, un torrent enflammé reflua de ses veines à son cœur. Déjà il détournait les yeux comme un perfide ; déjà il rejetait cette main, et, pour cacher son trouble indigne, il saisissait au hasard, sur les rayons, le premier registre que rencontraient ses doigts, il l'ouvrait à une page blanche et allait écrire... Tout à coup, humilié de cette lâcheté, révolté de son ingratitude envers Dieu qui venait de se montrer si bon :

— Madame, dit-il vivement, excusez un pauvre prêtre de campagne, timide et sans usage, à qui la main d'une grande princesse a fait peur. J'oubliais que c'est la main d'une amie, d'une sœur ; rendez-la-moi, je vous prie, non pas pour la serrer, mais pour y appuyer mes lèvres.

Marie-Anne donna ses deux mains que Didier réunit intrépidement dans les siennes. Il la regarda fixement d'un air si doux et si loyal qu'elle sentit ses larmes lui venir aux

yeux ; et quand il eut dompté par une longue pression le sang qui cette fois resta de glace, il s'inclina et baisa l'une et l'autre main sans le moindre frisson de ses lèvres, sans la plus légère accélération des battements du cœur.

— Ecrivons maintenant, dit-il, car il s'agit de cimenter pour les hommes l'édifice que nous venons d'élever devant Dieu.

Et il écrivit d'une main ferme sur la page blanche qui resplendissait devant lui.

— Oui, faites cet acte valide, inattaquable, lui dit la princesse. On pourra bien l'attaquer, et il est destiné à protéger l'honneur et la vie de tous ceux que vous aimez.

L'acte terminé, les quatre signatures reçues, le registre replacé :

— Un moment, s'écria Didier, n'oublions pas le repas de noces !

Il tira de son dressoir un riche gobelet de vermeil, chef-d'œuvre d'un maître florentin, une fiole de vin d'Espagne chatoyant comme un bloc d'or ou de topaze. Puis, se penchant par la fenêtre ouverte, il détacha du mur deux grappes de raisin muscat dont la fleur bleuâtre était rehaussée des perles semées sur chaque grain par la dernière pluie.

Les deux époux cueillirent chacun un de ces grains, rompirent un biscuit, et burent quelques gouttes de vin au même verre. Didier les regardait de loin, calme, heureux. Dieu l'avait bien dit : il entrait dans une vie nouvelle.

Cependant Clermont et Marie-Anne causaient près de la fenêtre, les doigts entrelacés.

— Eh bien ! disait-elle, vous me défiez tantôt de vous tendre la main pour vous sauver ; l'ai-je bien tendue ? la tenez-vous enfin, cette main si chétive ?

— Croyez-vous que maintenant je m'en dessaisirai ? répliqua Clermont avec ivresse.

— Il le faudra bien.

— Comme cela... tout de suite?... O Marie-Anne ! vous me chasseriez en Pologne avec cette précipitation... après le repas de nocces ?

Elle baissa la tête.

— Enfin, vous avez entendu Didier tout à l'heure. Vous me devez obéissance... vous devez au besoin me craindre !... et si j'ordonnais...

— Si vous ordonniez, murmura-t-elle avec une malicieuse hypocrisie, j'essayerais de vous fléchir... j'offrirais des présents à mon maître... Tenez, Louis, il en est un que vous avez bien désiré... je ne pouvais vous le faire autrefois... mais à mon mari, rien de plus naturel. C'est ce beau cheval de bataille que m'a envoyé l'empereur de Maroc, le plus vite coursier, le plus dur à la fatigue... Je suis sûre qu'avec ce cheval, quelqu'un qui se serait attardé deux heures, — à Chantilly, par exemple, — rattraperait ces deux heures et arriverait encore le premier au rendez-vous marqué par mon frère de Conti... Voulez-vous que je vous donne ce cheval ?

— Oh ! ma vie !... s'écria Clermont enivré !

Il parlait encore, lorsqu'une rumeur bizarre, qui n'avait rien de commun avec les bruits des bois ou de l'orage, s'éleva tout à coup du sein de la nuit et interrompit dans leur félicité tous les acteurs de cette scène.

— Des voix qui se querellent ! dit le premier Didier, habitué aux bruits de sa solitude.

— On dirait mes gendarmes ! s'écria Robert.

— A qui des voix étrangères répondent, dit Henri.

— C'est à l'entrée du village, sur le chemin creux, reprit Didier.

— Où j'ai installé mon premier poste ! Je cours aux nouvelles, dit Robert, qui, en deux bonds, fut hors du presbytère.

Henri voulait suivre son frère. Didier l'arrêta.

— Allez, dit-il, préparer les chevaux de nos deux amis : qu'ils partent, c'est l'essentiel. Craindriez-vous quelque surprise, madame ?

— Tout est possible, répondit Marie-Anne : cependant je ne prévois rien de fâcheux...

Au même instant, un coup de feu éclata dans les ténèbres, et son écho sinistre glaça la parole sur les lèvres de la princesse.

— On attaque nos postes, s'écria Clermont, que Marie-Anne retenait énergiquement par la main.

— Les chevaux ! répéta Didier à son frère.

Et le piétinement des chevaux dans la cour fit voir

avec quelle promptitude Henri avait exécuté l'ordre.

Mais Robert ne revenait pas. Clermont se rongea d'impatience. Didier poussait la princesse à l'emmener sans retard. Soudain Robert arriva, sans chapeau, en désordre, l'épée à la main.

— Qu'y a-t-il? demandèrent quatre voix haletantes.

— Il y a, dit-il, que plusieurs hommes se sont présentés au chemin pour entrer dans le village. Nos gendarmes les ont éloignés. Ils ont voulu parlementer, de là les discussions que nous avons entendues. Repoussés, ils ont feint de partir, et, revenant tout à coup en force, ils ont enfoncé notre petit poste; déjà l'un d'eux franchissait la ligne, mais un gendarme, furieux d'avoir été culbuté, a couché bas cet audacieux d'un coup de pistolet. Les assaillants ont reculé, mais je soupçonne qu'ils vont chercher main-forte. — Vos ordres, mon officier?

— Partez, partez par la route de Pont! s'écria Didier en saisissant les mains de Clermont et de la princesse.

Mais Clermont se dégageant :

— Quoi! s'écria-t-il, je commencerais par une lâcheté! On attaque mes gendarmes, et je fuirais! Allons donc!

— Mais vous nous perdrez! dit la princesse.

— Non, madame. Henri va vous conduire hors de toute atteinte.

— Mais, balbutia-t-elle, il ne s'agit pas de moi seule!

— Obéissez à votre enseigne, dit impérieusement Clermont à son brigadier. Emmenez madame, ne la quittez

pas qu'elle ne soit en sûreté dans son palais de Chantilly.

— Son avis est sage, s'écria Didier, rendez-vous-y, madame.

— Mais on le croit parti, répliqua la princesse ; mais, en se montrant, il commet une imprudence qui peut nous être funeste.

— Aussi ne me montrerai-je point, chère Marie-Anne. Cependant je saurai quel est l'ennemi qui ose ainsi vous poursuivre. Connaître cet ennemi, c'est déjà une victoire. Fiez-vous à moi. L'honneur, j'espère, n'est pour rien dans cette affaire, et je ne m'en mêlerai que si l'honneur était compromis. C'est la seule considération qui puisse l'emporter sur notre repos, sur notre intérêt à garder le silence. Oui, fiez-vous à moi, je tiens trop à la vie, trop à mon bonheur, pour n'être pas le plus prudent des hommes.

En même temps, Clermont mettait la princesse à cheval lui serrait tendrement la main, lui glissait à l'oreille qu'il l'aurait rejointe avant un quart d'heure ; et elle, comprenant, malgré ses angoisses, combien il était important pour eux de connaître la cause d'une tentative si hostile et d'assurer leur secret, n'objectait plus rien et se laissait entraîner. Henri partit avec elle.

Clermont était déjà loin avec Robert.

Didier ferma ses portes et resta seul à sa fenêtre, sans lumière, l'oreille au guet, le cœur gonflé de noirs sentiments.

IV

Lorsque Clermont arriva sur le théâtre du combat, les affaires changeaient de face. Il vit une petite troupe fraîche, composée d'environ six à sept hommes, qui passait la ligne malgré les gendarmes, trop peu nombreux, dont ils avaient évité les épées, car Robert leur avait défendu l'usage des armes à feu.

Mais l'arrivée du reste des gendarmes, ramenés par Robert au secours du premier poste, rétablit l'avantage. Ces jeunes gentilshommes, avec la fougue de leur âge et l'orgueil de leur force, maltraitèrent si rudement les assaillants que ceux-ci plièrent pour la seconde fois. Alors Robert, d'après les ordres de Clermont, qui surveillait la scène sans se montrer, se mit à interroger l'un des prisonniers sur leurs desseins.

— Qui êtes-vous, et pourquoi attaquez-vous les gendarmes de Monseigneur ? dit-il.

Celui-ci, fort battu et tout sanglant, ne répondit rien, sinon que leur maître saurait bien les venger.

Les gendarmes se mirent à rire.

— Je vous soupçonne, continua Robert, d'être tout sim-

plement voleurs de grand chemin, et d'avoir pour maître Barabbas ou tout autre seigneur de cette force. Mais, en attendant, vous serez pendus, mes drôles !

Les prisonniers se mirent à rire à leur tour avec un dédain passablement impertinent.

— Et ce sera tout de suite ! s'écria Robert, ce sera sur le carrefour même, si vous ne déclarez pas le nom de celui qui vous a mis en avant.

— Celui-là, c'est moi ! dit tout à coup une voix aigre et méchante ; et l'on vit paraître un nain difforme, effrayant de fureur, qui surgissait de l'ombre comme un démon, et s'avança écumant jusque sur Robert, qu'il fit reculer, tant son œil lançait de flammes sinistres.

— Monsieur le duc ! murmurèrent les gendarmes.

— De quel droit barrez-vous le passage à mes gens ? dit le prince ; de quel droit les frappez-vous ? Quels sont vos ordres ? où sont-ils ? C'est vous les voleurs ! c'est vous qui serez pendus !

Un murmure haineux s'éleva du groupe des gendarmes menacés et insultés par ce monstre, objet de leur exécration.

— Qui donc ose murmurer quand je parle ? poursuivit le duc avec audace.

— Monseigneur, dit Robert, personne n'a pu deviner que ces hommes fussent vos gens ; d'ailleurs vous n'êtes pas notre chef. Nous ne vous devons aucun compte.

— Qui est votre chef ? Qu'il se montre. Mais non, il se

cache ! C'est à lui seul que j'ai affaire ; mais qu'il se montre au moins, le lâche !

Nouveau murmure des gendarmes, mais hostile cette fois, et à tel point que le duc, enveloppé, fut ramené en arrière par ses gens, mieux instruits de la pesanteur du bras des adversaires.

— Je répète que votre Clermont se cache comme un lâche ! s'écria le duc étouffant.

Clermont bondit hors du taillis. Il tomba au premier rang des gendarmes, face à face avec le prince, qui rugit de satisfaction.

— Enfin, le voilà donc !

— Pourquoi Votre Altesse me cherche-t-elle ? dit Clermont se contenant de toute sa puissance ; qui me vaut cet honneur ?

— Où est la femme qui t'accompagne, misérable ! demanda d'une voix étranglée le duc, livide et hors de raison.

Clermont frémit.

— Je ne sais ce que veut dire Votre Altesse, répliqua-t-il avec sang-froid. J'entends ses injures, je ne les comprends pas.

— Je te demande où est ta complice, comprends-tu mieux ? répéta le duc ; et si tu ne réponds point, tu mourras ici de ma main.

En parlant ainsi, il allongeait son bras robuste et sa main crochue qui effleura la poitrine de l'enseigne.

Les gendarmes, d'un seul mouvement, s'élançèrent comme si ce nain eût été Satan prêt à s'emparer de leur chef.

Clermont les écarta du geste, puis s'adressant au prince :

— Monseigneur, dit-il, j'ai l'honneur de vous faire observer que voilà trois fois que vous m'insultez.

— Oui, je t'insulte, hurla le furieux, jusqu'à ce que tu m'aies avoué où tu caches la femme que tu sais bien.

— Messieurs, vous avez tous entendu, dit froidement Clermont. Son Altesse déclare qu'elle m'insulte de propos délibéré.

— La femme ! la femme ! répéta le nain dans un paroxysme de rage.

— Je ne vois ici aucune femme, dit Clermont, et s'il y en avait une, je ne sais pas de quel droit vous exigeriez que je vous la livre.

— Eh bien ! je la saurai trouver, s'écria le duc en traversant d'un élan le groupe des gendarmes. Mais Clermont le saisissant d'un bras de fer :

— Ces gentilshommes et moi nous appartenons au roi et à M. le Dauphin, murmura-t-il d'une voix moins calme. C'est au nom du roi et de Monseigneur que je vous somme de vous retirer. Vous violez la consigne, prenez garde !

— Passage ! vociféra le duc, entouré de ses gens.

— Sus ! sus ! crièrent les gendarmes, que Robert était impuissant à contenir.

— L'épée à la main, Clermont, dit le duc dégainant avec furie.

— On ne tire pas l'épée contre un prince de votre rang, vous le savez bien, répliqua Clermont pâle et tremblant d'une sourde colère, et il n'y a de lâche ici que vous, provocateur qui savez qu'on risque sa tête à répondre à votre appel.

— La femme qui t'a suivi, veux-tu que je la nomme ? veux-tu cet opprobre sur toi et sur elle ? Le veux-tu ?

— Je veux que vous conserviez le respect de vous-même, car vous vous oubliez, monsieur le duc ! dit Clermont, épouvanté à la seule idée de cette révélation.

— Et moi, je veux ton sang, et je l'aurai bouillant dans tes veines ! hurla le nain en délire.

Aussitôt il porta au jeune homme un si rude coup d'épée qu'il l'eût percé de part en part, si Robert, attentif, n'eût détourné le fer avec sa main.

— Ah ! décidément c'est vous qui êtes le lâche, mon prince, dit Clermont, car vous assassinez !

Il saisit l'épée, l'arracha des doigts de son ennemi, la brisa, et lui en jeta les deux morceaux à la face.

— Tue ! tue ! tue ! crièrent les gendarmes exaspérés en se précipitant comme des lions sur le prince et son escorte, qui, malgré tous les efforts de Clermont, furent en quelques secondes foulés, gourmés, broyés, et dispersés dans le taillis.

Le duc eut sa part des coups ; deux de ses gens l'arra-

chèrent du milieu de cette tempête, toujours hurlant, toujours menaçant, toujours provoquant Clermont à un combat, et lui jurant l'impunité s'il venait croiser le fer avec lui.

Mais Robert s'aperçut que son ami faiblissait et finirait par céder à sa fureur et à l'ivresse de ces appels et de ces injures. Robert déjà le voyait courir l'épée nue sur le terrible prince : il saisit tout à coup Clermont par le milieu du corps, le désarma, l'emporta jusqu'à son cheval malgré une résistance énergique.

— Avez-vous perdu la raison ? lui dit-il tout bas. Ne voyez-vous pas que dans une heure ce scélérat vous aura dénoncé, que vous serez arrêté à Chantilly même, que vous n'avez pas le droit d'être ici, que si vous vous obstinez au lieu de fuir, la princesse est compromise, le secret violé, vous et nous tous perdus !

Clermont luttait encore. Robert appela ses gendarmes à l'aide. Tous comprenaient que le duc ne faisait retraite que pour aller chercher main-forte ; tous connaissaient la férocité du monstre, et prévoyaient les conséquences d'une pareille équipée ; ils aidèrent leur brigadier, mirent Clermont à cheval.

— Mais vous ! vous ! mes pauvres amis ! disait-il.

— Nous, nous ne risquons rien ; nous ne sommes pas responsables. Vous parti, nous saurons bien nous tirer d'affaire.

— Mais elle ! murmura Clermont à l'oreille de Robert, elle, qui m'attend, je ne la reverrai donc plus ?

— Sauvez-la en vous sauvant ! répliqua M. de Montvalat.

Alors, voyant son ami dévoré par une perplexité voisine de la folie, il lui mit les rênes dans la main, donna l'ordre à deux gendarmes de l'escorter, de ne pas le laisser revenir, dussent-ils employer la violence. Il leur prescrivit de ne le quitter qu'entre les mains de M. de Conti.

Toute la troupe eût voulu servir d'escorte, mais Robert calma ce transport. Clermont, entraîné par ses deux gardiens, disparut dans l'ombre. Jamais cœur humain n'avait, en si peu d'heures, échangé tant de joie contre tant de désespoir !

V

Cependant, l'auteur ignoré de tout ce désordre, Dubois, revenait de son ambassade avec la sérénité d'un homme de bien qui vient chercher sa récompense.

Le ministre l'avait reçu en triomphateur, complimenté au nom du roi, gratifié de deux cents louis en bonnes espèces sonnantes, et lui avait remis en outre une liste de trois bénéfices importants entre lesquels on lui laissait le choix.

Aussi Dubois, gonflé de joie, s'épanouissait-il dans sa chaise en regagnant le petit appartement qu'il avait conservé dans une rue écartée de Versailles. Ses yeux brillaient, moins de l'ambition satisfaite que de l'ambition éveillée. Sans doute il eût voulu voir le roi et entendre un compliment de sa bouche ; mais le roi, un peu fatigué, disait-on, gardait le lit et ne pouvait le recevoir. Cet appoint du succès lui viendrait plus tard avec les intérêts. Et, en attendant, Dubois se rengorgeait, se prélassait, s'éventait, presque rose de contentement, presque gras de bonheur.

Quand le carrosse s'arrêta devant la petite porte, quand

son unique laquais accourut pour abaisser le marche-pied, Dubois n'était plus homme, plus abbé : il était oiseau et ne touchait pas la terre. On eût pu le voir s'élançer aérien dans la montée assez raide et assez obscure qui du fond de l'allée, moyennant vingt-cinq degrés raboteux, conduisait au modeste logement de ce fortuné mortel.

Dubois voltigeait, chantonnant un air qui n'était pas dans la liturgie. Les deux rouleaux de cent louis dansaient gaîment au fond de sa poche comme pour accompagner le chant du maître. C'était fête complète, azur sans nuées dans le cerveau de ce galant homme, lorsqu'il aperçut quelque chose d'informe et de sordide, une sorte de paquet volumineux trônant sur la marche palière de l'escalier et barrant le passage.

— Mon Dieu ! monsieur, dit le laquais, vers qui se retournait Dubois comme pour lui demander : Qu'est cela ? vous voyez une maudite femme qui depuis huit jours vient obstinément s'asseoir sur cette marche, attendu que je refuse de la laisser entrer.

— Que veut-elle ? la charité ? Fais-lui une large aumône : il faut bien que tout le monde vive, dit Dubois en continuant d'avancer, avec la persuasion que ces paroles allaient déblayer le chemin. Mais le paquet de haillons se leva majestueusement, un petit œil charbon flamboya dans les ténèbres, et certaine voix limousine, plus terrible que la trompette de Jéricho, salua Dubois d'un : — Bonjour, monsieur l'abbé ! qui faillit le culbuter jusqu'au bas

des marches. Heureusement le laquais étendit les bras.

C'était Marotte, parvenue à retrouver son illustre infidèle, Marotte, qui, en femme de goût, n'avait amené ni sa musique ni son singe.

Dubois, accoutumé à payer d'audace, se remit promptement, et comme plus d'une fois l'effronterie et la grosse voix lui avaient réussi, il en essaya encore dans cette circonstance critique.

— Que faites-vous là ! ôtez-vous de là ! dit-il avec sa grimace la plus effrayante.

Mais Marotte n'eut peur ni du glapissement ni de la moue. Elle s'approcha câline et sardonique.

— Quoi ! monsieur l'abbé, vous ne me reconnaissez pas ! répliqua-t-elle en français.

— Non, et je n'en ai pas l'envie, riposta Dubois, rassuré par cette douceur perfide.

— Eh bien ! coquin, je vais me faire mieux connaître ! dit en patois la vigoureuse Limousine ; attends, attends !

Dubois frissonna. Une sueur de faiblesse perla sur ses tempes luisantes. La résistance eût été trop dangereuse en présence d'un témoin. L'abbé se hâta donc de congédier son valet, sous prétexte d'aller chercher de quoi dîner. Mais, comme celui-ci restait à la porte, quelque peu intrigué, bien qu'il ne comprît point le patois, Dubois lui conta que cette femme venait du pays solliciter sa protection, que l'accent du village natal l'avait ému, et qu'il allait lui donner audience.

Le laquais partit.

Quand Dubois le vit au bas de l'escalier, il se rua sur Marotte et la précipita dans la chambre, le plus loin possible pour amortir les bruits.

— Que voulez-vous de moi, dit-il brutalement, et que signifient vos menaces ?

— Ah ! traître ! tu les as donc comprises ! répondit Marotte ; tu as donc reconnu la pauvre femme abandonnée !

— Quelle femme ?

— La tienne. Oh ! je t'avais bien deviné, moi, au village de Louvres, malgré ton habit noir et ton petit collet. Ah ! monsieur l'abbé, tu roules en carrosses, tu croques des poulets, tu bois du vin jaune et des liqueurs sucrées, tandis que ta pauvre Marotte montre un singe et s'extermine à chanter pour un sou ! Ah mais ,cela ne se passera pas comme tu l'espères. Tu as eu beau te sauver de moi : j'avais juré de te retrouver, je te retrouve ; de me faire reconnaître, et tu me reconnais.

— Oui, misérable ! répliqua Dubois en fermant la porte à double tour, oui, je vous reconnais. Comment osez-vous reparaître après la vie abominable que vous avez menée ?

— En quoi ma vie est-elle plus abominable que la vôtre ? repartit fièrement Marotte.

— Qu'avez-vous fait, d'où venez-vous, dans quel ignoble état vous trouve-t-on ?

— Si je suis pauvre, c'est votre faute. D'ailleurs, la pauvreté n'est pas un crime ; c'est seulement une maladie... Vous qui êtes riche, vous m'en guérirez.

— Moi ! s'écria Dubois, je m'en vais vous faire arrêter par le commissaire et conduire à l'hôpital... d'où l'on vous mènera pendre !

— Voire ! dit Marotte, essayez-y !

— Et que ferez-vous ? répondit Dubois désarçonné depuis trop longtemps pour avoir conservé une seule ligne d'équilibre.

— Je dirai au commissaire, fit la Limousine : — Tenez, arrêtez aussi un peu Monsieur, ce bel abbé. Ce scélérat qui m'a abandonnée pour prendre le petit collet, c'est un homme marié, c'est mon mari.

— Oh ! oh ! s'écria Dubois frémissant et riant de ce rire qu'on appelle jaune, voilà ce qu'il faudra prouver !

— C'est mon mari, répéta Marotte aux robuste poumons. Je l'ai épousé devant le prieur de Saint-Christophe, à la date du 15 mars 1678. Le mariage est écrit sur le registre du prieuré. Je vois encore la page ! Pauvre prieur, c'est le dernier acte qu'il ait fait. Cela lui a porté malheur de marier un coquin comme ce fils d'apothicaire ; il en est mort quinze jours après. Mais ce qui est écrit est écrit ; nous irons à Saint-Christophe, nous retrouverons le registre ; on verra si un homme a le droit de se faire abbé, d'abandonner sa pauvre femme ; on verra si ce n'est pas là un sacrilège puni de la corde ou du feu. Et tu seras brûlé,

scélérat, ou bien pendu ! Allons ! appelle ton commissaire, voyons ! nous serons pendus ensemble !

Cette effrayante logique, ces citations éloquentes du texte de la loi, et par-dessus tout cet argument irrésistible du registre conservé au prieuré de Saint-Christophe, terrassèrent Dubois, qui, à partir de ce moment, s'avoua vaincu et ne songea plus qu'à obtenir une composition honorable.

— Enfin, dit-il, baissant la voix, comment se fait-il que tu m'aies laissé tranquille si longtemps ?

— J'étais passée au Brésil avec un ami ; j'y vivais très-heureuse, très-heureuse !

— Eh ! mon Dieu ! pourquoi en es-tu revenue ?

— Parce que mon protecteur est mort de la fièvre noire.

— Mort funeste !... Mais, Marotte, ce long silence est cause que je vous ai crue morte aussi. C'est parce que je me suis cru libre que j'ai embrassé la carrière...

— Enfin, n'importe, dit la Limousine, vous n'avez pas le droit d'être abbé, je suis votre femme, vous avez fait fortune, je vous retrouve... le mariage est bien en règle au prieuré de Saint-Chris... Chris...

— Bon, bon, interrompit Dubois ; mais puisque vous revenez, vous avez fait vos réflexions.

— Oh ! oui !

— Vous avez une idée ?

— Oh ! oui !

— Laquelle? parlons franchement.

— Dame, faites-moi des propositions, dit la Limousine avec son astuce villageoise doublée de l'expérience d'une femme qui a beaucoup voyagé.

— Je le veux bien, répliqua Dubois. Ou vous voulez uniquement faire du bruit, c'est-à-dire me perdre et vous perdre avec moi... ce qui serait une simple bêtise, car je saurais toujours me défendre,... tandis que vous...

Il s'arrêta pour bien regarder Marotte.

— Je ne tiens pas du tout à vous faire de la peine, si vous ne m'en faites pas, dit-elle.

— A la bonne heure! Eh bien, que voulez-vous?

— Je ne veux plus courir les routes, les foires, ne plus brûler mon teint, ne plus user mes pieds. Je veux comme vous mener une joyeuse vie.

— C'est trop naturel, s'écria Dubois, et plus je vous trouverai raisonnable, plus vous me trouverez généreux

— Pour la raison, je ne crains personne, dit Marotte. Mais qu'appellez-vous la raison?

— Quitter Paris.

— Ah!

— Aller à la campagne, très-loin, comme qui dirait en Flandre.

— Oh!

— Ne jamais parler, ne jamais écrire, oublier que je suis au monde.

— Et qu'il y a un registre au prieuré de Saint...

— Oui, oui, précisément !

— Mais, mon mari, pour aller en Flandre, pour m'installer si loin, ce sera très-cher !

Dubois prit vivement un rouleau dans sa poche, le rompit en deux et versa cette moitié dans la grosse main de la Limousine, dont la face radieuse atteignit les proportions d'une lune en son plein.

Elle toucha, brouilla et fit sonner les louis brillants avec une joie que rien n'eût pu égaler, si ce n'est la joie de son époux.

— Voilà donc une affaire arrangée, dit-il.

— Pour combien de temps ? demanda-t-elle en regardant avec une attention de mauvais augure l'autre moitié du rouleau restée enfermée dans la main de Dubois.

Il resta suffoqué devant cette question comme devant ce regard significatif. Le pauvre diplomate !... quelle sottise il venait de faire, et combien il se sentit peu de chose auprès de la Limousine Marotte !

— Mais... murmura-t-il, je croyais que c'était pour toujours. La somme est forte !...

Marotte regardait toujours ce poing fermé.

— Pour toujours ! murmura-t-elle avec une convoitise tenace, il faudrait au moins donner le rouleau tout entier.

Dubois sentit sa faute et essaya de la réparer.

— Non, dit-il ; faisons mieux. Votre bonne volonté

doit vous rapporter davantage. Gardez les cinquante louis que vous avez, pour la dépense de l'année qui court. Dans six mois vous recevrez cent louis sur la banque d'Utrecht, où vous aller fixer votre résidence.... Vous les recevrez si j'ai été satisfait de votre discrétion... Je ne vous demande pas autre chose; liberté absolue en dehors de cette condition-là. Vous vous appellerez Coutelet, de votre nom de famille; cent louis sont une belle rente; vous l'aurez tous les ans; je ne m'amuse pas à vous promettre l'exactitude, vous sauriez l'obtenir de moi. Voilà une fortune. Marotte, êtes-vous contente ?

— Il le faut bien, dit la Limousine avec un soupir.

— Eh bien, résumons-nous, acheva Dubois, qui comprenait trop tard que cette femme eût été ravie de recevoir vingt écus, si elle n'eût pas aperçu les cent louis ensemble. Résumons-nous pour n'y plus revenir. Pendus tous les deux, ou heureux tous les deux. Est-ce convenu ?

— Mais, si vous redevenez pauvre et que vous ne puissiez plus me payer ma rente ? objecta la prudente Marotte.

— Oh bien, alors, revenez, s'écria Dubois, revenez : nous nous remettrons en ménage, je vous roueraï de coups, vous me ferez mourir de chagrin, cela nous fera passer le temps.

Marotte devint sérieuse. Elle fit une dernière fois sonner l'or dans sa main par secousses mesurées.

— Dépêchez-vous de partir, voici mon laquais qui rentre, dit Dubois, et quittez Paris aujourd'hui même !

— Eh bien, adieu ! soupira Marotte, devenez bien riche monsieur l'abbé.

— Que le ciel vous conduise... à Utrecht, répondit Dubois.

La Limousine descendit lentement les degrés ; elle se retourna plus d'une fois dans la rue pour regarder les fenêtres. Dubois, derrière un rideau, suivait chacun de ses pas avec anxiété.

— Si j'eusse été plus avancé dans ma route, murmura-t-il, cette femme-là eût exigé de moi des choses impossibles. Quel bonheur que je ne sois encore qu'abbé !

Marotte, arrêtée à l'angle de la rue, continuait à rêver. On eût dit qu'elle ne pouvait s'accoutumer à l'idée de laisser derrière elle l'autre moitié du rouleau. Enfin, après quelques oscillations, elle tourna l'angle et disparut.

Cependant le laquais dressait la table. Mais Dubois n'avait plus ce bel appétit de Louvres.

— J'ai trop donné, et donné trop vite, se dit-il. Elle reviendra. Cent louis ne suffiront pas à celle qui se fût évanouie de joie si on lui eût donné cent sous. Elle reviendra pour avoir deux cents louis, puis pour en avoir quatre cents. Son appétit croîtra avec ma fortune. Appétit de polype qui me dévorera !

Ma fortune !... la voilà qui monte !... N'aurai-je donc réussi que pour enrichir Marotte !...

Il jeta les yeux sur la liste de bénéfices parmi lesquels le roi lui donnait à choisir. Il parcourut ces noms avec

une sorte d'amertume. L'appétit de Marotte lui gâtait la prébende comme le prélèvement des harpies gâtait le dîner du pieux Eneas.

Mais tout à coup son visage refrogné s'illumina d'une surprise joyeuse. Au nombre des bénéfices à choisir, il venait de lire le nom de Saint-Christophe.

— Saint-Christophe! s'écria-t-il, je serais prieur de Saint-Christophe! Quoi! j'aurais à moi, bien à moi, dans les deux mains que voici, non-seulement la riche abbaye, le plantureux domaine et douze mille livres de revenu, mais encore les registres sur lesquels est inscrit le mariage de dame Marotte Dubois! je tiendrais entre le pouce et l'index cette belle page qu'elle croit voir encore et qui lui garantit le paiement de sa rente!... O Fortune! divinité païenne, quel dommage qu'un abbé du dix-septième siècle n'ait pas le droit de te bâtir un temple!

A ces mots, il éclata d'un rire strident, nerveux, qui fit peur à son valet, dont le soubresaut l'avertit de se tenir plus circonspect.

— Ah! Marotte, continua Dubois, si je choisis le prieuré de Saint-Christophe, voilà une page et une rente bien aventurées! La rente durera peut-être un an, — mais la page!...

Dans le cours de la même journée, Dubois, à qui, on l'a vu, les renseignements ne manquaient jamais, apprenait d'une source aussi sûre que secrète la rechute subite du roi dans cette cruelle maladie qui avait nécessité plu-

sieurs années auparavant une si grave opération. Voilà pourquoi Dubois n'avait pas été reçu chez le monarque ; voilà pourquoi Louis XIV se tenait enfermé. Tout le monde, jusqu'à la famille royale, ignorait ce nouveau danger du roi. Tremblant pour son bénéfice, si la signature souffrait quelque ajournement, sachant bien qu'on punirait rudement sous un nouveau règne les services trop intelligents qu'il venait de rendre à celui-ci, Dubois se hâta d'aller faire signer sa nomination au ministère. Puis, habitué à battre le fer tandis qu'il était rouge, il partit pour Saint-Christophe, afin de s'affranchir à jamais des mauvais procédés de dame Marotte Coutelet, femme Dubois.

VI.

Nous avons laissé Didier près de sa fenêtre, pendant cette nuit féconde en événements sombres; nous l'avons vu interrogeant les ténèbres, épiait chaque bruit et attendant l'explication du tumulte étrange qui avait succédé à la cérémonie célébrée à Fleurines.

Le temps s'écoula. Nul ne vint donner à Didier la moindre nouvelle. Les bruits s'effacèrent comme pâlirent les voiles noirs de la nuit. Toujours accoudé sur le balcon de pierre, le jeune prêtre sentit peu à peu glisser jusque dans ses os la fraîcheur matinale. Sa tête, lourde de fatigue, lourde d'inquiétudes surtout, retomba sur sa poitrine, et tout un chaos d'idées effrayantes comme des rêves tourbillonna longtemps dans ce cerveau si cruellement éprouvé.

Une torpeur glacée, — était-ce le sommeil? — succéda aux agitations de tant de sentiments divers. Didier, vaincu par l'engourdissement, perdit connaissance et oublia la vie.

Quand il se réveilla, ses mains étaient raidies et marbrées par les rugosités de la pierre. La rosée avait mouillé

ses cheveux. Ses jambes, repliées sous lui, semblaient rompues et désarticulées. Mais son œil vit briller le jour au sommet des collines, mais son oreille entendit pépiter les oiseaux sur les feuillages blanchissants. Il se leva, il adora Dieu : c'était sa première pensée ; la seconde fut un souvenir : tous les événements de la nuit accoururent défilier rapidement derrière ses paupières lassées.

Quoi ! toute une vie en quelques heures ! Quoi ! tous ces mystères révélés, toutes ces épreuves subies, ces dangers évités ! Évités ! l'étaient-ils ? Ce bruit, ces coups de feu, ces alertes ; Robert l'épée à la main ; Henri entraînant la princesse ; Clermont pâle et menaçant pour les ennemis qui le poursuivaient jusqu'en son bonheur : tout cela, n'était-ce point un rêve ?

Et ce mariage, ces pleurs de joie, cette grâce envoyée soudainement par le Seigneur après des siècles de souffrances ? Impossible ! impossible ! Une nuit n'enferme pas dans son cycle tous les poèmes de la vie humaine ; le rêve seul supprime l'espace, usurpe la durée, et, dans un vol de quelques secondes, secoue sur le front qu'il berce l'illusion de dix existences.

Mais Didier ne put croire plus longtemps à un rêve. Autour de lui, partout, il retrouvait les témoins de la scène nocturne : le verre, au fond duquel dormait un reste de la liqueur d'or où Marie-Anne et Clermont avaient trempé leurs lèvres, les sièges trahissant dans leur pittoresque désordre le dernier mouvement auquel ils avaient cédé. Le plancher

était sillonné d'empreintes, une surtout près de la fenêtre, était l'étroite et fine semelle d'un petit pied de femme dessinée en poudre crayeuse sur le chêne reluisant.

Le soleil commença à monter derrière les sapins, sa lumière se tamisait dans les rameaux noirs comme par un treillis aux mailles enflammées. Une de ces étincelles vint tomber dans la chambre, et, rencontrant la dorure d'un livre dans le casier, s'y attacha aussitôt avec le scintillement d'une étoile qui rayonne.

Didier regarda de ce côté. Le livre était un des registres de la paroisse, celui-là même sur lequel Didier devait avoir écrit l'acte de mariage de son ami. Lui qui cherchait tout à l'heure encore à se prouver les événements de la nuit, quelle preuve plus certaine que celle des signatures apposées au bas de l'acte ?

Didier sourit et prit le livre avec un doux saisissement. Ne semble-t-il pas, en effet, que la lumière de Dieu donne une nouvelle consécration comme elle donne un nouvel aspect à toute œuvre de la main humaine éclore sous un reflet de la lumière faite par l'homme ? Cet acte écrit à la lueur timide de son flambeau, Didier palpait de le revoir au grand soleil. Il ouvrit le volume et chercha la dernière page écrite. L'acte ne s'y trouva pas.

Un frisson courut sur ses épaules. Il chercha mieux. Il feuilleta les pages blanches : rien. Cependant ce registre était bien le livre usuel, quotidien, réservé aux humbles mariages de Fleurines ; cependant Didier se souvenait

bien d'avoir écrit cet acte sur l'envers d'une page qu'il avait remplie jusqu'au bas, tandis que l'endroit du feuillet contenait pêle-mêle les derniers mariages célébrés dans la paroisse.

Où donc a-t-il placé l'acte? car il est sûr, comme il est sûr de penser et de vivre, qu'il a écrit vingt lignes d'une écriture grande et nette sur l'envers d'un feuillet de registre au travers duquel apparaissaient d'anciens caractères tracés sur l'endroit. — Rien! mais c'est donc un prodige! une hallucination! Le registre est intact, les derniers mariages inscrits sont là, à leur place, sur l'endroit de la feuille, et l'envers est blanc!

Alors, comme il arrive quand l'impatience et la peur étourdissent, Didier prend et reprend le livre à moitié blanc, passe à d'autres qu'il feuillette aussi, tout registres de baptême ou de mort qu'il soient. Rien, toujours rien. Il ne reste plus dans le casier qu'un vieux volume, celui des actes du prieuré de Saint-Christophe, transmis au prédécesseur de Didier par les riches fainéants ses voisins. Pourquoi toucher à cette relique inutile oubliée là depuis plus de vingt années? C'est de la folie. Mais Didier ne se possède plus: ses prunelles battent et se troublent. Le sens des lignes qu'il a écrites, qu'il se récite à lui-même et qu'il épelle mot à mot, ce sens voltige devant lui incorporé dans une page qu'il croit voir flamboyer sur le mur, sur la table, sur le plancher. Il saisit le vieux registre, l'ouvre convulsivement et pousse un cri de joie: l'acte est

là, resplendissant au-dessus de ses cinq larges signatures.

Hélas ! ce n'était pas une vision. Au retour de l'église, après la cérémonie, lorsque la princesse vint tendre la main à Didier, le jeune prêtre, dans un désordre indigne d'une âme vouée au Seigneur, avait pris en aveugle, sur les rayons, le premier volume rencontré par ses doigts tremblants, et, trompé par l'interruption des écritures, il avait inscrit l'illustre mariage de son ami sur l'envers du dernier feuillet noirci par le prieur de Saint-Christophe en 1678.

Cette impression de joie s'effaça vite. Didier s'arrêta morne et consterné.

« Quiconque s'est écarté du droit chemin, a dit le Seigneur, n'y rentre jamais tout à fait sans ma miséricorde. » Dieu avait pourtant pardonné. Pourquoi cette rechute dans le malheur ?

— Ainsi, pensa Didier, je croyais en être quitte avec ma faute, et voilà que je traîne à mon talon comme un serpent mal écrasé. Ainsi, les suites de mon ivresse seront éternelles. Le poison ne s'arrêtera pas dans ses ravages. C'est donc bien vrai que les passions laissent après elles une trace indélébile ! C'est donc bien vrai que Dieu lui-même n'empêche point le mal de porter ses fruits !

Le désordre de l'âme entraîne tous les désordres. L'erreur d'un malheureux homme peut perdre autour de lui ceux mêmes qui lui sont le plus chers. J'ai écrit sur une page inutile, inauthentique, nulle, l'acte le plus impor-

tant de la vie de mon ami. S'il avait besoin d'y recourir; s'il lui fallait ouvrir le registre pour sauver son honneur, son état ou sa vie; s'il était besoin d'invoquer la date et de la prouver, on ne le pourrait pas, ou du moins cette date serait contestée. Elle est contestable! par ma faute, par ma très-grande faute!

Didier se frappa douloureusement la poitrine et cacha son front brûlant dans ses mains.

— Que leur dirai-je? reprit-il; — leur avouerai-je la vérité? transcrirai-je l'acte sur le registre véritable? Mais les signatures? où retrouver Clermont?... C'est donc ma destinée de tuer mes frères et de ruiner le bonheur de mes amis!

Didier fit quelques pas avec angoisse, fuyant, puis recherchant la vue de cette page, écrite avec tant de chaleur de cœur, avec tant de soin et de zèle.

— Allons! dit-il enfin, n'exagérons rien et ne désespérons pas. Dieu ne veut pas qu'on désespère. Il ne veut pas surtout qu'on doute de lui. Chaque fois que sa main frappe, il exige qu'on le remercie; pourquoi? parce que sa main n'envoie jamais le châtement sans le bienfait. Après tout, si l'acte n'est pas écrit à la place qu'il devait occuper, il n'est pas moins écrit et signé, signé de gens qui sauront soutenir leur signature. La feuille, fût-elle isolée et volante, n'est pas moins un témoignage, sans compter que les quatre signataires sont aussi intéressés les uns que les autres à ne pas divulguer leur secret.

Il reste donc, au fond de ce malheur, examen fait, une leçon donnée durement, mais sagement, par l'infaillible Providence. Ma faute vivra, perpétuée à jamais par cette preuve; aux moments d'orgueil ou de confiance excessive en ma force, un regard jeté sur ce registre m'avertira qu'il serait mieux de m'humilier. Je deviendrai plus indulgent pour les faiblesses d'autrui, plus sévère pour les miennes. Clermont n'y perdra rien, j'en ai la certitude, et moi, pécheur, j'y gagnerai.

Peu à peu la pâleur s'effaçait du front de Didier, la vie se ranimait dans ses yeux si purs. Le travail de la cicatrisation se fit rapidement sur cette plaie nouvelle, et le jeune prêtre en vint à penser que sa méprise n'était pas arrivée sans quelque bienveillance d'en haut. En effet, sur le registre usuel, souvent consulté par les gens du village, le premier venu, l'intendant de la province en ses tournées, l'évêque, le prieur voisin même, eût pu lire les noms illustres qui contrastaient là avec tant de noms obscurs, tandis que désormais rien n'était à craindre pour le secret de la princesse et de son mari. Enterré dans les archives du prieuré, leur mariage ne reverrait jamais le jour sans leur sollicitation expresse.

Didier, bien rafraîchi par cette idée, referma le volume et le replça près des autres, à son rang. Il terminait à peine cette opération, et le jour était entièrement venu, lorsque Adrien fit une irruption plutôt qu'une entrée chez son maître pour lui annoncer que des bûcherons,

sortis à l'aube, avaient trouvé dans le chemin de larges taches de sang, un étrange piétinement de chevaux et d'hommes sur le terrain ; qu'en outre, dans les habitations les plus rapprochées de ce point, on avait entendu, la nuit, des bruits de voix et comme des plaintes.

Didier ne répondit rien. Sa voix eût tremblé. — Du sang répandu ! Il écarta Adrien et courut à l'endroit indiqué.

Que de réflexions, que d'angoisses dans ce court trajet ! Lorsqu'il arriva, la première curiosité des habitants était satisfaite, quelques femmes demeuraient seules à considérer ce champ de bataille muet. L'œil sagace de Didier l'interrogea à son tour. Chasseur expérimenté, il savait reconstruire d'après une trace tout épisode de ces luttes mystérieuses dont les bois giboyeux sont chaque nuit le théâtre. Mais cette fois la multiplicité, l'enchevêtrement des empreintes, les tâtonnements des adversaires, leur départ dans des directions diverses, empêchèrent Didier de conclure. Ce sang l'avait ébloui. A qui ce sang ?

Il ne put supporter plus longtemps une si cruelle perplexité ; laissant les curieux faire leurs commentaires, ne rassurant personne, ne discutant rien dans la peur de se trouver plus tard en contradiction avec une enquête, ne cherchant qu'à rester impénétrable sur le fond de l'événement, il annonça que, pour s'éclaircir, comme aussi pour prévenir l'autorité, il allait pousser jusqu'à la ville. Il engagea les femmes à rentrer chez elles, à reprendre leurs travaux, promettant de revenir vite avec

des nouvelles, et, en effet, il s'achemina vers Chantilly.

Mais à mesure qu'il marchait, les scrupules le gagnaient. Aller à Chantilly, n'était-ce point se jeter dans la gueule du loup? S'informer? de quoi? appeler l'attention sur ce qu'il voulait taire? Pourtant, qu'étaient devenus Robert et Henri? qu'était devenue la princesse? Quels étaient les ennemis nocturnes apostés si intelligemment sur la trace même du secret? Enfin, ce sang versé, n'était-il point celui d'un ami ou d'un frère?

Didier, quand cette pensée revenait, courait quelques pas avec ardeur, puis la circonspection reprenait le dessus. Il s'arrêta à moitié chemin, s'assit et songea. Il fit son plan. Entrer à Chantilly, lui qui jamais n'y avait posé le pied, — imprudence! — S'informer de ses frères, après le conflit de Fleurines, sans savoir si ses frères avoueraient leur présence au presbytère, — imprudence! — Enfin, et par-dessus tout, aller rechercher les regards de la princesse, comme pour lui rappeler le service rendu, inconvenance avec l'imprudence! Il prit un terme moyen, il résolut d'aller le plus près possible de Chantilly, de trouver un messenger quelconque, de l'expédier à Robert, au château, et d'obtenir ainsi de son frère tous les renseignements désirables sans s'être fait voir et sans communiquer avec des étrangers.

Mais, quelque diligence qu'il eût pu faire, il n'arriva en vue de Chantilly qu'assez tard, et il fut frappé d'un mouvement extraordinaire de la population. Les portes

du château étaient toutes grandes ouvertes : des cavaliers, des officiers, des valets bourdonnaient empressés tout autour comme des abeilles aux abords de la ruche. Didier, tout en lisant son bréviaire, s'informa de la cause d'un pareil tumulte. On lui répondit que Monseigneur et madame la princesse quittaient Chantilly ce matin même, et que tous les habitants s'empressaient sur leur passage.

Quitter Chantilly ! ce matin ! avec une telle précipitation ! Monseigneur prêt à sortir avant midi ! à la campagne ! Didier en fut troublé. Mais il se garda bien de témoigner la moindre surprise. Il se laissa dire que le départ des hôtes était naturel après le départ de M. de Conti pour la Pologne. Il écouta les lamentations des bourgeois, et surtout des bourgeoises, sur cet exil du plus gracieux des princes. Il put remarquer avec quelle sagacité, en France, la pensée du souverain est toujours devinée par le plus humble de ses sujets, quand cette pensée est d'une politique malicieuse ou nuisible ; et, pendant que les groupes grossissaient, Didier se plaça commodément pour voir et entendre. Un quart d'heure après, le défilé commença.

Les piqueurs, les chevaux de main, les fourriers et maréchaux des logis sortirent. Puis vinrent les carrosses des dames, puis celui de la princesse, où Monseigneur était monté avec elle, tous deux parlant avec assez d'animation à M. le prince de Condé qui les reconduisait à pied jusqu'au delà des portes.

Didier chercha M. le duc et madame la duchesse, il ne les aperçut ni l'un ni l'autre, ce qui lui sembla étrange, puisqu'étant les plus jeunes et chez eux, ils eussent dû faire les honneurs de Chantilly jusqu'au dernier moment. Le vieux prince de Condé, malgré tous ses efforts pour conserver une mine aussi gracieuse que ses compliments, ne semblait pas sans inquiétudes ni sans embarras, et le sujet de la conversation entre Monseigneur et lui manquait évidemment de gaîté. Ils se séparèrent ; Didier ne les regardait déjà plus, occupé qu'il était à chercher dans les gendarmes contenant leurs chevaux autour du carrosse ses deux frères, qu'il aperçut enfin, et qu'il trouva bien pâles, ce qui troubla tout à coup ses yeux et fit battre péniblement son cœur.

Dès lors le jeune prêtre, oubliant les leçons de prudence qu'il s'était faites, et emporté par l'ardent désir de savoir la suite des événements de la nuit, se porta en avant du cortège, coupant par des taillis de l'année jusqu'au coude que fait la route au sortir de Chantilly. Il espérait que sur cet espace nu son costume noir attirerait l'attention des deux brigadiers. Il lui semblait d'ailleurs voir Robert chercher dans la foule avec une certaine inquiétude. Les cœurs de frères, bien qu'à distance, se sentent réciproquement palpiter. Robert vit cette statue sombre s'arrêter comme un poteau au bord du chemin. Il poussa le bras d'Henri pour la lui montrer, puis les deux officiers, par un petit signe de tête, indiquèrent à Didier qu'ils l'avaient

reconnu, et, peu à peu, ils gagnèrent le côté de la file qui devait en passant effleurer leur frère.

Au moment où passa le carrosse de la princesse, Didier se dissimula derrière un arbre pour n'être point aperçu, pour ne point voir lui-même ; mais quand ce fut au tour des gendarmes, il s'approcha, et Robert, sans remuer la tête, lui glissa ces mots : « Attendez-moi ! » accompagnés d'un geste qui signifiait : « Si vous saviez ! »

Didier ne comprit que trop bien. Il laissa passer l'escorte et se dirigea sans mot dire vers l'angle du bois qui longeait la route de Paris, afin d'y attendre son frère sans être remarqué, et une fois de plus il mit son imagination à la torture pour deviner ce qui avait pu se passer à Chantilly.

VII.

Ce n'était pas chose facile. L'homme intelligent et fort compte toujours sans les détails, lorsqu'il calcule les chances de toute grande opération.

La pensée humaine peut être devinée souvent ; l'accident auquel elle donne lieu, jamais. Ni Didier ni personne n'eût pu prédire que M. le duc rentrerait à Chantilly avec une large ecchymose sur la pommette sous l'œil droit. Le duc se coucha sans l'avoir remarquée lui-même ; ce ne fut qu'en entrant le matin chez la duchesse pour l'interroger sur l'emploi de son temps, afin de provoquer de sa part quelque réponse imprudente, ce fut seulement, disons-nous, au lendemain de la mêlée de Fleurines, qu'il en fut averti par le formidable éclat de rire de la duchesse dès les premiers mots qu'il lui adressa.

Ses mots : « Qu'avez-vous fait de votre nuit ? » furent coupés par l'irrespectueuse hilarité de sa femme, qui, le désignant du doigt, s'écria suffoquée par le rire :

— Et vous, qu'avez-vous fait de votre œil droit ?

Il se regarda dans une glace. La surprise fut terrifiante : sous la paupière inférieure, qui avait rougi, s'éten-

dait une plaque violette de sang extravasé. Cet ornement, pareil à un tatouage hideux, montait jusque sur l'aile correspondante du nez ; toute la physionomie, ordinairement terrible du duc, en avait pris un caractère grotesque que le plus grave magistrat du monde n'eût pu envisager sans perdre son sang-froid.

C'était le fruit de la guerre, soit un coup de coude de gendarme, soit un choc de l'homme et de la branche, soit la contusion du pommeau de l'épée que Clermont, dans sa fureur, avait lancée trop près du visage auguste de M. le duc.

Quand ce dernier se vit en un pareil état, c'est-à-dire effroyable et caricature comme un profil de l'Arlequin ancien, quand il entendit les hoquets nerveux du rire inextinguible de la duchesse :

— Femme sans honneur ! s'écria-t-il exaspéré, cette insulte de vos amants vous fait rire ! Eh bien ! je jure par mon nom que vous ne serez pas longtemps sans pleurer.

En parlant ainsi, il se précipita hors de la chambre, craignant de se laisser aller à étrangler la duchesse, qui, épuisée, hors d'haleine, pleurait déjà, il est vrai, mais en se roulant sur ses coussins à force de rire.

Le duc, dans son accès de rage, traversa le grand vestibule. S'il eût rencontré une arme, il s'en saisissait ; s'il eût aperçu un gendarme, il le tuait sur place ; le bonheur voulut qu'il n'y eût sur son passage que des gens de sa

maison et des officiers de Monseigneur. S'adressant à ceux-ci, il les pria de l'introduire chez leur maître.

Il fallait voir ces gentilshommes regarder effarés le visage affreux du prince, s'approcher d'abord avec intérêt, puis reculer précipitamment pour ne pas céder à la folle envie de rire qui secouait leurs nerfs.

— Réveillez Monseigneur, il faut que je lui parle, dit-il d'une voix sauvage comme un cri d'hyène blessée.

En même temps il avançait, et il ne remarquait point que personne ne lui faisait obstacle, à pareille heure, dans cet appartement de l'homme le plus amoureux de son lit. Lorsqu'il parut à la porte du Dauphin, ce prince était déjà levé, on achevait de l'habiller. Par une porte opposée à celle où se présentait M. le duc, la princesse de Conti, toute habillée, faisait retraite d'un air joyeux.

Le duc, dans son ivresse, ne vit rien, n'entendit rien. Toutes ces portes ouvertes devant lui, peut-être se figura-t-il les avoir enfoncées d'un coup de tête.

Cependant, arrivé à quelques pas de Monseigneur, à qui l'on passait le cordon bleu, le malheureux disgracié fut bien forcé de s'arrêter et de faire la révérence.

— Monseigneur, dit-il, regardez-moi.

Monseigneur le regarda et répondit :

— Ah ! bonté divine ! qu'avez-vous là ?

— Je porte les marques de vos gendarmes, Monseigneur. Mais d'abord permettez, ajouta-t-il en comprimant sacolère avec une vigueur qui n'était pas sans noblesse

permettez que je demande pardon à mon hôte de venir le troubler chez lui, — là où son repos devrait m'être sacré ; — mais la douleur l'emporte, Monseigneur, la douleur, mêlée à une sorte de colère ; — pardonnez, je vais me modérer ; — pardonnez, de grâce !

L'infortuné suffoquait.

Monseigneur s'avança vers lui, lui prit la main avec compassion, et le considérant au jour :

— Mais vous êtes affreusement défiguré, dit-il, pour le consoler sans doute. Digne prince !

Le duc grinça des dents.

— Croyez, Monseigneur, murmura-t-il, que si ces hommes n'étaient pas à vous, justice serait déjà faite.

— Justice de quoi ? dit le Grand Dauphin avec calme.

— Mais, ne trouvez-vous pas l'insulte suffisante ? Permettez que je vous instruisse.

Et il se mit à raconter que ses gens avaient été attaqués, blessés, par les gendarmes, l'un deux tué ou à peu près sur la place ; que lui, dont on était venu réclamer l'aide, avait reçu même traitement, non pas des gendarmes seuls, mais de leur chef, ce qui est beaucoup plus grave. Le duc nomma et accusa Clermont en des termes violents ; il termina par un appel à la justice et à l'impartialité de son hôte.

Monseigneur, pendant ce récit, avait écouté attentivement, mais sans l'intérêt que la pantomime expressive et la véhémence du narrateur s'efforçaient d'exciter en lui.

— Je savais déjà l'affaire, répondit-il, on me l'avait contée, — pas comme vous; — notez que je ne choisis pas entre les deux versions, je les compare. Evidemment votre parole, monsieur le duc, doit l'emporter; mais souffrez que je vous dise le thème des adversaires.

Ce mot *adversaires* hérissa le duc, qui fronça le sourcil.

— Mes gendarmes, continua le Dauphin, prétendent qu'hier, ayant voulu reconduire leur enseigne Clermont, qu'ils aiment, — c'est leur fantaisie, — et ledit enseigne ayant désiré faire ses adieux à un ami qu'il a au village de Fleurines, dix gendarmes, plus les deux brigadiers, ont accompagné ledit Clermont jusqu'à Fleurines, et l'ont attendu à l'entrée du village, tandis qu'il embrassait l'ami en question.

Le duc frémit de colère et haussa les épaules.

— Enfin, voilà ce qu'ils prétendent, interrompit Monseigneur: je ne dis pas qu'ils doivent être crus. Donc, tandis qu'il attendaient, vos hommes se seraient glissés jusqu'à eux, dont le petit groupe tenait la route, et ils auraient voulu passer.

— C'était leur droit, je suppose, s'écria le duc.

— Croyez que je ne le leur conteste pas. Ils auraient, dis-je, voulu passer avec tant de précipitation qu'ils ont culbuté deux ou trois gendarmes. Ces gendarmes sont pointilleux, je l'avoue. De là des reproches, puis des coups.

— Et M. de Clermont ! et ses menaces ! et ses violences ! et l'épée brisée qu'il m'a osé jeter au visage ! Voyez ! Et cette scène scandaleuse, dont le dénouement a été un crime ! car c'est un crime, je pense, de toucher au visage un prince du sang ?

Monseigneur laissa passer le torrent.

— Comment diable vous trouviez-vous là ? dit-il avec politesse.

— Mes gens m'ont demandé secours.

— Quoi ! ils ont eu le temps d'aller de Fleurines vous chercher à Chantilly, et vous avez eu le temps d'arriver sur le théâtre de la lutte ! Voilà ce que je ne puis parvenir à m'expliquer... Vous étiez là, tout près : c'est plus vraisemblable.

Le duc, embarrassé, aima mieux se cabrer que de répondre.

— Et quand il serait vrai ! dit-il en pinçant ses lèvres ; et quand je me serais trouvé là ! De bonne foi, Monseigneur, songerait-on à me le reprocher ?

— Non, mais vous avouerez que votre présence a tout gâté. D'abord, vous vous êtes commis avec des inférieurs, vous, un grand prince. Ensuite, vous avez été atteint, ce qui change une échauffourée insignifiante en un crime. Enfin, votre présence au milieu de vos gens semble confirmer le dire de mes gendarmes.

— Qui disent...

— Qui disent que Clermont avait raison de se défier,

que vous avez contre lui quelque haine inexplicable, laquelle haine cherchait l'occasion de se satisfaire, et s'est satisfaite. Voilà ce qu'ils prétendent, entendez-vous bien ! Ce n'est pas moi qui avance cela.

Rien de plus terrible et de plus burlesque en même temps que la physionomie du malheureux duc, dont chaque jeu produisait une indescriptible grimace.

— Eh bien ! s'écria-t-il, oui, je hais ce Clermont, oui, je l'ai loyalement provoqué à vider la querelle, comme s'il eût été prince, comme si j'eusse été hobereau. Le lâche ! il n'a pas voulu de cet honneur, il y a répondu par un abus de sa force brutale ; il m'a brisé et lancé au front mon épée... Il a excité ses hommes à se ruer sur moi et les miens. Monseigneur, la réparation que je n'ai pu obtenir par moi-même, vous, son maître, vous me la donnerez, n'est-ce pas ?

— Clermont n'est plus en France, dit Monseigneur.

— Soit ! je le retrouverai. Mais les gendarmes, ses complices, y sont. Que dis-je ? ils sont ici, chez moi !... chez vous, Monseigneur.

— Voici ce que nous allons faire, interrompit le Dauphin... d'abord vous vous calmez, puis, comme entre vous et moi il ne peut y avoir que réciprocité de bons offices, nous nous ferons mutuellement quelques petites concessions. Je commence. Tous mes gendarmes vont être envoyés aux arrêts.

Le duc, avec animation :

— D'abord ! et ensuite?...

— Ensuite, dit tranquillement Monseigneur, vous enverrez vos gens à la prison du bailliage.

Le duc bondissant :

— En prison ! les victimes... jamais, Monseigneur, jamais.

Le Dauphin, subitement refroidi :

— N'en parlons donc plus, monsieur, dit-il. Pas de prison pour les vôtres, pas d'arrêts pour les miens,

— Je me plaindrai au roi.

— C'est précisément ce que j'allais vous conseiller de faire, continua Monseigneur. Le roi est notre maître à tous. Il sait toujours et en toute chose découvrir la vérité. C'est lui qui jugera le différend. Au surplus, j'avais si bien prévu votre réponse que, pour ne rien compliquer entre nous par le contact de vos gens et des miens, j'ai dès le matin commandé mes équipages pour le départ, et, en ce moment, mon capitaine des gardes annonce ma détermination à M. le prince.

Le duc, stupéfait, fit un pas vers le Dauphin comme pour le prier de réfléchir.

— Oh ! soyez parfaitement tranquille, mon hôte, dit gracieusement Monseigneur, votre hospitalité a été si cordiale que je saurai la payer par les meilleurs procédés. Ne disons rien de cela à personne, pas même à votre père. Voilà M. de Conti, votre cousin, parti pour la Pologne. Plus de fête possible à Chantilly. Le prétexte du dé-

part est tout naturellement fourni par la circonstance. Contons notre petit démêlé au roi qui donnera ses ordres, et plus de nuages ; ce qui arrivera arrivera. Mes chevaux !

Les deux princes se séparèrent : le duc, pour courir à Versailles et arriver le premier ; Monseigneur, pour activer ses adieux à M. le prince. Et madame de Conti ne fut pas la moins vite prête au départ, qui s'effectua sur-le-champ, comme on l'a vu. Quant à la duchesse, deux heures après, elle avait fait deux couplets qui arrivèrent avant son mari à Versailles.

Voilà ce qui s'était passé à Chantilly.

Lorsque Didier apprit de Robert, au retour de ce dernier, non pas tous les détails, mais l'ensemble de cette nouvelle aventure, au lieu de fonder, comme son frère, le plus sérieux espoir sur la protection de Monseigneur, au lieu de répéter que l'affaire était finie, et que, ne le fût-elle pas, les conséquences n'en sauraient être fâcheuses que pour M. le duc, Didier, défiant et dûment averti, secoua la tête, garda le silence afin de ne pas alarmer Robert, mais il lui recommanda discrétion et prudence. Il convint avec M. de Montvalat de toutes les démarches qu'ils avoueraient durant cette nuit périlleuse ; il insista sur l'obligation de ne mettre en jeu ni la princesse ni Monseigneur ; il conseilla à son frère de tout rejeter sur Clermont, puisqu'il était absent et insaisissable ; enfin, après les mille pressantes recommandations d'un homme clairvoyant et d'un frère tendre, il laissa Robert rejoindre son

détachement et revint seul à Fleurines avec une inquiétude passée à l'état de fièvre.

Quand il sagit d'affronter les coups de la fortune, l'homme est mieux placé au centre des villes. Partout il y trouve des points d'appui, des exemples de courage ou des excitations à se bien défendre. Car, disons-le, les coups qu'on est convenu d'attribuer à la fortune, c'est toujours d'un homme qu'on les reçoit, et d'un homme heureux de les transmettre. Le coup reçu, au contraire, la plaie faite, on est mieux aux champs pour guérir. La solitude est le baume universel, la panacée. Le lotus des anciens croit dans la solitude. Lorsque Didier se rapprocha de son nid solitaire, lorsqu'il revit les larges clairières, les luzernes en fleurs, la douce inflexion des collines amies, et qu'à l'aspect des grands sapins verts le calme fut rentré dans son cerveau par les yeux, il n'oublia pas, non, mais il ne souffrit plus. L'âme de la nature est si vaste qu'elle absorbe dans son immensité les murmures et les secousses de notre âme. Le grand tout guérit nos petits riens.

Le curé de Fleurines avait promis des nouvelles au hameau. Il déclara qu'il ne pouvait rien dire, que la chose était grave, que les coupables seraient punis. Ce peu suffit aux bons bûcherons de Fleurines. Ainsi de nos jours; quand on a lu quelque part : la justice informe, chacun est satisfait.

La journée fut employée, outre les travaux ordinaires, à l'examen de toutes les combinaisons qui devaient assurer,

en cas d'informations judiciaires, le secret des deux nouveaux époux et la justification des témoins. Ce fut alors que Didier s'applaudit d'avoir retrouvé l'acte de mariage sans toutefois qu'il fût à la portée du premier curieux envoyé par la cour ou par M. le duc à la découverte. Cet acte, que Didier pouvait seul représenter au besoin, garantissait désormais le salut de Clermont, le repos des deux frères, l'honneur de la princesse. Il compromettrait sans doute la liberté, la vie même du prêtre assez audacieux pour l'avoir rédigé clandestinement, sans consulter le roi. Mais, quand un danger ne regardait que lui, Didier n'en tenait pas compte. Il ne lui fit pas seulement l'honneur de le parer.

VIII

Vers le soir, Didier entendit les pas d'un cheval dans la rue du village. Presque au même instant Adrien accourut. Il courait toujours, ce brave Adrien, et, d'un air saisi, annonça la visite du révérend prier de Saint-Christophe. Didier savait que le prier, riche de quatre bénéfices, résidait dans le plus important, en Touraine, et n'avait jamais paru à Saint-Christophe, dont les revenus l'allaient trouver sans qu'il se dérangeât.

— Par quel hasard ? se dit-il à lui-même.

Mais Adrien répondit, prenant l'exclamation pour lui :

— Oh ! monsieur le curé, ce n'est pas l'ancien prier, c'est le nouveau, une drôle de figure.

— Il y a donc un nouveau prier ? Fais entrer, dit tranquillement Didier.

Et il se dirigea vers la porte du rez-de-chaussée pour ne pas faire attendre le visiteur.

Dubois entra. Didier, en l'apercevant, pensa qu'Adrien était passablement physionomiste, et lui aussi répéta tout bas, en saluant :

— Quelle figure !

De son côté, le nouveau venu parut surpris de voir un curé jeune, sévère et beau. Cet habile analyste du cœur humain fut contrarié par toutes les choses qu'il lut sur ce noble visage.

— Monsieur le curé, dit-il avec le plus affable sourire, je suis le nouveau prier de Saint-Christophe, votre voisin, et ma première visite est pour vous.

Didier s'inclina gracieusement en homme qui sait vivre. Il fit les honneurs du presbytère avec une courtoisie modeste et de bon goût qui acheva d'embarrasser le nouveau venu.

— Il y a donc un nouveau prier nommé à l'abbaye? demanda Didier quand tous deux furent assis et que, selon l'usage de la campagne, les rafraîchissements eurent été servis, auxquels Dubois avait déjà jeté un coup d'œil, moins peut-être pour en profiter que pour en tirer ses inductions du caractère de son interlocuteur.

— Vous l'ignoriez? dit-il avec enjouement; vous n'avez donc pas sollicité le bénéfice?

— Mon Dieu! non, répliqua candidement Didier.

— Moi non plus, dit Dubois, la bienveillance toute spontanée du roi m'y appelle.

— Me ferez-vous l'honneur, monsieur, de me dire à qui j'ai l'avantage de parler?

— Voilà ce que j'eusse voulu éviter, pensa Dubois. — Monsieur le curé, reprit-il avec aisance, mon nom ne vous apprendra point grand'chose. Certes, j'ai eu l'honneur

d'élever un prince du sang ; mais si rien n'est plus illustre que le nom de mon élève, rien n'est plus obscur que le mien. Je suis le précepteur de S. A. R. le duc de Chartres.

— Ah !... M. l'abbé Dubois, alors, répliqua Didier d'un ton de glace, qui accueillait invariablement ce nom-là partout où il retentissait.

Dubois salua.

— Suis-je connu ! pensa-t-il. Ai-je une réputation atroce ! Et n'est-il pas admirable de voir qu'en vingt ans de vertus et de bonnes œuvres, un homme n'arrive pas à être connu du marguillier de sa paroisse, tandis que deux ou trois pauvres petits vices font en si peu de temps le tour du monde ? Mais voilà un jeune zélé qui me paraît intolérant. Soyons modeste !

— Oui, monsieur, reprit-il, je suis prier de Saint-Christophe, mon prédécesseur ayant été nommé évêque sous condition de résidence. Pour moi, la résidence est une condition essentielle : je vais m'établir irrévocablement ici. J'oublierai tout ce que j'ai été forcé de voir et de faire dans un foyer de péché et de scandale. Je m'y oublierai moi-même.

En parlant ainsi, Dubois, qui savait pâlir à songré, avait pris les airs mornes et le masque ascétique d'un père du désert.

— Le bénéfice est bien opulent pour quelqu'un qui voudrait y faire retraite, interrompit Didier avec un sardonique sourire.

— Oh ! monsieur le curé, repartit Dubois avec finesse, je ne compte pas mortifier ma chair et user ma vie dans les macérations. Je laisse ce supplice à ceux qui ont besoin d'étouffer leurs remords. Dieu merci ! mon passé, s'il n'est pas exempt de fautes, l'est de mauvaises actions et de crimes. Je résiderai à Saint-Christophe, j'y dépense-
rai mes revenus, choisissant autour de moi la bonne société, rejetant la mauvaise. J'appelle mauvaise société les cafards comme les débauchés. Dieu a créé mille choses bonnes dont il veut qu'on jouisse ; et quand ces bonnes choses se rencontrent dans un bénéfice qu'il nous envoie, les négliger serait une sorte d'ingratitude ou de mépris pour le bienfait divin. J'ai l'humeur enjouée, monsieur le curé ; cependant, avec moi, l'enjouement a des limites. Est-ce là une morale qui vous scandalise ?

— Tout au contraire, monsieur, elle m'enchanté.

— Ainsi, s'écria Dubois, voilà d'excellent vin que vous m'offrez. Me croiriez-vous un ivrogne, si j'en buvais ? Si telle était votre idée, vous seriez donc un provocateur en remplissant mon verre. Vous m'inciteriez donc au péché ? La mauvaise action viendrait de vous.

Aussitôt, avec un malicieux regard, Dubois tendit son verre pour le choquer contre celui de Didier qui y mouilla ses lèvres. Dubois l'imita béatement. Les deux verres redescendirent à peine effleurés sur la table.

— Décidément, j'ai affaire à un janséniste, pensa Du-

bois ; on ne m'avait pas trompé. C'est un petit bonhomme de plâtre ; tenons-nous bien.

— Je vois, monsieur le curé, dit-il, oui, je vois à votre air réservé que vous avez défiance des prieurs de Saint-Christophe et que, me voyant arriver ici avec ma réputation d'abbé de cour, vous craignez que je ne vous laisse tout à faire comme mes prédécesseurs. Non, rassurez-vous, je m'occuperai de mes ouailles, la richesse ne me troublera pas, — elle m'éclaircira l'esprit. Etre riche, c'est n'avoir plus la crainte d'être pauvre. Et, comme le dit Boëce :

Gaudia pelle,
Pelle timorem
Spemque fugato.

Connaissez-vous, monsieur le curé, cette charmante odelette de Boëce ? Vous devez la connaître. Vous sentez votre lettré. En vérité, c'est une chanson plutôt qu'une ode.

Nubila mens est
Vinctaque frænis
Hæc ubi regnant.

C'est-à-dire que tout ce qui préoccupe l'âme la trouble comme un nuage voile le ciel.

Nubibus atris
Conditæ, nullum
Fundere possunt
Sidera lumen.

La pauvreté, c'est l'impossibilité de faire le bien : c'est par conséquent le dégoût du travail, c'est un limon qui se répand sur la sérénité de l'âme et empêche les regards d'y pénétrer comme ils doivent pénétrer dans le cœur et la maison de tout digne ecclésiastique.

Vitrea dudum
Parque serenis
Unda diebus
Mox, resoluta
Sordida cæno,
Visibus obstat

— En vérité, monsieur, voilà de charmants vers, répliqua froidement Didier ; je ne les connaissais pas. J'ai si peu le temps de lire autre chose que mon bréviaire ! Mais je crois que l'auteur leur donne un sens précisément contraire au vôtre. C'est, il me semble, un éloge qu'il fait de la pauvreté, du désintéressement et de la parfaite liberté de l'âme. Or, votre bénéfice, source de cette richesse, vous devez l'avoir désiré ; vous devez être tout au bonheur de le tenir, et vous craignez vivement de le perdre. Joie, crainte et espoir sont trois gros nuages ; l'un d'eux suffirait à vous empêcher souvent de travailler pour vos ouailles. Le soin des moissons, la vente du bétail et les bonnes années de vigne ont détruit toutes les bonnes intentions de vos prédécesseurs.

Dubois se leva, un peu désappointé de n'avoir pu encore

entamer cette solide cuirasse. Il prit un air contrit, et, baisant la voix en même temps qu'il se rapprochait de Didier :

— A qui le dites-vous? murmura-t-il. Jamais pareil scandale n'avait frappé mes yeux. J'en arrive, du prieuré. J'ai voulu voir! j'ai vu! Oh!

Peu s'en fallut qu'il ne se signât de souvenir.

— Et qu'avez-vous vu? demanda paisiblement Didier.

— Oh!... c'est une honte. La chapelle fermée, la halle ouverte, plus d'ornements sacerdotaux, mais tout un appareil de poids et mesures. Ce n'est plus le temple du Seigneur, monsieur le curé, c'est une ferme et une boutique à la fois. Les moines sont des commis ou des employés. Enfin, monsieur, croiriez-vous que j'ai trouvé partout les livres d'achats et ceux de ventes, les registres de caisse et de magasin en ordre et parfaitement tenus et contrôlés, tandis que l'on n'a pas pu me montrer les registres de la paroisse?

Didier fit un mouvement que Dubois dut prendre pour un mouvement de surprise indignée.

— Oui, monsieur le curé, poursuivit-il, pas de registre! Est-ce assez scandaleux?

— Monsieur le prieur, répliqua Didier, vos prédécesseurs avaient en quelque sorte résigné leur autorité spirituelle et laissé aller leurs privilèges ecclésiastiques qui ont été recueillis par mon prédécesseur à moi, un digne prêtre quelque peu ignorant, mais honnête et laborieux.

Dubois écoutait, ou plutôt le dévorait des yeux pendant qu'il parlait ainsi.

— Tout cela est bon, interrompit-il, mais cette négligence est criminelle. Voilà une chaîne rompue, comment en renouer les bouts? Moi qui arrive avec l'intention de tout sacrifier au côté spirituel de mes fonctions, moi qui veux rouvrir l'église et fermer le magasin, j'aurai donc les livres du magasin et non ceux de l'église; je serai à la tête d'une paroisse de chrétiens dont pas un ne pourra prouver qu'il a été baptisé ou que son père est mort; tous mes paroissiens seront donc bâtards, puisque pas un ne pourra prouver le mariage de ses père et mère. Ces registres sont quelque part cependant.

Didier frémit.

— Ils sont ici, répliqua-t-il faiblement.

— Oui, on me l'avait dit; mais y sont-ils en effet? riposta Dubois, dont le regard cette fois fut évité par le jeune prêtre. Et aussitôt il s'en étonna, car un moment avant il se fut plutôt plaint d'être regardé trop en face.

— Assurément ils ont été transportés au presbytère, monsieur, dit le jeune homme.

— Ou égarés, s'écria Dubois en haussant les épaules. Allez, monsieur, ces brutes matérielles les auront égarés ou en auront fait des cornets pour leurs marchandises.

Une idée mauvaise, un feu follet traversa l'esprit de Didier : c'était la tentation de répondre qu'en effet ces registres étaient égarés; mais il vainquit ce désir coupable.

ble, non sans une secrète résistance de l'instinct qui lui criait : Défie-toi !

— Non, monsieur, dit-il, rassurez-vous. Le dépôt a été remis à mon prédécesseur, je l'ai reçu de lui. Ces registres existent ; je les ai.

Si Didier n'eût pas eu devant les yeux un bandeau, celui d'une des passions que proscrivait Boëce, il eût remarqué l'éclair d'inférieure joie qui s'alluma et disparut sur le visage blême du prier de Saint-Christophe.

— Eh bien ! alors, dit Dubois soudainement rasséréiné, puisque vous les avez, mon cher ami, cela me suffit. Ils sont bien ici, ils sont mieux que là-bas. N'en parlons plus, vous m'avez un peu remis le cœur et l'âme ; ma conscience ne s'inquiétera plus autant des bâtards et des orphelins.

Il fit quelques pas dans la chambre, admirant, s'extasiant, mais dans les mesures nécessaires avec un auditeur si délicat.

— Quel ordre ! quelle propreté de bon goût ! Comme tout ici rassure l'âme et l'élève !

Didier remercia. Son cœur sans fiel se réconciliait déjà avec l'homme méprisé qu'il espérait voir s'améliorer dans la retraite et la prière.

Dubois se pencha sur la table.

— Voici vos occupations : études sur les Pères de l'Eglise.— Ah ! monsieur le curé, vertueux et savant ! Vous commentez en actions le chapitre de saint Augustin : *De*

qualitate scientiæ quæ dæmones superbos facit...
Vous mettez en œuvre ce mot magnifique de l'apôtre :
Scientia inflat, charitas verò ædificat. La science enfle et la charité édifie.

Ah ! mon jeune ami, si Dieu me prête vie, l'archevêque saura ce qu'on trouve ici lorsqu'on vient vous y surprendre. Suis-je assez heureux ! un pareil voisinage !... un travailleur, un théologien, un ami des lettres !...

Il s'approcha de la bibliothèque.

— Beaux livres ! bons livres ! Ah ! voilà le Lucrèce de Lambin et un Homère magnifique... L'édition de Démétrius Chalcondyle, Bernard Nerlius, 1488, la première édition qu'on ait faite d'Homère. Tiens ! vous avez un bel Ambroise Paré. L'édition de Buon, c'est celle que je préfère. Est-ce que vous vous occupez aussi de médecine ?

— Il le faut bien pour tous ces malheureux qui sont si loin du médecin et si près de la maladie, répliqua Didier, non sans un certain attrait pour le singulier personnage si facilement érudit, si simplement poli et affectueux, dont l'œil exercé s'arrêtait juste sur chaque ouvrage digne de remarque.

Dubois parcourait, tout en causant, chaque rayon et chaque casier.

— J'ai une assez bonne bibliothèque, dit-il, heureusement, car ces ânes de Saint-Christophe n'ont qu'un *Savant jardinier* et un *Traité des bêtes à laines*. Je vais la faire venir ; vous y puiserez, je l'espère.

Ah!... voici de gros livres! des manuscrits, peut-être!

Il était arrivé à son but, devant le casier des registres de Saint-Christophe. Didier s'approcha vivement.

— Ce sont, dit-il, les actes de ma paroisse, et avec eux les trois registres que vous croyiez perdus tout à l'heure.

Dubois rougit de plaisir. Ses yeux s'attachèrent à ces reliures sombres, et il étendit soudain les doigts vers les volumes; mais, se retenant :

— Ma foi, dit-il, c'est bien assez de les voir, sans y toucher; j'aime mieux parcourir une autre littérature.

Parlant ainsi, il passa en riant devant le casier, alla feuilleter un livre d'Heures, *avec les figures de la vie de l'homme*, auxquelles il parut donner toute son attention.

Cependant, derrière lui, Didier, après ce péril passé, respirait et s'essuyait le front.

La nuit tomba. Adrien monta des lumières. Didier ne savait comment interrompre son hôte dans la revue bibliographique qu'il passait avec tant d'esprit et d'ardeur; mais Dubois se retourna tout à coup :

— Monsieur le curé, dit-il, mon estomac m'avertit que l'heure du souper approche; l'avez-vous oubliée? Vous devriez, par charité chrétienne, m'inviter à votre table. Je n'ai pas voulu souper à Saint-Christophe chez ces marchands de beurre et de laine, qui m'ont dégoûté. J'ai fui mon prieuré pour vous faire visite, et je comptais ne vous dérober qu'un quart d'heure. Mais, je le vois, le plaisir de votre compagnie l'a emporté sur la politesse; me voilà

maintenant enfermé dans ce dilemme : ou tomber de besoin avant d'arriver à Senlis, ou vous dire sérieusement : « Invitez-moi. »

— Je me tromperais fort si votre couvert n'était pas mis, monsieur le prier, répliqua Didier. Mieux vaut s'exposer à être refusé quand on offre, que de n'offrir pas. C'est un de mes principes fort respecté de mes gens. Vous plaît-il que nous nous mettions à table ?

En même temps il prit un flambeau et passa devant Dubois enchanté, qui, tout en le suivant, jeta un furtif et juste regard sur les casiers aux vieux registres.

On soupa. Le repas fut gai... aussi gai que peut l'être un repas fait par deux convives dont l'un parle toujours et mange de tout, tandis que l'autre se tait et ne touche à rien. Mais Didier savait l'art de rendre imperceptible sa discrétion et sa sobriété. Tout autre que Dubois ne se fût aperçu ni de l'un ni de l'autre ; mais Dubois remarqua vite ces deux fâcheuses vertus.

— Il observe toujours et ne boit jamais, dit-il. Diable ! diable ! il me faudra coucher ici.

Il fit traîner si longtemps le souper par ses récits, son enjouement, ses citations intarissables, qu'onze heures sonnèrent au milieu du dessert.

Aussitôt qu'il entendit les onze coups, Dubois, comme un homme qui s'éveille en sursaut, se leva.

— Votre horloge va mal ? demanda-t-il jouant l'effroi.

— A merveille, monsieur le prieur, dit le curé en riant.

— Vite! vite! s'écria Dubois. Ah! cher confrère, excusez-moi, excusez mon maudit bavardage. — Mon cheval, je vous prie!

— Votre cheval doit dormir, répliqua Didier. Auriez-vous le courage de le déranger quand il se trouve si bien?

— Oh!... l'on m'attend à Senlis.

— Senlis est encore loin.

— N'importe, je pars... il le faut.

Didier, rompu à toutes les fatigues, aguerri contre tous les malaises, ne trouva pas surprenant qu'un cavalier s'embarquât à pareille heure. Il l'eût fait, lui. Il n'insista donc pas, et commanda d'un signe à Adrien d'aller seller le cheval de monsieur le prieur.

— Eh bien! il me laisse partir! se dit Dubois épouvanté. Diantre! voilà qui ne fait pas mon compte.

— C'est tout bon chemin d'ici à Senlis, n'est-ce pas? reprit-il.

— Par les bois, oui, monsieur, répondit Didier.

— Comment! par bois?... toujours par les bois?

— Toujours.

Dubois s'approcha de la fenêtre.

— On dirait qu'il pleut, fit-il.

— Mais, non.

— Il vente, alors, il tonne même. Quel abominable temps!

— Le ciel est un peu couvert, mais la nuit est superbe.

— Damné petit cagot! grommela Dubois, il ne comprend donc pas?

— On assassine un peu par ici, n'est-ce pas? demanda-t-il.

— Jamais.

— Cependant, que me racontait donc le frère portier de Saint-Christophe, cette nuit... des coups de feu, du sang sur un chemin?

Didier tressaillit. Dubois le regardait uniquement pour voir s'il s'attendrait. Le jeune prêtre trembla que son insistance n'eût quelque autre motif.

— Des braconniers, dit-il, qui auront tué un daim ou un chevreuil.

— Eh! n'importe, s'écria Dubois, une balle est aveugle: si ces braconniers allaient manquer leur daim et me tuer! Peste soit de la nuit... un vrai four!... Faut-il avoir peu de chance pour être forcé de courir les bois à pareille heure, au lieu de digérer dans un bon lit l'excellent souper que vous m'avez donné.

— Qui vous force, demanda Didier, de courir les bois avant demain?

— Allons! pensa Dubois, décide-toi donc, petite brute!

Il résulta de cet entretien que Didier offrit la chambre tant désirée. Dubois l'accepta en homme ivre de sommeil et de reconnaissance. C'était la chambre occupée tant de fois par le pauvre Clermont pendant ses visites à Fleurines.

Dubois remarqua qu'elle donnait sur le palier vis-à-vis de la bibliothèque.

Installé avec des soins et des civilités qu'il reconnut par les compliments les plus flatteurs, par les plus séduisantes promesses, il s'endormit ou plutôt feignit de s'endormir, avant même que Didier eût regagné sa chambre, dont il entendit avec joie se refermer la porte à l'étage supérieur.

Quand tout mouvement fut éteint dans la maison, quand il reconnut au-dessous de lui le ronflement sonore d'Adrien et ne distingua plus en haut la petite toux sèche de Didier, Dubois laissa passer encore une heure. Alors il se leva et commença par ouvrir sa porte, que par précaution il avait entre-bâillée d'avance, alors qu'il y avait encore assez de bruit dans la maison pour couvrir celui-là.

Il fut plus difficile d'ouvrir sourdement la porte de la bibliothèque ; Dubois y déploya une adresse digne des plus fameux essayeurs du mannequin à sonnettes de la cour des Miracles, et, lorsqu'il eut pénétré dans cette chambre, il s'assura que rien n'avait bougé dans le presbytère.

Afin d'assurer le succès de son opération, il ne voulut point prendre une lanterne, qui l'eût trahi. Il connaissait suffisamment la position des meubles, l'étendue de la pièce, l'endroit du mur où s'attachait le fameux casier ; il avait, en un mot, pris ses dimensions avec assez de précision pour être sûr de ne point se heurter en marchant droit aux registres. En effet, il les rencontra de ses mains

clairvoyantes, les palpa, les reconnut, et emporta sa proie dans sa chambre, où il avait laissé brûler la bougie.

Faut-il décrire ses palpitations d'impatience, ses angoisses, la précipitation mille fois contenue avec laquelle il ouvre et parcourt ces registres ? Une oreille au guet, l'œil allumé, les doigts frémissants, il feuillette, non, il épluche chaque volume ; enfin, comme il arrive toujours quand on cherche, il ne trouve sa page qu'au troisième registre, mais il la trouve, elle apparaît, la voilà !

Oh ! c'eût été un tableau pour vous, Ostade, pour vous, Miéris, pour vous, Decamps, ce singe accroupi sur un lit défait et faisant claquer de joie ses dents de porcelaine !

Il relut son acte de mariage, dont il admira longtemps les pattes de mouche avec des moues, avec des hochements de tête indescriptibles, riant sans bruit, répétant des lèvres :

— Marotte ! pauvre Marotte ! La bonne rente qu'a Marotte ! le bon acte de mariage qu'a Marotte !

Il prit vivement sur sa table un canif bien aiguisé à l'aide duquel il commença à séparer la feuille du livre, coupant le plus près possible de la jointure, pour que l'ablation ne parût pas.

Le feuillet resta dans sa main.

— Brûlons-le vite ! dit-il, pour ôter à cette bonne Marotte tout espoir de me faire pendre.

Et il s'approcha de la bougie ; mais le papier glissa entre

ses doigts et vola au milieu de la chambre, où Dubois se précipita pour le ramasser.

Du même mouvement il le présenta au flambeau ; mais une grosse écriture, des signatures hardies frappèrent sa vue : il ne reconnaissait plus la plume indécise du prier de Saint-Christophe.

— Aurais-je coupé un feuillet pour un autre ? se dit-il. Cette page-là n'est pas la mienne. Halte-là, madame Dubois !

Il regarda de plus près :

— *Signé Clermont... Eh!... Signé Marie-Anne, princesse douairière de Conti. Hein!... Par-devant nous, Jules Didier de Montvalat, curé de la paroisse de Fleurines...* Quoi ! l'acte de mariage de madame de Conti et du comte de Clermont!... avec les Montvalat pour témoins!... hier, grand Dieu!... C'est un rêve que je fais ! balbutia Dubois dont les cheveux plats et rares se hérissaient, dont les genoux s'entre-choquaient, tandis qu'il essayait de mieux lire ou de mieux comprendre par quelle raison le mariage d'hier se trouvait écrit sur le vieux registre du prieuré.

— Eh pardieu ! pour mieux dérouter les soupçons ! Il est rusé, le petit janséniste !

Oh ! s'écria-t-il en baisant la feuille, combien le roi va-t-il me payer cette nouvelle et cette page ! sa fille, mariée clandestinement !.. C'est la ruine des bâtards ! c'est toute une révolution à la cour !... Oui... mariée...

bien mariée... Oh ! la Maintenon donnera un million de cette feuille ! Et moi qui allais la brûler ! Misérable !... Je veux un million et un archevêché...

Comme il achevait ce vœu modeste, il retourna la page à l'endroit et pâlit.

— Mon mariage à moi qui est derrière, murmura-t-il, la sueur au front... Si je montre l'envers, on verra l'endroit... on me pendra !... Peste ! la vie d'abord !... brûlons l'archevêché ! brûlons le million... brûlons !

Il poussa furieusement la pauvre feuille vers la flamme ; puis, s'arrêtant soudain :

— Et qui me dit que le roi n'est pas mort en ce moment, ou qu'il ne mourra pas demain des suites de l'opération ? Et s'il meurt, le Dauphin règne, le Dauphin protecteur de Clermont... ami tendre de madame de Conti... leur confident peut-être ! et alors j'aurai fait une belle affaire, moi, en détruisant l'acte de leur mariage ; le petit curé s'en apercevra, m'accusera ; Clermont me passera son épée au travers du corps, madame de Conti me fera rouer... Diantre !... un moment !... ne brûlons pas encore !

Il s'assit au bord du lit, ses maigres jambes pendantes, une main inquiète caressant son nez, l'autre agitant avec mille égards la feuille maudite...

— Envers ! endroit !... murmura-t-il, double face de toute chose ici-bas, lumière et ombre de toute créature à la cour... L'endroit de Louis XIV, c'est le roi, le grand roi, le maître de l'Europe ; son envers, c'est la femme du cul-

de-jatte Scarron. Monseigneur, son fils, est, à l'endroit, dauphin de France, héritier présomptif; à l'envers, c'est le mari de la Choin. La grande Mademoiselle est à l'endroit, petite-fille de Henri IV, la plus grande princesse du monde; à l'envers, elle est madame Lauzun. Madame la princesse douairière de Conti, fille de la sainte La Vallière, vient d'épouser Clermont sur l'envers de cette même page, qui a pour endroit le mariage de Dubois avec la Marotte, et celle-ci a signé d'une croix en forme de potence. O vanité des grandeurs! ô malice des augures!

Non, la fortune n'a pas fait ce jeu pour qu'on le détruise!

Une pareille découverte doit profiter à quelqu'un. Pourquoi pas à moi? Si le roi échappe à l'opération, s'il survit et que l'on m'accuse... Eh bien!... la preuve? Ce n'est pas le roi qui la demandera, cette feuille pleine de son déshonneur! D'ailleurs, je n'irais pas lui montrer l'endroit... mon sacrilège!... S'il survit, je la brûle. Mais, s'il meurt, oh! alors, à Clermont menaçant, à la princesse furieuse, que ce jeune curé aura ameutés contre moi: « Voyez, dirai-je, le roi m'avait ordonné d'arracher cette feuille et de la détruire. Je lui ai désobéi; je vous l'ai conservée. » Regarderont-ils à l'endroit? Liront-ils mon mariage?... Non... Et d'ailleurs, que m'importe? Ils admireront mon dévouement et ma candeur, puisqu'au risque de me ruiner en dévoilant une faute de jeunesse, j'aurai laissé subsister ce témoignage que tout autre à ma place eût brûlé cent

fois ! On me pardonnera, on m'enrichira, on me suppliera de me taire... L'envers sauvera l'endroit.

Il plia soigneusement la feuille et l'enveloppa dans sa poche comme une relique ; aussitôt une nouvelle idée le fit bondir :

— Mais je ne suis plus en sûreté ici, pensa-t-il. Le petit curé, sachant qu'il garde un dépôt pareil, ne doit pas dormir. Et moi qui lui ai parlé justement des registres de Saint-Christophe..., s'il allait se défier, s'il allait descendre, et ne plus trouver les volumes à leur place !

Il s'approcha effaré de la porte, les volumes dans ses bras, nu-pieds, grelottant ; il écouta : on n'entendait que le tic-tac monotone de l'horloge, accompagné par les battements de son cœur.

Il retourna dans la bibliothèque et rejeta plutôt qu'il ne remit les registres dans le casier ; puis, un peu soulagé, il revint à son lit, où il s'enterra sous les couvertures. Mais, à partir de ce moment, il ne put tenir en place. Chaque cri d'oiseau nocturne, chaque craquement des boiseries le glaçait d'épouvante ; il croyait, au moindre souffle du vent, entendre Didier réveillé. Il jugeait impossible que le jeune curé n'allât pas visiter sa page au premier rayon de l'aube. Il frissonnait, il comptait les minutes. Il devenait fou de peur, fou de l'envie irrésistible d'être dehors. Sans la crainte de faire du bruit en ouvrant la fenêtre, il se fût précipité en bas.

Enfin, s'habillant avec des combinaisons inouïes de sta-

tique et d'acoustique, il crut avoir dépensé à cet exercice une bonne moitié de l'inexorable nuit. Mais deux heures sonnèrent. Il en restait trois mortelles jusqu'au jour.

Dubois sentit courir non plus du sang, mais des étincelles dans ses veines. Rester, impossible ; impossible de partir ; ces trois heures, il lui fallut les user seconde par seconde à hésiter entre l'imprudence d'une fuite suspecte et les dangers d'un séjour téméraire.

Cependant un vague reflet d'albâtre vint s'attacher aux vitres. Dubois prit ses chaussures à sa main et se glissa hors de sa chambre : il parvint, guidé par les ronflements, jusqu'au galetas d'Adrien, l'éveilla, lui persuada qu'il était jour. En effet, Adrien y vit assez pour distinguer deux écus de six livres qui tombaient dans sa main ; il comprit mal pourquoi M. le prieur partait sans dire adieu à M. le curé, mais enfin il comprit qu'il fallait seller un cheval. Dubois enfourcha la bête, se fit bien indiquer la route de Senlis, à laquelle tournant immédiatement le dos, il s'enfuit à toute bride par la route de Pont-Sainte-Maxence.

IX

La princesse de Conti était rentrée à sa maison de Versailles au retour de Chantilly.

Son premier soin avait été de faire expliquer au roi, par un messenger sûr, la querelle de M. le duc avec les gendarmes. Elle avait fait en sorte que son récit prévînt celui du duc de Bourbon. Mais le messenger n'avait pas été reçu à Versailles, le roi ne recevant personne, sans exception même pour les grandes entrées. Cette circonstance avait complètement rassuré la princesse : en effet, puisque rien de sa part n'était admis à Versailles, rien n'y pouvait être admis de la part de l'adversaire. Marie-Anne eut soin que l'affaire fût contée dans le bon sens à Chamillart, dont elle connaissait l'esprit conciliant et l'influence sur le roi.

Libre alors de tout souci quant à cette malheureuse échauffourée, elle ne songea plus qu'à bien dissimuler sa joie et son chagrin ; sa joie d'être unie pour l'éternité à l'homme qu'elle aimait le plus et qui le méritait le mieux, son chagrin d'une séparation dont elle ne pouvait prévoir le terme.

Monseigneur, bon pour elle, parce qu'elle était excellente pour lui et fort délicate avec mademoiselle de Choin, devina bien vite qu'elle couvait quelque peine secrète. Les hommes ne sont pas fort clairvoyants quand il s'agit de lire au fond des secrets d'une femme ; cependant le Dauphin ne manqua pas entièrement de perspicacité. Il supposa que Clermont, avant son départ, n'avait pas été indifférent à la princesse ; qu'elle commençait à s'intéresser à lui ; que, s'il fût resté, l'intérêt eût pu se changer en tendresse, mais que son exil rompait tout et causerait à madame de Conti une tristesse de plusieurs jours. Ces jours d'ennui, le bon prince résolut de les abréger ou d'en rendre le poids moins lourd.

En conséquence, il fit avertir sa sœur qu'il quitterait Meudon pour aller passer deux jours avec elle ; l'occasion était bonne. C'était l'époque d'une revue annuelle qu'il faisait de ses gendarmes en sa qualité de capitaine. Les gendarmes-Dauphin étaient une des plus magnifiques compagnies de la maison militaire royale. Chevaux choisis, armes riches, uniformes splendides, noblesse d'élite, jusque dans les simples cavaliers. Cette compagnie avait sa musique recrutée parmi les plus habiles musiciens de l'académie. Rien de plus beau que les timbaliers nègres en casaques de drap d'or, montés sur leurs grands chevaux blancs. Ces revues étaient fort recherchées de Versailles, et M. le Dauphin se plaisait à les passer chez lui à Meudon pour qu'on lui demandât des invita-

tions qu'il n'accordait qu'avec de grandes difficultés.

Comme cette compagnie était casernée à Versailles, et que, dans le trajet de cette ville à Meudon, la pluie quelquefois, la poussière presque toujours, ternissaient en chemin les armes et les équipages, Monseigneur donna ordre que, cette fois, les gendarmes vissent passer leur revue chez madame de Conti, dans l'immense cour de sa maison, où le feu prince son époux faisait manœuvrer son régiment d'infanterie et sa compagnie de carabiniers, qui était fort belle. Certes, l'intention du Dauphin était une gracieuseté à l'adresse de sa sœur ; mais on eût pu, sans médisance, faire de cette gracieuseté deux parts, dont l'une pour mademoiselle de Choin, devant laquelle le prince n'était pas fâché de paraître en tenue militaire et à cheval, où il était de la meilleure mine du monde.

Monseigneur arriva donc le matin à Versailles chez la princesse. Il y dîna vers midi ; la revue devait avoir lieu à deux heures.

Chez madame de Conti, grande et belle compagnie. La cour sablée, ratissée comme une arène, était bordée de curieux derrière les grilles, de têtes entassées à toutes les fenêtres du rez-de-chaussée et du premier. Celle du grand balcon d'honneur, ouverte et garnie de fleurs, attendait la princesse et ses hôtes.

Le dîner fut animé par une gaieté inaccoutumée. Monseigneur, son premier capitaine des gardes, la princesse, mademoiselle de Choin, mesdames de Lillebonne, en tout

huit convives. C'était un cercle intime : le prince, heureux de l'idée qu'il allait monter à cheval pour commander à des soldats ; madame de Conti, heureuse de voir manœuvrer la compagnie de Clermont et de retrouver les deux brigadiers, ses témoins de Fleurines ; mademoiselle de Choin, heureuse de voir tout le monde heureux. Ces dispositions joyeuses éclataient sur tous les visages.

Monseigneur profita d'un moment de répit pour demander tout bas à sa sœur des nouvelles de la plainte dont le duc l'avait menacé à Chantilly. Elle répondit en riant que de tout cela il ne restait plus trace, sinon sous l'œil gauche de monsieur le duc. Et Monseigneur de rire, et chacun de l'imiter sans savoir trop pourquoi. Mais l'occasion était si rare de rire en même temps que Monseigneur !

Après le fruit, après les liqueurs, les valets partis, la confiance s'établit plus cordiale encore entre toutes les personnes unies les unes aux autres par plus d'un lien mystérieux. Dans la petite cour de la princesse et dans celle du Dauphin pas un secret qui ne fût commun, pas une crainte, pas un intérêt, pas un espoir... Cette sympathie à laquelle chacun des assistants obéissait sans y prendre garde entraîna la conversation vers une même idée, comme eût fait un courant magnétique. Le roi hostile et vieux, Monseigneur sacrifié aux jalousies royales, éloigné depuis ses succès du commandement des armées, ce même prince, toujours sombre et taciturne, s'épanouissant

tout à coup sous un harnais de guerre et retrouvant jeunesse et fraîcheur au premier cliquetis des armes, n'était-ce pas pour les spectateurs, pour les confidents, une révélation assez manifeste ? L'explosion commença aux premiers accords de la musique des gendarmes qui éclatèrent soudain dans la grande cour.

Monseigneur se leva électrisé. Mais, inquiet de ce mouvement, il se rassit aussitôt et demanda un second verre de fleur d'oranger. Les dames, qui s'étaient levées aussi rapides que lui pour courir à la fenêtre, revinrent sur-le-champ et se groupèrent autour de la table.

— Mon frère, dit madame de Conti, buvons à la première victoire que remportera le Dauphin de France, le jour où, au lieu de cette petite musique, cent canons français feront le dessus à cent canons espagnols, allemands ou anglais, le jour où, au lieu d'une compagnie de cent cinquante maîtres qui paraded dans une cour, le Dauphin fera manœuvrer cent mille hommes !

Monseigneur, effrayé, voulut protester.

— Jamais, jamais ! murmura-t-il. Taisez-vous !

— Un jour, dans une belle plaine d'Alsace ou de Flandres... ajouta mademoiselle de Choin avec un regard significatif.

— Ce jour-là, toute la France sera derrière vous, Monseigneur ! s'écria le capitaine des gardes.

— Silence ! silence ! dit le Dauphin.

— Eh ! Monseigneur, vous n'imposerez pas silence

à la destinée, à la nature ! dit madame de Lillebonne. Il faudra bien que vous vous résigniez à être un grand conquérant malgré vous.

— Un grand homme qu'on n'étouffera pas, dit le capitaine.

— Un grand roi ! dit mademoiselle de Choin.

Monseigneur et madame de Conti, ce fils et cette fille, échangèrent un regard dont l'éloquence traduisait tous les malheurs de ce temps cruel, où les sujets accusaient la longueur du règne, où le père faisait redouter la longueur de sa vie même aux meilleurs de ses enfants !

La musique des gendarmes défila sous le balcon, à la droite duquel elle vint s'arrêter.

— Oui, ce sera un beau jour, continua madame de Lillebonne, et nous le verrons ! et nous irons à Reims ! Ma fille brode déjà le rabat du roi ; ma sœur la cravate de son étendard, et moi les fleurs de lis d'or du coussin de velours sur lequel s'agenouillera Sa Majesté !

— Voyez donc Monseigneur ! s'écria la princesse ; est-il beau ! a-t-il dans les yeux un feu divin ! est-elle terrible, l'épée qu'il porte comme un Alexandre !

— C'est en grand manteau d'hermine et de velours, en habit de satin blanc qu'il faudra voir Monseigneur, ajouta le capitaine des gardes. Cette noble tête, je l'attends au moment où la couronne viendra l'encadrer de son bandeau de diamants et d'or ; et ces yeux étincelants dont parle madame la princesse, le vrai moment pour les voir

briller ne sera-ce pas quand le tambour battra, quand les canons salueront, quand la maison militaire, mousquetaires, cheveu-légers, gardes françaises, écossaises et gendarmes tireront l'épée en criant un : vive le roi ! qui fera tomber de peur les oiseaux lâchés sous les voûtes de la cathédrale ?

— Oui, oui, dirent les dames qui se rapprochèrent du prince en frappant dans leurs mains, vive le roi !

— Vive le roi jeune et sans orgueil ! dit l'une.

— Vive le roi sage et tolérant ! dit madame de Conti.

— Vive le roi libre dans ses conseils, libre à jamais de suivre les mouvements de son noble cœur, c'est-à-dire de faire le bien ! dit mademoiselle de Choin avec une énergie qui protestait de sa probité et semblait promettre au nouveau règne le génie d'une Maintenon sans l'ambition comme sans l'hypocrisie.

Le Dauphin s'oublia un moment au milieu de ces caresses, sous la flamme de ces regards, dans l'enivrement de ces vœux aussi ardents qu'ils étaient sincères.

— Allons, allons, voici bientôt deux heures, s'écria-t-il en s'arrachant à ce rêve auquel survécut le sourire. Je crois, mesdames, que nous aurons une revue superbe. Moitié de la compagnie a des chevaux neufs, et mes nouveaux brigadiers sont d'excellents officiers qui ont mis un ordre admirable en toute chose.

— Vos nouveaux brigadiers, qui donc ? demanda la

princesse pour avoir la joie d'entendre prononcer des noms qui lui étaient chers.

— Les Montvalat, pardieu ! répliqua naïvement Monseigneur.

Et madame de Conti rougit de plaisir.

— Hélas ! il nous manquera le plus brave, le plus beau et le plus dévoué, interrompit mademoiselle de Choin en se tournant vers Monseigneur.

— Qui donc ? allait dire à son tour Monseigneur, oublieux comme un prince. Mais la délicate femme devina le faible de cette mémoire et se hâta d'ajouter.

— Clermont, le cher et digne enseigne de cette compagnie.

— C'est vrai, pauvre Clermont, répondit Monseigneur si tranquillement, que la princesse en perdit ses belles couleurs.

Mademoiselle de Choin s'en aperçut et se préparait à distraire promptement les assistants ; mais la diversion arriva d'elle-même. Le premier valet de chambre de Monseigneur entra et lui remit un billet.

— Bah ! vraiment ! laissa échapper le Dauphin, après avoir lu la seule ligne que renfermait le message.

Puis se remettant aussitôt :

— Quelques minutes, mesdames, je vous prie, dit-il, j'avais oublié une affaire pressée. — Je reviens. Seulement je vous prendrai madame la princesse.

Marie-Anne s'empressa de suivre son frère, tandis que le

reste des conviés, renouant la conversation, revenait aux fêtes du futur sacre et aux prouesses du futur roi.

Quand le Dauphin et la princesse furent dehors :

— Ma sœur, dit le prince, indiquez-moi une sortie absolument secrète, pour que j'aie retrouver quelqu'un qui m'attend hors de votre parc, dans le chemin de ronde, et ne veut pas être vu.

— Venez ! dit Marie-Anne, je vous conduirai moi-même.

— Impossible... répliqua le prince avec hésitation. Si la personne me savait accompagné, elle s'éloignerait peut-être... car elle me recommande de venir seul, absolument seul.

Marie-Anne le regarda sans une nuance de reproche ou même d'étonnement.

— Fort bien, mon frère. Voici la clef d'un pavillon situé tout près d'ici, derrière le labyrinthe des charmilles. Ce pavillon ouvre sur le chemin de ronde ; de la fenêtre, vous verrez et appellerez la personne qui vous attend.

Monseigneur prit la clef. Il allait partir.

— Un mot seulement, dit Marie-Anne : cette personne est donc bien sûre et bien connue, que vous vous risquez ainsi à l'aller trouver sans armes... en un endroit aussi écarté ?

Monseigneur hésitant toujours :

— Oui, oui, répliqua-t-il...

Et il s'éloigna précipitamment par l'allée ombreuse. Tout à coup, se ravisant, il revint à la princesse qui était

demeurée sur la place, inquiète, attristée, mais sans la moindre-arrière pensée d'une indiscretion qu'il lui eût été trop facile de commettre en ces jardins qu'elle connaissait si bien.

— Marie-Anne, dit-il, vous êtes mon amie; bien plus, vous êtes ma sœur... J'aurais tort de vous cacher ce qui vous intéresse autant que moi-même. Hier, inquiet de voir le roi se dérober à nous comme il le fait depuis quelques jours, j'ai mandé un habile homme qui m'est dévoué afin de connaître l'état d'une santé qu'on nous cache. Dieu m'est témoin que dans cette démarche le cœur du fils a parlé seul.

— Eh bien! dit madame de Conti.

— Eh bien! voici sa réponse. Reconnaissez-vous l'écriture?

Il tendit le billet à la princesse.

— Celle de Maréchal, le chirurgien du roi!

— *Chemin de ronde, à l'instant, seul!* dit Monseigneur, soulignant chaque mot de ce billet mystérieux.

— Courez vite, mon frère! s'écria la princesse.

Monseigneur lui serra la main et partit.

Mais Marie-Anne ne se sentit plus le courage de l'immobilité. Il s'agissait d'un père! Il s'agissait de tout l'avenir! Elle ne réfléchit pas, elle ne calcula pas; la demi-confiance de son frère l'autorisait presque à rechercher la confiance entière. Aussitôt, coupant à travers les bos-

quets, elle arriva près du pavillon de bois rustique et de nattes de Chine, où Monseigneur venait d'entrer.

Elle n'eut pas même à attendre, elle n'eut pas même à écouter, la porte extérieure du pavillon grinça sur ses gonds et la voix de Monseigneur se fit entendre la première.

— Entrez, Maréchal, dit-il faiblement. Nous sommes seuls, parlez !

— Monseigneur, répliqua Maréchal d'une voix tremblante, c'est ce soir que nous faisons l'opération au roi.

Les deux mains de Monseigneur s'entre-choquèrent avec saisissement.

— Oui, continua le chirurgien, à la suite d'une scène terrible que M. le duc est venu faire, je ne sais pourquoi, il allait forcer les portes de la chambre royale, sans M. Chamillart, qui l'a arrêté sur le seuil. Après mille reproches, mille menaces de scandale que le roi entendait de chez lui, le duc persistait quand j'arrivai pour ma visite. Madame de Maintenon était seule avec le roi, celui-ci rouge et hagard de colère et de crainte. Le pouls s'élevait, la suffocation était imminente. — Si cette scène ne cesse pas, dis-je à la marquise, je ne répons plus du roi. Aussitôt elle s'est décidée, elle a écrit quelques lignes à la hâte que le roi a signées sans discussion. Chamillart s'en est emparé pour les donner au duc furieux, à qui cette satisfaction paraît avoir suffi, car il a quitté la place. Mais

la secousse avait été telle, que le mal s'en est accru dans des proportions effrayantes, et la terrible opération est devenue indispensable.

Un silence glacé succéda aux paroles rapides de Maréchal.

— Voilà, reprit-il, ce que les ordres du roi me prescrivaient de taire. Mais mon devoir m'ordonne de le révéler à un fils, à un héritier du trône. Demain, Monseigneur, votre père vous sera rendu ou vous serez roi ! Monseigneur le Dauphin, pas un mot, pas un geste qui vous trahisse ; priez Dieu et préparez-vous !

Aussitôt la porte du pavillon se referma, Marie-Anne n'entendit plus rien ; elle était restée adossée demi-morte au tronc d'un érable, les mains jointes, la tête penchée sur la poitrine, songeant qu'un instant avant elle avait parlé du sacre de son frère !

Elle vit sortir lentement Monseigneur : il était pâle, tremblant ; il chancelait comme écrasé par le poids menaçant de cette couronne. En apercevant la princesse, abattue comme lui, il comprit qu'elle savait tout. Il lui ouvrit les bras : elle s'y jeta ; tous deux fondirent en larmes. Ces enfants eussent bien aimé leur père, si le roi le leur eût permis.

Mais bientôt le sentiment de la situation si grave rendit à chacun d'eux l'énergie et la circonspection. Ils n'étaient pas d'un rang qui autorise les longues défaillances de l'âme. On entendait, d'ailleurs, de l'autre côté du châ-

teau, l'appel des fanfares impatientes qui réclamaient le capitaine.

Le frère et la sœur se serrèrent une dernière fois la main, et rentrèrent avec des visages sur lesquels personne n'eût su lire une émotion.

La princesse retrouva ses dames, ouvrit sa galerie, et, riante, prit place au balcon sous le dais de velours qui effaçait de ses reflets carminés les dernières traces de pâleur et de larmes.

Monseigneur monta son beau cheval blanc aux crins dorés, à la queue ondoyante ; toute sa suite l'attendait : il fit son entrée dans la grande cour, aux cris mille fois répétés du peuple cramponné aux grilles, de la noblesse étagées aux fenêtres, des gendarmes et des officiers nombreux réunis pour lui faire escorte. Son cheval l'emporta sur le front de la compagnie, qui resplendissait de joie et d'orgueil.

Et madame de Conti cherchait du regard ses deux témoins, ses deux amis, souvenirs vivants d'un bonheur connu seulement d'eux et d'elle, et, malgré le serrement de cœur qui lui était resté de la nouvelle annoncée par Maréchal, ce bonheur envahissait tout son être ; elle le sentait grandir de l'excès même de ses craintes pour la vie du roi. Elle s'effrayait de comprendre si clairement que son bonheur dépendait de sa liberté.

Le succès de la revue dépassa toutes les espérances : on eût dit que chacun sentait l'approche du règne nou-

veau. Après les manœuvres, qui furent brillantes, le prince adressa quelques mots de félicitations aux gendarmes, et au lieu de rentrer, comme il en avait l'habitude, il resta quelque temps au milieu du groupe des officiers, offrant avec bienveillance aux regards populaires sa personne, d'autant plus adorée, que la vue en était plus rare.

Les jeunes gentilshommes, simples cavaliers ou chefs, rompant les rangs, s'approchaient des fenêtres, où les appelaient les sourires des dames. Et les beaux chevaux de piaffer, de hennir, et les cavaliers de demeurer fermes et élégants pendant les saccades et les courbettes, et la foule d'applaudir avec les mains, les yeux, les cœurs, car toujours en ce pays le peuple a eu l'orgueil et l'amour de ses soldats.

Robert et Henri, sans regarder, mais non sans voir leur belle princesse, passaient et repassaient sous le balcon, étalant avec un ineffable ravissement les nœuds d'épée, rubis, émeraude et or, couleur des Conti, qu'ils avaient trouvés le matin sur leur toilette, et dont ils n'étaient pas embarrassés de deviner l'origine.

Quant à Marie-Anne elle s'étonnait de ne voir ces beaux jeunes gens, si rayonnants et si fiers, qu'à travers un crêpe sombre. Le soleil brillait, pourtant; la poussière était abattue; rien dans l'air, rien sur terre qui s'interposât entre elle et eux. Par un hasard étrange, la princesse, quand elle regardait Robert et Henri, les trouvait pâles et ternes comme des fantômes. Quand elle regardait les

autres gendarmes, tout brillait sur ces étrangers, la jeunesse, les dentelles, les armes. L'obsession de cette assombrissement finit par la frapper à tel point qu'elle tomba en une mélancolie profonde et qu'au milieu de toutes les têtes de la foule elle crut voir obstinément surgir le masque hideux de M. le duc, dont les yeux projetaient deux rayons de flamme rouge sur les malheureux brigadiers.

Ce fut alors qu'elle se rappela mieux l'insistance du duc de Bourbon pour pénétrer chez le roi, ses menaces dont Maréchal avait parlé, et l'espèce de *satisfaction* que ces menaces avaient arrachée au monarque, par les mains de la marquise de Maintenon.

Ce fut alors aussi qu'elle sentit sa vision prendre un corps, ses craintes prendre un sens, ses hallucinations se changer en pressentiments.

Qu'avait pu écrire la marquise? Quel était cet ordre signé du roi, dont le duc s'était déclaré satisfait?

Comme si la destinée se fût empressée de répondre à cette question muette, un mouvement singulier se fit à la grande porte de la cour où la foule s'écarta devant un prévôt du palais suivi de deux archers du connétable. Les factionnaires laissèrent passer ces trois hommes, qui s'avancèrent lentement dans l'espace vide jusqu'au groupe principal dont Monseigneur formait le centre.

Personne encore ne semblait avoir remarqué l'entrée de ces sombres figures. Madame de Conti seule les suivit

avec inquiétude ; chez tout autre qu'elle ils eussent à peine éveillé la curiosité.

Le prévôt ne pouvait de loin reconnaître le Dauphin masqué par les chevaux, les armes et les panaches ; aussi, en s'approchant du groupe, demanda-t-il timidement à parler au commandant des gendarmes-Dauphin.

Monseigneur, averti, se retourna : le prévôt le vit face à face, et parut décontenancé ; l'attitude du prince était hautaine, son œil fier ; comme son royal père, il savait regarder les gens de façon à leur faire baisser la paupière.

— Ordre du roi, murmura le prévôt en s'inclinant jusqu'à terre devant le cordon bleu.

Monseigneur prit la dépêche, l'ouvrit et la lut. Chacun s'était écarté par respect. On vit la physionomie du prince s'altérer, sa tête s'incliner sur le papier comme pour le mieux lire. Il parut consulter à plusieurs reprises la signature, et retourna la dépêche pour en contrôler les contre-seings et les sceaux.

« Quelque faveur accordée par le roi après la revue, sur la demande de Monseigneur ; c'est l'usage. » — Voilà ce qui courut dans les différents groupes à mesure qu'ils apprenaient la présence de ce messenger étrange. Cependant de pareils ordres ne sont point d'ordinaire apportés par de pareils courriers.

Monseigneur, après un instant de recueillement qu'il employa à recouvrer son sang-froid et sa sérénité impénétrable :

— Qui vous a remis cet ordre ? demanda-t-il au prévôt.

— M. de Chamillart, répliqua celui-ci.

La Dauphin se consulta encore.

— Sonnez à cheval, dit-il enfin.

Aussitôt les trompettes éclatèrent, toute la compagnie fut en selle et se rangea en bataille.

Monseigneur s'adressant à son capitaine :

— Monsieur, dit-il d'une voix qu'en vain il essayait de maintenir ferme, veuillez donner lecture aux gendarmes de cet ordre du jour envoyé par Sa Majesté.

Un son de trompette commanda l'attention et le silence. Il n'en était pas besoin. On eût entendu dans toute la vaste arène la respiration des hommes et le souffle des chevaux.

Le capitaine des gardes lut à haute voix l'ordre du jour :

« Nous, etc.,

» Informé des désordres commis dans la nuit du 4 août dernier par un certain nombre de gendarmes de la compagnie dite du Dauphin, comme aussi du manque de respect et insubordination de plusieurs d'entre eux envers un prince de notre sang que nous honorons d'une estime et affection toute particulière,

» Avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

» 1° Lesdits gendarmes seront appréhendés et conduits à la prison militaire de la ville.

» 2° Il sera statué ultérieurement sur la punition à leur infliger par un nouvel ordre délivré par notre ministre.

» Signé : LOUIS. »

Une stupeur facile à concevoir accueillit cet ordre du jour si différent de la communication élogieuse et munifique à laquelle les gendarmes s'étaient attendus.

Tous se regardèrent ; personne ne bougea.

Monseigneur, courbé sur son cheval, ne paraissait plus appartenir à ce monde. Le nom du roi avait produit sur lui son effet ordinaire.

Le capitaine des gardes s'adressant avec un grand sang-froid au prévôt :

— Est-ce que vous allez arrêter les cent quatre-vingts gendarmes de la compagnie ? lui demanda-t-il.

Tous ces jeunes gens partirent d'un éclat de rire.

— Non, monsieur, répliqua respectueusement le messager du roi. J'ai ordre seulement d'arrêter ceux qui faisaient partie de l'escorte de Monseigneur le Dauphin dans son dernier voyage à Chantilly.

— Vous entendez, messieurs les gendarmes, dit le capitaine.

Aussitôt dix cavaliers sortirent des rangs et s'approchèrent d'un seul et même mouvement.

Déjà le prévôt, qui les avait vus mettre pied à terre, inscrivait leurs noms sur ses tablettes, et faisait recueillir leurs épées par ses acolytes.

Les deux brigadiers s'approchèrent à leur tour. Ils s'étaient parlé bas, ils avaient pris leur détermination.

— Monsieur le prévôt, dit Robert, les dix gendarmes de l'escorte de Monseigneur étaient commandés par des brigadiers. Je pense que les brigadiers sont compris dans l'arrestation.

— Ce n'est pas expliqué dans l'ordre, répondit le prévôt, assez heureux de pouvoir faire de la courtoisie au milieu de ces cent quatre-vingts gentilshommes d'une physionomie peu rassurante. — Non, j'ai beau relire, rien n'établit qu'il soit fait distinction des grades. Le mot : gendarmes est le seul nettement articulé... par conséquent...

— Par conséquent, s'écria Henri, comme les brigadiers sont aussi gendarmes que les autres, ils suivront les autres. Voici nos épées, monsieur.

Les deux frères détachèrent de la poignée de l'arme les riches ornements qui les rendaient naguère encore si fiers : tous deux serrèrent le nœud d'épée sous leur pourpoint dans une aiguillette de la veste, comme aujourd'hui les mariés de village attachent le bouquet de noces.

Dans la compagnie, chacun applaudit du cœur à cette

générosité. Robert et Henri se prirent par le bras ; les dix autres gendarmes se groupèrent, et, sans s'être donné le mot, la petite troupe à pied défila devant Monseigneur, le saluant du chapeau, et criant : Vive Monseigneur le Dauphin.

Le prince, se roidissant pour rester impassible, mordant ses lèvres pour comprimer le soupir d'indignation qui gonflait son cœur, répondit au salut, regarda longuement ces malheureuses victimes de la rage d'un ennemi plus fort que lui, et, interrogeant d'un coup d'œil toutes les physionomies qui respiraient l'impatience et la haine, il tourna bride et rentra au château, suivi de son état-major.

La princesse, pendant ce temps, souffrait sa part de la torture. Instruite par ce qu'elle avait vu et par ce qu'on lui avait rapporté, comprenant qu'un mouvement inconsidéré aggraverait la situation pour tout le monde et trahirait l'intérêt trop vif qu'elle prenait à cette aventure, elle se leva d'abord pour rentrer avec ses dames et ne rien paraître blâmer de ce qui arrivait par ordre du roi. Mais, à l'aspect de Robert et de Henri prisonniers, résignés, muets, elle regarda comme une lâcheté indigne de se retirer sans un signe de sympathie pour ses nobles et vaillants amis de Fleurines.

Elle se rassit donc et se pencha sur le balcon, en sorte qu'au moment où, pour sortir, la petite troupe des prisonniers se dirigeait vers la grande porte et passait en face

d'elle, elle se leva et les salua d'un geste dans lequel les étrangers lurent sa compassion et les amis sa sollicitude, avec la promesse d'un secours tel qu'on pouvait l'attendre d'un cœur pareil au sien !

Alors la foule, désappointée, se rompit et s'écoula silencieusement.

X

La précaution prise par le ministre d'isoler les prisonniers du reste de leur compagnie n'avait pas été inutile. C'était aussi une habileté que cette surprise en pleine revue. Car, si les gendarmes eussent pu réfléchir, l'arrestation manquait ou devenait générale. Les cent quatre-vingts cavaliers se fussent dénoncés. D'un autre côté, l'arrestation faite, si les prisonniers eussent été laissés à la caserne, jamais on n'eût pu les arracher à leurs compagnons.

Dans cette combinaison de prudence et de brutalité, la double main du duc et de Chamillart était assez reconnaissable.

Mais la participation du premier se dessina plus largement à partir de l'arrivée des prisonniers dans la maison d'arrêt.

Là se trouvait réunie une force imposante. Les postes étaient doublés, les armes chargées. Un maréchal de camp présidant un conseil de guerre fit appeler devant son tribunal les accusés et les interrogea sur les événements de la nuit source de tant de malheurs.

La réponse des gendarmes fut unanime. Ils avaient accompagné leur enseigne, dont le départ pour la Pologne était fixé à minuit. L'enseigne voulait embrasser un ami, curé de Fleurines. Tandis qu'ils l'attendaient, ne pouvant tous les dix entrer chez ce digne prêtre, ils avaient été assaillis par les gens du duc, puis par le duc lui-même, et, battus, avaient riposté. Le duc, s'il avait reçu quelque insulte dans la mêlée, s'y était exposé ; nulle loi du royaume n'ordonnait à des gentilshommes de se laisser battre, fût-ce par des princes du sang.

Telle fut la défense de ces jeunes cavaliers. Pas un ne s'en écarta. C'était d'ailleurs la vérité, prise au point de vue de la consigne. Les brigadiers la complétèrent, cette vérité, en déclarant que l'ordre de demeurer et d'attendre sur la route de Fleurines avait été donné par eux aux gendarmes.

La délibération du conseil de guerre ne fut pas longue. Elle était dictée, rédigée à l'avance.

La sentence, rendue après un quart d'heure, condamna :

Louis, comte de Clermont, enseigne des gendarmes-Dauphin, à comparaître sous trois jours pour être entendu en ses dires et explications, sous peine d'être condamné par contumace, laquelle comparution n'était pas plus possible qu'il n'est possible à une lettre d'aller dans trois jours de Versailles à Varsovie, et à l'homme mandé par cette lettre d'arriver dans les mêmes trois jours de Varsovie à Versailles. Aussi la sentence relative à Clermont fut-

elle accueillie par les jeunes gentilshommes avec un sourire de pitié.

Quant à eux, simples gendarmes et brigadiers, comme coupables d'offenses et voies de fait envers un prince du sang, ils étaient condamnés simplement à la peine de mort.

Mais avant qu'ils eussent pris le temps de témoigner leur surprise et leur indignation, le maréchal de camp, président du conseil, reçut une dépêche scellée du sceau royal, apportée par un officier de la maison du roi.

— C'est notre grâce, se dirent les gendarmes. On a voulu faire un semblant d'exemple, et donner une satisfaction au petit monstre en nous condamnant. Mais comme l'exécution de la sentence serait aussi ridicule qu'abominable, comme, par conséquent elle est impossible, Sa Majesté nous gracie avec admonestation par le présent parchemin scellé de tous les sceaux de France et de Navarre. Et plus d'un, parmi eux, se réjouit d'avoir frotté à si bon marché les épaules bossues de Son Altesse Royale.

Le président du conseil décacheta lentement le parchemin :

— De par le roi, lut-il.

— Très-bien ! voilà notre affaire, pensèrent les gendarmes.

« Nous, etc., etc., lut le président. Prévoyant le cas où, en punition du crime commis, tout ou partie des gendarmes inculpés seraient condamnés à la peine capitale, et voulant atténuer par notre clémence les effets de la sen-

tence légitimement rendue par le conseil de guerre... »

Les jeunes gens échangèrent un regard joyeux qui signifiait : nous avons deviné juste.

« Avons décidé, continua le lecteur, que le nombre des condamnations capitales suivies d'exécution ne dépasserait pas le chiffre de deux. Qu'à cet effet, et pour laisser à la justice divine le soin de désigner les plus coupables, il serait fait, parmi tous les inculpés traduits devant notre conseil de guerre, un tirage de billets, ainsi qu'il est d'usage dans les corps destinés à être décimés. Les billets d'absolution seront blancs et amèneront libération immédiate. Les deux billets de mort seront noirs. Ceux des condamnés auxquels ils auront échu seront immédiatement passés par les armes. »

Un long frémissement parcourut l'assemblée, et les plus intrépides pâlirent ; car ce mode d'amnistie indiquait l'inexorable volonté de faire périr les deux malheureux qui tireraient les billets noirs.

On avait vu quelquefois, en des circonstances semblables, le roi gracier, au dernier moment, un des deux condamnés, mais jamais il n'y avait eu d'exemple d'une grâce entière. Et ce tirage était lui-même un raffinement de cruauté ; car, là où la faute a été partagée par tous, la peine doit être partagée, et des soldats, des gentilshommes, à qui l'honneur ne reprochait rien, eussent mieux aimé mourir ensemble que de survivre à des compagnons innocents comme eux.

Le conseil se retira. Les malheureux gendarmes restèrent seuls. Leur premier moment de réflexion fut cruel.

Mais, pour les brigadiers, quelle souffrance ! eux qui savaient à quel point leurs soldats étaient victimes ! eux qui avaient donné la consigne ! eux qui avaient conduit la troupe à Fleurines, c'est-à-dire à la mort !

Ne pouvoir rien dire aux juges ! ne pouvoir même déclarer aux amis qu'on prenait sur soi la responsabilité ! n'avoir pas la ressource de combattre de générosité avec ces braves gens, qui n'accepteraient pas à moins de comprendre, et qui ne pouvaient comprendre sans l'entière révélation du secret juré au pied de l'autel de Didier !

Mais un éclair de raison vint les consoler. Ce qu'ils savaient, eux, la princesse le savait aussi. Elle était bonne, elle était forte ; elle voyait bien que ces jeunes gens n'étaient là que pour remplacer Clermont ; elle devait comprendre qu'ils le représenteraient dans le châtement comme dans le pardon royal. Condamnés, ils entraînaient la condamnation de son mari ; exécutés, ils entraînaient Clermont dans leur tombe ; graciés, ils le délivraient à jamais.

Ils se dirent donc bien bas que rien n'était perdu tant que leur protectrice, leur complice, leur amie, aurait les yeux ouverts. Elle saurait la sentence du conseil, l'ordre royal ; elle les savait déjà. Le reste la regardait ; elle trouverait bien le moyen d'arracher à M. le duc ses deux victimes.

Dès lors, plus rien à craindre, rien non plus à témoigner. Sauvés par elle, ils devaient plus sévèrement que jamais s'observer pour sauver son secret.

C'étaient deux hommes de courage et de foi, deux enfants de bonne maison élevés à comprendre le monde et à ne jamais douter de Dieu et des cœurs amis. Ils passèrent sans trouble apparent, au milieu de leurs camarades, les quelques heures qui s'écoulèrent entre la secousse de la sentence rendue et le tirage des billets.

A les voir souriants, calmes et affectueux avec tous, plus rassurants, hélas ! qu'ils n'étaient rassurés, les gendarmes se sentaient eux-mêmes plus braves, et gardaient au fort de la crise ce sentiment de confiance dans les chefs, qui supplée à tout chez les soldats.

On servit dans la prison le dîner que ces infortunés gentilshommes espéraient prendre si gaiement à la table somptueuse où Monseigneur le leur offrait d'ordinaire après chaque revue.

La chère ne fut pas brillante, bien que le commandant de la prison, vieux soldat compatissant aux misères du métier, eût ajouté aux maigres portions quelques bouteilles de son meilleur vin, afin, disait-il, de changer un peu les idées de cette jeunesse. Hélas ! le vin ne change pas la destinée.

Certes, les convives ne se montrèrent ni faibles ni fanfarons. L'esprit français, il y en avait un à cette époque, soutint devant cette table sinistre sa vieille réputation.

Les gendarmes trouvèrent çà et là l'occasion de rire, mais le rire fait un bruit lugubre dans le silence de la mort. Plusieurs s'en tinrent au sourire mélancolique et doux.

Parmi ces jeunes gens, beaucoup avaient une famille, des amis, presque tous un amour auquel était promis un dénoûment meilleur. Celui-ci s'écriait qu'il n'avait jamais eu de chance et qu'il était sûr de prendre un billet noir ; celui-là, au contraire, se disait tellement heureux depuis quelque temps, qu'il ne pouvait manquer, comme correctif, de tirer le mauvais lot à cette infernale loterie. Un autre prétendit que M. le duc avait fait là une chose merveilleuse pour le débarrasser de ses créanciers. Un quatrième parla d'une fiancée qu'il avait dans sa province, et à laquelle il avait promis d'aller passer les fêtes de Noël au foyer natal. Ce souvenir, jeté sans amertume et sans émotion apparentes, remua jusqu'au cœur les plus indifférents et les plus sceptiques.

Le plus jeune de tous, un charmant gentilhomme du Beauvoisis, un enfant rose et blond, se mit à parler de sa mère qui, l'ayant eu déjà âgée, l'aimait à l'idolâtrie, et ne cessait de pleurer depuis qu'il l'avait forcée de le laisser entrer aux gendarmes. Il priait ses camarades, en cas de mauvaise chance, d'aller visiter la pauvre dame et de lui assurer qu'il n'avait pas été puni pour forfaiture. Je lui écrirais bien, disait-il, mais si j'écrivais à ma mère, je sens que je pleurerais, et il ne faut pas que M. le duc ait la joie d'avoir fait pleurer un gendarme.

Pendant ces propos, que les uns accueillaienent par des rires bruyants, les autres par des soupirs douloureusement étouffés, l'heure marchait, les préparatifs avançaient, le vin restait dans les verres, et Robert et Henri se taisaient navrés.

Ils semblaient, échangeant des regards pleins d'angoisses, se dire que le secours, s'il y en avait un à attendre, n'arriverait pas mal à propos, et qu'il était temps.

Le commandant de la prison entra dans le réfectoire. Il était seul. Sa physionomie loyale reflétait une tristesse qu'il ne songeait pas même à déguiser.

— Messieurs, dit-il, vous êtes des soldats. Inutile de prendre avec vous de longs détours pour annoncer une mauvaise nouvelle. Les billets sont arrivés ; il va falloir tirer au sort.

Les gendarmes se levèrent de table. Personne ne se plaignit, mais personne ne proféra plus une parole.

Par groupes, suivant la pente du cœur, se choisissant d'après l'affection, ils passèrent dans la salle voisine où, par les doubles portes ouvertes, ils pouvaient apercevoir sur une table le sac de serge qui renfermait leur destin.

Cette salle était garnie d'archers nombreux et gardée par un peloton de soldats de la prévôté.

Comme les simples gendarmes avaient passé les premiers, Robert et Henri, qui fermaient la marche, sentirent, au moment d'entrer à leur tour dans la salle, une

tête se glisser entre les leurs et une voix tremblante murmura vite et bas à leur oreille :

— Les billets blancs sont pliés en quatre, les deux noirs sont roulés.

Ils se retournèrent et ne virent qu'un soldat de la prévôté qui s'en allait vers la porte et leur cachait son visage.

— Quoi ! pensèrent les deux jeunes gens, voilà tout ce qu'on a pu faire pour nous ! On nous donne un moyen d'éviter la mort en la rejetant sur nos camarades.

Ils achevaient à peine de formuler cette affreuse pensée lorsque l'officier chargé de présider au tirage appela leurs noms. Ils étaient les chefs, à eux le privilège de jouer leur vie les premiers.

Courbés sous cette nécessité moins poignante que le reproche de leur conscience, ils s'approchèrent. Robert remarqua la pâleur d'Henri, son affectation à détourner les yeux. On eût dit qu'à ce moment suprême chacun des frères s'isolait de l'autre, comme pour ne pas l'entraîner dans sa destinée. Ils étaient pensifs, ils se recueillaient. Tout le monde s'étonna du long temps que mit Robert, le plus brave des hommes, à prendre son billet dans le sac.

Un des gendarmes ne put s'empêcher de lui dire en riant :

— Ah ! brigadier, vous cherchez les bons !

— C'est vrai, répliqua froidement Robert, qui s'écarta

d'un pas tenant son billet serré dans sa main et regardant ou plutôt dévorant des yeux son frère qui fouillait au sac à son tour.

Henri remua les billets d'une main ferme, choisit et se retira comme avait fait Robert, sans regarder ce que le sort avait décidé de lui.

Tous les gendarmes tirèrent ensemble. Ils ouvrirent précipitamment leurs billets. Dix billets blancs.

Robert et Henri tenaient chacun entre leurs doigts un billet roulé. Ils se le montrèrent sans même l'ouvrir, et, par un élan de joie triomphante, se précipitèrent au col l'un de l'autre en murmurant dans leur baiser :

— Bien, mon frère, bien !

Sans se rien dire, sans même s'avertir du regard, de peur d'entraîner à mourir celui des deux qui aurait eu le désir de vivre, ces nobles âmes avaient consommé le sacrifice. La seule crainte de chacun était d'être imité par l'autre. Non ! leur vraie crainte était de n'avoir pas tous deux même force et même honneur.

Le premier mouvement passé, les gendarmes, soit qu'ils comprissent l'héroïsme des Montvalat, soit qu'ils eussent seulement compassion de leur malheur, les entourèrent avec les plus tendres manifestations de douleur et d'amitié. De cette sympathie à la colère il n'y avait que le sentiment de l'injustice commise. Ce sentiment éclata en des transports si furieux, que le commandant et les officiers présents furent contraints d'arracher les victimes

des bras de leurs soldats, qui protestaient unanimement et voulaient mourir aussi. La rigueur fut nécessaire. Les archers, les gardes du prévôt, s'emparèrent violemment des mutins, qui se jetaient sur les armes et menaçaient d'une insurrection sanglante. Robert et Henri s'épuisèrent en vain à les calmer en leur rappelant la discipline et en les suppliant d'obéir à leurs ordres pour la dernière fois.

La résistance fut opiniâtre. Les archers se défendaient mollement. Leurs chefs furent contraints de mettre la main à l'œuvre. Enfin les rebelles furent emportés hors de la salle, envoyant aux deux frères leurs vœux et leurs adieux dans des cris de désespoir que les portes étouffèrent en se renfermant.

Dès que Robert et Henri se trouvèrent seuls, encore bouleversés par les émotions de cette scène, un garde de la prévôté, l'unique gardien qui fût près d'eux, accourut et leur saisissant les mains :

— Malheureux ! s'écria-t-il, qu'avez-vous fait ?

Ils regardèrent cet homme. C'était Vaucelles, l'écuyer de la princesse.

— Nous avons fait ce que vous eussiez fait vous-même, répliqua Robert, non sans une sorte d'amertume. Pouvaient-ils espérer que des gentilshommes agiraient autrement ? Non, monsieur de Vaucelles, une femme même n'a pu le croire !

— Vous n'avez donc pas compris ? répondit vivement l'écuyer. Ce que la princesse a voulu, c'était d'abord vous

sauver, vous, les plus menacés, vous, les véritables objets de la haine de M. le duc, puisque vous êtes les amis de son ennemi; vous, enfin, qui vous appelez Montvalat, nom exécré du roi, qui n'a oublié ni l'esprit de votre famille, ni les rébellions de vos ancêtres, ni vos liaisons avec les Conti, ni votre dévouement pour Clermont! Ah! malheureux, la princesse savait bien qu'elle pourrait obtenir la grâce de deux simples gendarmes, tandis que la vôtre elle ne l'obtiendra pas.

Les deux frères baissèrent un moment la tête. Le coup, pour être porté par une main amie, n'était pas moins un rude coup. Mais Robert se redressant avec une généreuse sérénité :

— Soyez aussi tranquille que nous, dit-il : mon frère et moi nous avons compris l'avertissement de la princesse comme elle voulait que nous le comprissions. Nous indiquer à l'avance la forme des billets noirs, c'était nous inviter à les prendre, car madame de Conti nous connaît et nous sait incapables d'une lâcheté.

— Oh! insensés! insensés! répéta de Vaucelles en se tordant les mains. Elle ne fera plus rien pour vous!

— Vous vous trompez, reprit Henri avec un doux sourire, elle nous sauvera. Je vous réponds qu'elle ne nous laissera pas mourir.

— Je vous dis qu'elle ne peut plus rien.

— Eh bien! si elle a fait tout son possible, répliqua

tranquillement Robert, si nous avons fait tous notre devoir, nous n'aurons rien mutuellement à nous reprocher. Maintenant, ce n'est plus notre affaire. Cela regarde votre maîtresse, à qui nous aurons au moins la reconnaissance d'avoir placé près de nous un ami.

— Ah ! je ne resterai pas, s'écria de Vaucelles ; aussitôt relevé, je cours lui dire ce qui s'est passé.

La porte se rouvrit. L'écuyer, reprenant son rôle, se rejeta dans un angle avec l'indifférence d'un gardien.

Le commandant, les larmes aux yeux, venait avertir les deux condamnés que, l'ordre du roi étant précis et le mot exécution immédiate étant formel, il ne restait qu'à demander à ses prisonniers combien il leur fallait de temps pour se préparer à la mort.

— Mon Dieu ! monsieur, repartit Robert un peu troublé, si j'étais seul au monde, je ne vous demanderais que cinq minutes pour faire ma prière, mais j'ai un frère tendrement aimé, outre celui qui va mourir avec moi, et je voudrais lui écrire un dernier adieu avec mes dernières volontés.

Le vieux soldat ne répondit que par un signe.

— Si nos ennemis n'étaient pas si pressés, continua Robert, j'aurais demandé à le voir et à l'embrasser, ce frère chéri. Oh ! monsieur, ce serait notre droit, car il est prêtre, et ses exhortations, qu'il prodigue chaque jour à des inconnus qui souffrent, nous seraient bien dues, à nous ses frères, avouez-le ; mais il habite trop loin, et M. le duc de Bourbon n'aurait pas la patience d'attendre si longtemps.

Le commandant ne répliqua rien. Il n'en avait plus la force.

— Eh bien ! puisque c'est impossible, n'en parlons plus, dit vivement Henri. Combien nous accorde-t-on ?

— Trois heures, dit le commandant qui se détourna frissonnant d'angoisses.

On entendit un gémissement sourd. C'était l'écuyer relevé de sa faction qui sortait précipitamment de la salle.

XI

La princesse attendait, anxieuse, agitée, courant de la porte à la fenêtre, écoutant, puis se rasseyant tout à coup avec des soupirs.

Depuis le moment où elle avait vu partir de Vaucelles sous la casaque d'un garde du prévôt, l'heure ne marchait plus ; tout semblait s'être paralysé, éteint autour d'elle. Monseigneur l'avait comme abandonnée : elle ne comptait que sur Dieu et sur elle-même. Sa vie passait de la prière folle à des résolutions plus folles encore ; elle ne doutait pas de réussir, mais elle se mourait de ne pas apprendre qu'elle avait réussi. En ce moment de fièvre, elle croyait entendre passer, lugubre et menaçante, la voix de Clermont qui lui reprochait d'avoir mal défendu ses amis. Alors elle retrouvait une énergie dévorante qui la soutenait pendant quelques secondes ; puis revenaient la raison et le silence, et, brisée de nouveau, elle murmurait avec la faiblesse d'un enfant qui se désole : Vaucelles, Vaucelles, reviens donc, je me meurs !

Pour n'être pas épiée, gênée dans ces angoisses, elle avait congédié ses femmes... Qu'il est bon de souffrir

seule, de gémir seule et de parler haut à Dieu pour ceux dont on lui demande le salut!

En une heure, la pauvre femme avait cru cent fois entendre le bruit désiré; cent fois aussi elle avait couru ouvrir sa porte et prêter l'oreille au palier de l'escalier. Enfin, le pas qu'elle attendait retentit dans les degrés.

— Laissez monter! cria-t-elle à ses gens.

Elle se précipite. Didier, poudreux et pâle, est devant elle, au seuil de son cabinet.

Quand elle aperçut ce visage défait, sillonné par les chagrins et la fatigue; quand elle vit le jeune prêtre s'avancer avec un air de désordre et de désespoir, elle ne supposa pas un instant qu'il s'agit d'un autre malheur que celui des deux frères: courant donc au devant de Didier, elle lui prit les mains qu'elle garda affectueusement dans les siennes.

— Rassurez-vous, rassurez-vous, lui dit-elle, je sais ce qui vous amène. Rassurez-vous, au nom du Ciel!

— Eh quoi! Votre Altesse sait déjà l'événement! murmura Didier surpris.

— Je le sais: pensez-vous donc que je sois sans âme? Mais il n'arrivera rien, j'ai pris mes mesures!... ils seront sauvés!

— Ils seront sauvés!.., dit le jeune homme sans comprendre.

— Oh! continua la généreuse femme, vous arrivez bien, vous allez en avoir la preuve... Vous allez entendre mon

écuyer que j'ai envoyé les rassurer, les protéger dans leurs prisons. Soyez tranquille, les billets noirs ne seront pas pour eux.

— Mon Dieu ! balbutia Didier pâlisant encore, vous me parlez de mes frères, il me semble ?

— De quoi donc pensiez-vous qu'il s'agissait ?

— Quoi ! madame... mes frères ont été arrêtés ?

— L'ignoriez-vous ?

— Emprisonnés pour l'affaire de Fleurines, n'est-ce pas ? Oh ! je savais bien qu'il arriverait malheur ! Mais vous les sauvez, Altesse ?

— Je vous en réponds !

— Ces billets noirs dont vous parlez, qu'est-ce donc ?

— Les billets du tirage... Ne vous a-t-on pas dit la décision du conseil de guerre et l'ordre du roi ?

— On ne m'a rien dit, madame... s'écria l'infortuné, tremblant de douleur et de crainte ; par grâce ! ne me cachez pas la vérité !

— Eh bien ! les dix gendarmes étaient condamnés à mort par le conseil de guerre, mais le roi a réduit le nombre des victimes à deux, les deux qui tireront au sort les billets noirs.

— Et vous dites que mes frères n'auront pas ces billets ; ils ne tirent donc pas avec les autres ?

— Si, mais j'ai tout arrangé, vous verrez ; l'essentiel pour moi était d'affranchir mes deux amis du danger de ce tirage. Car, autant il sera aisé à Monseigneur et à moi

de sauver deux gendarmes, deux inconnus, autant il me serait dangereux et difficile d'avoir à solliciter la grâce de vos frères.

— C'est vrai, hélas ! et alors ?...

— Alors, j'ai fait parler au greffier de la prison, ancien huissier de mon frère. Il a consenti à plier différemment les billets blancs et les noirs. Vos frères sont avertis de cette différence et ils sauront éviter... Mais voilà de Vaucelles, le voilà.

Comme elle parlait, la porte s'ouvrit : de Vaucelles entra ; son front assombri, ses yeux humides, sa voix haletante, glacèrent Didier, firent trembler la princesse.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

— Il y a, madame, que les malheureux ont choisi les billets noirs !

— C'était certain, murmura Didier avec amertume.

— Ils disent, continue l'écuyer, que Votre Altesse l'a voulu ainsi et qu'elle saura bien les sauver !

— Mon Dieu !... Oh ! Dieu tout-puissant, balbutia Marie-Anne éperdue.

— Que faut-il faire ? Le temps presse, dit l'écuyer.

— Le temps presse ? demanda Didier... Pourquoi donc le temps presse-t-il.

— Mais pour l'exécution, pardieu ! répliqua de Vaucelles avec la brusquerie de l'homme d'épée que gêne la curiosité oiseuse de l'homme d'église.

— Oh ! monsieur, mais je suis leur frère ! s'écria Didier

les yeux pleins de larmes en saisissant la main de l'écuyer qui frissonna. L'exécution !... l'a-t-on déjà fixée.

— Dans trois heures, dit de Vaucelles d'une voix sourde.

Ces mots atterrèrent Didier ; ils firent bondir la princesse.

— Cours ! s'écria-t-elle, chez Monseigneur, cours, mon bon de Vaucelles... Dis-lui cette nouvelle horreur... dis-lui qu'il obtienne un délai... dis-lui que, s'il me refuse, tout est rompu entre lui et moi. Mais non, j'y vais moi-même... Non... cours le trouver d'abord ! moi, j'irai m'adresser ailleurs !

L'écuyer fidèle retrouva, pour exécuter cet ordre, toute l'ardeur de sa jeunesse.

— Allons ! allons ! dit Marie-Anne en revenant à Didier immobile, qui cachait dans ses mains son visage abattu, du courage, mon ami ! rien n'est désespéré. Si déjà je n'ai pas recouru aux moyens extrêmes, c'est que je croyais vaincre avec mes seules forces, c'est que j'espérais pouvoir me passer du roi. Le roi, dit-elle d'un ton de voix mystérieux, ne reçoit en ce moment personne, et il y a de graves nouvelles à la cour ; je n'en puis révéler davantage. Voilà pourquoi j'eusse voulu attendre...

— Que mes frères aient été exécutés ! interrompit Didier avec un accent farouche.

— Oh ! horrible parole ! Mais vous avez raison, monsieur de Montvalat, il n'y a plus de temps à perdre, plus de ménagements à garder. Je vais de ce pas trouver le roi,

je forcerai l'entrée, s'il le faut, je me jetterai à ses pieds, j'avouerai tout, et nous verrons après si un père ose toucher à mon mari et aux témoins de mon mariage!

Didier se rapprocha plus sombre, plus terrible.

— Votre mariage, dit-il, n'en parlez pas, madame ; personne ne vous croirait... Œuvre d'une nuit de malheur, une nuit de crime l'a détruit ! Il n'existe plus ! il n'en reste plus une seule trace !

— Est-ce bien une créature raisonnable qui se joue ainsi de mon honneur et de ma vie ! Est-ce bien l'homme de Dieu qui renie ainsi l'œuvre de Dieu ! répliqua la princesse saisie de stupeur à la vue de cette exaltation qu'elle prenait pour du délire.

— Madame, interrompit le jeune prêtre avec véhémence, je vous dis que cet acte de mariage écrit par moi, signé par vous, par Clermont et mes frères, je vous dis que cet acte, votre seule ressource pour sauver des innocents, n'existe plus depuis la nuit dernière. On est venu chez moi, au presbytère ; on a déchiré le registre, on a volé la page ! Nous sommes tous perdus !

Marie-Anne chancela. Sa voix s'éteignit sur ses lèvres. Elle regarda, les mains jointes, comme pour le supplier de se démentir, celui qui venait lui apporter un si immense malheur.

Ce regard lourd de ses douleurs et d'un touchant reproche, elle le reporta longuement vers le ciel aveugle et sourd ; enfin, son âme vaillante se reprit ardemment à

la lutte. Marie-Anne n'avait pas le droit d'abandonner les malheureux qui semblaient dans son naufrage.

— Je n'ai plus de preuves, dit-elle, soit ! mais vous êtes là pour témoigner : le roi croira un prêtre ! vous m'accompagnez chez le roi ; nous lui porterons plainte de ce vol ; on en retrouvera, on en punira l'auteur !

Didier secoua tristement la tête.

— N'espérez rien de Sa Majesté, murmura-t-il.

— Pourquoi ?... avez-vous des soupçons ?

— Et vous, madame, n'en avez-vous pas ? Qui donc eût osé entrer chez un prêtre, déchirer un registre, voler l'acte de mariage d'une puissante princesse, et tout cela sans cacher son nom, tout cela à visage découvert, à la face du ciel ? Je vous le demande, madame, vous connaissez-vous un ennemi à ce point furieux et fort ? Existe-t-il un seul homme capable de cette audace, s'il n'était l'instrument d'une volonté souveraine qui lui garantit l'impunité ?

— Cet homme... vous le connaissez ? dit Marie-Anne.

— Il n'est entré que lui chez moi depuis que j'y gardais cet acte.

— C'est ?...

— Le nouveau prier de Saint-Christophe, l'abbé Dubois.

La princesse frémit.

— Dubois !... l'émissaire envoyé par le roi à l'abbé de Polignac ! celui qui a préparé l'exil de M. de Conti ! celui que le roi avait envoyé à Clermont pour l'exhorter à

épouser mademoiselle de Choin ! Oh ! M. de Montvalat, vous avez raison, une volonté toute-puissante a inspiré et soutiendrait cet homme !

— Vous voyez bien, madame, s'écria Didier au désespoir, que si vous alliez révéler votre mariage au roi, le roi vous en demanderait la preuve, sachant bien que vous ne pouvez plus la lui fournir. Vous voyez encore que, si vous l'imploriez pour mes frères au nom de ce mariage qu'il a fait anéantir, mes frères, qui sont vos témoins et qu'il nomme vos complices, seraient sacrifiés impitoyablement à ce nouveau ressentiment que leur mauvais destin soulève. Qui sait si ce n'est pas de ce nouveau crime qu'ils portent en ce moment la peine ? Oh ! madame ! au nom de Clermont, au nom de celui qu'on poursuit et qu'on frappe en leur personne, jurez-moi que vous n'irez point au roi, que vous ne vous réclamerez point de ce mariage. Il tuerait mes frères, madame ; soyez généreuse comme ils l'ont été, dévouez-vous à leur salut comme ils se sont dévoués à votre bonheur !

— Doutez-vous de moi ? s'écria-t-elle avec un torrent de larmes. Douteriez-vous que mon cœur soit lié au battement de leurs cœurs ? Oh ! s'il ne fallait que verser mon sang jusqu'à la dernière goutte !... Mais sur quoi m'appuyer ? Où sont mes auxiliaires ? Monseigneur, effrayé, s'abtient, il a raison, peut-être... Si vous saviez quelle crise solennelle pour ce fils, pour ce prince !... Avec quelles armes combattrai-je M. le duc, aveuglé par la rage,

enivré du succès qu'il a remporté près du roi... altéré du sang qu'il flaire et dont l'odeur l'enivre ?

— Combattez-le par lui-même, triomphez de lui par lui, désarmez sa haine, fléchissez-la !

— Que je m'humilie à demander une grâce à cet homme !

— La grâce de mes frères, oui, madame, oui, répondit courageusement Didier, oui, fléchissez le prince, oui, implorez-le, humiliez-vous devant lui. La grâce de mes frères, la vie de deux hommes si nobles et si purs ! Mais, madame, la vie d'un assassin, d'un traître, d'un scélérat souillé de crimes, s'il me fallait, pour l'obtenir, la demander à genoux, en baisant les pieds de mon ennemi, en me traînant dans la poussière, je le ferais, madame ; je le ferais, et, m'avilissant ainsi devant un homme, je serais sûr de paraître bien grand devant Dieu !

— J'irai, j'y vais !... venez !...

Elle fit quelques pas avec cette noble résolution.

— Mais non, dit-elle découragée. Vous raisonnez comme un saint, vous parlez comme un chrétien, vous croyez qu'on peut fléchir cette âme, attendrir cette bête féroce ! Vous ne le connaissez pas, pauvre Didier ! vos prières caresseront son orgueil ; vos larmes, il les boira avec délice ; votre sang, offrez-le lui, il le prendra volontiers, mais comme rançon du sang de ses victimes, non. Songez donc qu'on lui a donné deux têtes et que vous ne lui en offririez qu'une ! Ah ! si c'était celle de Clermont, passe

encore, le tigre s'en contenterait peut-être. Allons ! pas de ces nobles faiblesses, pas de ces niaises générosités ! Entre ennemis de cour, jamais de grâce ! Tuez ou mourez ! Malheur aux vaincus !

Didier regarda, épouvanté, cette femme si belle, si hardie. Elle l'effrayait, elle ne le convainquit pas.

— J'essaierai toujours, murmura-t-il. Dieu a rendu cléments les tigres et les ours !

— Vous ne ferez point un pas, vous ne tenterez point une démarche sans me consulter, dit-elle, sous peine de nous faire écraser tous par les malheurs que vous redoutez. J'ai trouvé l'arme que je cherchais, l'arme victorieuse. Savez-vous qui nous sauvera du duc ? savez-vous qui démolira tout l'édifice échafaudé par sa haine ? La duchesse ! sa femme, oui, mon autre ennemie, ma sœur. Ce sont choses étonnantes, n'est-ce pas ? choses incompréhensibles pour un saint homme habitué à triompher des démons par l'innocence et la prière ? Mais, nous autres, c'est par le vice que nous combattons le vice ; c'est par les démons que nous terrassons les démons.

Elle prit une plume et traça quelques lignes adressées à la duchesse, et qu'un de ses officiers porta sur-le-champ chez madame de Bourbon.

— Maintenant, dit-elle en pressant affectueusement les mains glacées de Didier, vous pouvez respirer, mon ami, la bataille est gagnée. Je viens d'enrôler sous mes drapeaux un auxiliaire que personne n'a jamais su vaincre. Ma

sœur imaginera, commandera et agira pour nous : nous n'avons plus qu'à attendre et à obéir.

Puis, s'agenouillant aussi humble et aussi pieuse qu'elle venait d'apparaître ardente et fière :

— Mon Dieu ! dit-elle, les vœux dont nous vous fatiguons sont vains et insensés comme nous-mêmes. Vous que j'ai tant accusé de m'avoir enlevé Clermont, je viens vous remercier aujourd'hui de son heureux exil ! car, si vous eussiez exaucé ma folle prière, si Clermont était ici à la place de ses deux amis, il serait si bien perdu, que ni moi, ni personne, ni vous-même, peut-être, ô mon Dieu ! vous ne pourriez plus le sauver !

XII

Les trois heures de délai expiraient ; avec elles la foi et la patience de Didier. La nuit était venue. Il courut s'embusquer aux environs de la maison d'arrêt pour veiller de ses yeux au salut de ses frères.

La princesse, sans nouvelles, fut ébranlée dans sa confiance, et, redoutant la trahison ou l'impuissance de sa sœur, elle commanda son carrosse et se rendit chez la duchesse ; elle se décidait à arracher par la force le résultat qu'elle avait tenté d'obtenir par l'intimidation.

La duchesse rentrait chez elle. A la voir insouciant et parée comme aux jours de joie et de loisir, nul n'eût pu soupçonner la femme qui venait d'occuper deux heures aux démarches les plus audacieuses, les plus inouïes.

Son visage tranquille exaspéra la princesse, qui se mit à lui promettre, en cas d'insuccès ou d'indifférence, les plus terribles représailles. Ses paroles à peine mesurées, son énergie voisine de la colère, révélaient autant d'agitation qu'il y avait de calme dans les yeux et dans la nonchalante désinvolture de la duchesse.

Celle-ci laissa Marie-Anne arriver jusqu'aux confins de

la menace, et soutint flegmatiquement ces mots terribles :

— Si Clermont a encouru la haine de votre mari, vous savez pourquoi; si MM. de Montvalat héritent de cette haine, c'est votre faute! Je les sauverai, dussiez-vous y perdre l'honneur et la vie!

— Là! là! dit-elle alors en souriant, plus d'indulgence pour une sœur, et pour une sœur sans pareille.

— Qu'avez-vous fait pour être si contente de vous? demanda durement la princesse. Quoi! je vous attends à demi-morte d'inquiétude, et vous voilà paisible, indifférente... Oh! prenez garde!

— Mais, ma sœur, puisque ce que vous m'avez commandé est fait.

— MM. de Montvalat...

— Ne vouliez-vous pas les tirer de prison?

— Sans doute! Eh bien!

— Eh bien! ils n'y sont plus.

— Ne riez pas, au moins! j'en mourrais.

— Je ne rirais pas pour un empire! Avec une femme qui sait exprimer ses *désirs* comme vous faites, ce n'est pas rire, c'est obéir qu'il faut! et j'ai obéi.

— Louise! s'écria la princesse en étreignant sa sœur, tu as donc remué le monde? Oh! conte-moi tout, les détails, les mots, les idées!

— D'idées, je n'en ai eu qu'une. Par exemple, elle était bonne.

— C'était?...

— C'était de faire moi-même la besogne, comme le prescrit Machiavel. Votre injonction, madame, — elle appuya sur le mot injonction, — ne me laissait ni choix, ni alternative, ni délai. J'ai fait atteler le plus beau carrosse de mon mari, j'ai pris ses officiers et ses gardes, et me suis rendue chez le commandant de la prison. Vos protégés, assez démoralisés, attendaient un prêtre; un piquet de carabiniers les attendait eux-mêmes dans la cour! Il n'était que temps! Vous frissonnez! C'est exactement ce qui m'est arrivé lorsque j'ai entendu charger les armes. Je me suis hâtée de mander le vieil officier, qui est accouru traînant sa vieille jambe. Ce bonhomme a servi sous mon oncle le grand Condé, et m'a reçue en reine. Je lui ai exposé tout simplement que mon mari, M. le duc, était au désespoir de ce qui arrivait; qu'il trouvait le châtement excessif, injuste; que si ces jeunes gens devaient mourir, il en ferait une maladie mortelle; j'ajoutai que, voyant malheureux à ce point un mari que j'adore, je m'étais rendue chez le roi, mon père, pour lui demander la grâce de ces deux officiers; que le roi n'avait rien voulu promettre sans apprécier lui-même les explications des coupables.

La princesse écoutait saisie de stupeur, croyant entendre parler une folle.

— Le commandant, dit-elle, a dû se défier?

— Lui! se défier de madame de Bourbon! de la fille du

roi ! de la nièce du grand Condé ! Allons donc ! Il m'a demandé purement et simplement à quelle heure Sa Majesté devait recevoir MM. de Montvalat.

— Et vous avez dit?...

— Moi ? j'ai dit : Tout de suite... on les attend.

— Mais comment les y conduire!... s'écria la princesse.

— C'est justement ce que le bonhomme m'a demandé, ma sœur. Je lui ai répondu : Dans mon carrosse !

La princesse se leva, la tête perdue.

— Eh bien ! quoi d'étonnant, princesse ? dit madame de Bourbon ; ce digne commandant a trouvé que rien n'était plus naturel, d'autant mieux que je lui ai offert de me remplacer pour escorter ses prisonniers. Monter dans le carrosse de la nièce du grand Condé ! avec sa jambe de bois ! il a failli en étouffer de joie.

— Et... il est monté?...

— Parbleu ! je crois bien. Oui, il est monté ; il a installé ses deux prisonniers sur le devant, lui majestueusement au fond, les gardes de M. le duc aux portières, et fouette, cocher...

— Oh ! mon Dieu, Louise, vous me faites froid ! murmura la princesse.

— Pourquoi donc ? Arrivés à Versailles, le carrosse les a menés dans la petite cour et a traversé la voûte. Mon chevalier d'honneur avait l'ordre de point en point. Il a fait descendre les prisonniers comme pour les mener chez

Sa Majesté. Il les menait hors du château, où ils ont trouvé des chevaux et un de mes gens pour les conduire. Le commandant attendait et attend probablement encore. Quant aux jeunes gens, je ne suppose pas qu'ils attendent, eux, et ils doivent en être à leur troisième relai. Voilà ce qu'ils ont écrit pour vous au premier. C'est mon reçu.

Elle tira de son bracelet un billet pris entre le bras et les chaînons d'or massif. Elle le tendit à sa sœur, qui le saisit avidement et le dévora.

Pendant cette lecture, la petite duchesse s'allongeait paresseusement dans son immense fauteuil, et tantôt admirait ses pieds mignons, dont elle agitait les mules, tantôt suivait du regard, sur les traits altérés de Marie-Anne, l'effet des lignes suivantes tracées par l'aîné des deux frères :

« Libres et saufs, nous reconnaissons la main généreuse qui nous arrache à la mort, et nous supplions cet ange gardien de croire que pas une seconde nous n'avons douté de sa mémoire et de son courage. Nous allons retrouver M. de Conti en Pologne, et payer au frère la dette que nous venons de contracter avec la sœur.

» ROBERT et HENRI DE MONTVALAT. »

» De Sèvres, sept heures et demie du soir. »

Marie-Anne, touchée jusqu'aux larmes, embrassa la duchesse avec effusion,

— Pauvre Louise ! dit-elle, voilà une terrible équipée. Mais le roi, que dira-t-il ?

— Je vous trouve charmante, répliqua la duchesse avec aigreur ; vous m'enjoignez de faire une chose impossible et vous me donnez une demi-heure pour la faire ; vous me menacez de me perdre si je ne réussis pas, et quand tout est fini, vous vous apercevez que c'était difficile... Le roi ! le roi !... J'ai moins peur de lui que de vous !

— Mais M. le duc... reprit Marie-Anne.

— Oh ! lui, qu'il se plaigne ! je le rends populaire ! On va croire qu'il a un cœur !

— Cet enlèvement fera un bruit... Vous serez compromise.

— Moi ! pas du tout. Je dirai que c'est le duc qui me l'a ordonné. Peut-être aurai-je la chance de le faire exiler. Voyons, un peu de raison : ces jeunes gens sont libres, bien ; mais ils n'ont pas d'argent ; je n'ai pu leur donner que des chevaux. J'ai promis qu'en route on leur ferait tenir une bonne somme. Cela vous regarde, vous qui êtes une femme d'ordre.

— Je vais leur envoyer cela par leur frère. Maintenant, ma sœur, pardonnez-moi, si, pour éveiller votre sensibilité en faveur de mes amis, j'ai quelque peu abusé de votre génie.

— Je prendrai ma revanche à l'occasion, dit la du-

chesse. Nous savons trop bien l'une et l'autre le moyen de nous servir ou de nous nuire pour qu'une parfaite harmonie ne succède pas à nos passagères discordes. Soyez tranquille, Marie-Anne, je me rattraperai, je me payerai moi-même du service que je viens de vous rendre.

— Quand il vous plaira, Louise, dit la princesse troublée.

— Aujourd'hui même, si vous voulez,

— Ah ! dit la princesse, si tôt ?

— Oui... aujourd'hui... ce soir... J'ai besoin qu'on me croie avec vous... avec vous seule.

— Comment cela ? demanda Marie-Anne.

— Vous comprenez, ma sœur, que M. le duc va savoir, s'il ne la sait déjà, l'évasion de vos deux gendarmes. Vous comprenez que c'est à lui que s'adressera tout d'abord le commandant. Je ne sais pas ce qu'il fera de ce bonhomme, je m'en soucie peu ; mais qu'il m'étrangle dans un premier moment de rage, voilà ce dont je me soucie beaucoup. Évitions ce moment-là. Je passerai ma soirée chez moi, enfermée, hors des griffes de la bête.

— Avec moi ?

— Ce me serait beaucoup de joie, mais je craindrais de vous gêner. Je suis toute maussade : laissez-moi dans ma solitude.

— Fort bien.

— Seulement, quand le monstre hurlera à ma porte verrouillée, je veux pouvoir dire que je suis avec une amie.

— Oui, vous avez fait pour moi un gros mensonge, et vous voulez que je le paye.

— Par un petit. Marché conclu, n'est-ce pas?

On entendit au même instant gratter à la porte du cabinet de la duchesse, qui donnait sur les viviers, et sa vieille femme de chambre parut, faisant un signe mystérieux.

La princesse comprit qu'elle allait devenir gênante et se leva. Sa sœur ne la retint pas.

Elles se séparèrent, l'une riant, l'autre rêvant.

— Elle attend quelqu'un ce soir, murmura la princesse. Déjà ! Oh ! pauvre Conti, tu lui sacrifiais un royaume ! A quoi bon ! cette femme est encore moins sûre que ta couronne.

XIII

Quant aux exilés emportés par un souffle du caprice royal ; quant aux deux proscrits qui laissaient derrière eux tous ces malheurs, toutes ces larmes, acceptaient-ils si docilement, l'un son trône, l'autre sa brillante servitude ? Etaient-ils partis pour ne plus revenir ?

A peine Clermont eut-il rejoint M. de Conti sur la route de Dunkerque, où les attendait Jean Bart pour les conduire en Pologne, malgré les flottes ennemies ; à peine le nouveau capitaine de Sa Majesté polonaise eut-il pu échanger quelques paroles avec son maître, qu'il lut dans l'impatient laconisme de celui-ci, dans ses distractions si profondes, la pensée d'une résistance qui ne tarderait pas à se manifester.

Il était évident pour Clermont, habitué à lire dans cette âme, que le prince flottait entre plusieurs plans moins dignes d'un cerveau royal que d'un homme fou de désespoir.

Une partie des chevaux commandés manquèrent dès les premiers relais. Ceux qui se présentèrent étaient hors de service. Le prince n'en ressentit qu'une sorte de joie

mal dissimulée. Il tomba deux fois si pesamment, qu'il eût dû se tuer dans sa chute. Relevé meurtri, mais vivant et valide, il semblait furieux de ce bonheur.

Aussitôt que les relais furent redevenus bons et que la route, surveillée par les émissaires du roi, n'offrit plus de difficultés, quelques vingt lieues se firent sans encombre. Tout à coup, au passage d'un bac, la corde, coupée par une main invisible, se rompit; le courant emporta l'esquif à la dérive, et le mouvement d'effroi des chevaux faillit faire chavirer cavaliers, équipages et fourgons. Le prince contempla cette scène avec une maligne envie de voir s'engloutir ses trésors, son escorte et lui-même. Il ne tenta pas un effort pour se sauver.

Enfin, quand les gens du roi eurent tout remis en ordre et lancé de nouveau sur la route ce voyageur rétif, une troisième catastrophe éclata. Un des surveillants de Sa Majesté très-chrétienne entendait depuis longtemps sur le pavé des tintements métalliques dont il ne pouvait deviner la cause.

Ce n'était ni le bruit d'un fer mal cloué, ni la chaîne d'un porte-manteau qui traîne, ni le cliquetis de clavettes d'essieu ou de ferrures de portières qui résulte d'une marche rapide : non, ces sons étranges avaient la sonorité d'un métal noble, de l'argent ou de l'or. Le surveillant, agacé par la continuité des sons, surveilla de toutes ses forces, et, s'arrêtant pour écouter de loin, il finit par trouver, sous les pieds de son cheval, des louis d'or et des

écus de six livres que le convoi du prince semait derrière lui. Il courut au fourgon... il cria halte... il fouilla. Les sacoches de cuir étaient ouvertes ou fendues et laissaient échapper leurs précieuses entrailles. Depuis une heure environ, cinquante mille écus étaient ainsi partis.

Tandis que ces messieurs blasphémaient, s'arrachaient les cheveux et ramassaient le plus de louis possible, Clermont regardait le prince rire silencieusement dans son ombre. Ce roi malgré lui avait espéré qu'en arrivant à Dunkerque, il ne resterait plus une pistole pour acheter sa couronne.

Son expédient éventé, M. de Conti, soit qu'il fût à bout d'imagination, soit qu'il eût enfin pris son parti, soit plutôt qu'il eût trouvé une meilleure idée, se laissa conduire sans opposer la moindre résistance. Bien plus, il stimula ses compagnons et déploya, pour arriver à Dunkerque, une prodigieuse activité.

Clermont ne s'y trompa point. Il pressentit un événement prochain.

On arriva cependant : tout était prêt. Jean Bart attendait avec son état-major. Le prince, qui l'aimait et en était fort aimé, l'embrassa en homme qui attend d'un autre un important service. On ne perdit point de temps à se faire admirer ou acclamer des habitants de la ville. Le temps était propice, le vent à souhait. Le prince se transporta immédiatement à bord du vaisseau qui lui était destiné.

Tous ces symptômes de bonne volonté ne laissaient pas

d'étonner Clermont. Cependant, rien de plus clair. Les équipages embarqués, les adieux faits, l'emménagement opéré, il ne restait qu'à donner le signal de l'appareillage; ce signal fut donné. Le prince ne témoigna pas une émotion, lui dont le cœur devait être à la torture. Clermont, à chaque pas qui le rapprochait de la terre d'exil, se sentait prêt à défaillir.

Quand le navire s'ébranla et creusa son sillon dans une mer tranquille, au milieu des ténèbres d'une nuit d'automne, le prince, qui s'était longtemps entretenu avec Jean Bart dans la chambre de celui-ci, passa enfin dans la sienne, où l'attendait Clermont. Leurs officiers se retirèrent dans leurs cabines pour prendre un repos qu'ils étaient impatients de savourer après cette rude étape. Le prince et son capitaine des gardes demeurèrent seuls avec le valet de chambre du futur roi.

Clermont s'aperçut que ce dernier, au lieu de préparer la toilette de nuit, changeait l'habit de son maître contre un nouvel habit des plus simples. Ni broderies, ni ordres, pourpoint et chausses de drap sombre, bottes fortes à éperons, ceinture pour renfermer l'or. Clermont regardait avec surprise, il attendait avec anxiété. L'idée lui vint que le moment était singulièrement choisi pour essayer d'aussi vilains habits, et que des éperons si longs étaient sur mer un luxe bien inutile.

Mais, quand il vit le valet de chambre agraffer au prince la ceinture d'une courte épée, quand il lui présenta les

gants et le chapeau qu'il mit en grande hâte, la patience lui échappa, et il demanda en riant à M. de Conti s'il fallait aussi lui faire seller un cheval.

Le prince, sans se déridier, fit un signe au valet de chambre, qui partit en refermant soigneusement la porte, derrière laquelle il s'installa sur un matelas qu'on lui avait préparé. Alors M. de Conti, touchant de son gant le bras de Clermont stupéfait :

— Écoute, dit-il, si tu ne t'appelais pas Clermont, si tu n'étais pas un second moi-même, ce que je fais, tu l'eusses ignoré comme l'ignoreront tous mes officiers. Il eût mieux valu, peut-être, ne pas t'avertir ; mais demain, voyant ma porte fermée et apprenant que je suis malade, tu eusses mis le feu au vaisseau pour me voir. Ton zèle m'eût trahi. Apprends tout, Clermont, je pars !

Clermont ouvrit de grands yeux, essaya de dire : ah ! et n'y réussit pas.

— Oui, quelque chose me rappelle dans cette patrie d'où l'on m'a arraché. J'y vais ; c'est une folie, c'est peut-être un crime, mais j'y vais, dût l'entraînement que je subis causer ma perte, causer ma mort. — C'est possible. — Mais ce danger m'attire, cette catastrophe me paraît un bonheur. Avant une demi-heure, j'aurai quitté notre vaisseau.

— Oh ! monseigneur, balbutia Clermont... vous n'échapperez pas aux regards de notre commandant. Jean Bart ne vous laissera point partir ainsi. Sa résistance va révéler votre secret.

— Jean Bart a reçu ma confiance. Il sait que je laisse derrière moi des intérêts que la précipitation du départ ruinerait sans ressource. Forcé de louvoyer quelques jours sur nos côtes pour attendre des brouillards qui lui permettent de traverser sans combat la ligne des croiseurs ennemis, ce brave homme comprend que je ne perde point un temps nécessaire au repos de toute ma vie. Il m'a donc autorisé à m'absenter trois fois vingt-quatre heures, et je lui ai donné ma parole de roi d'être revenu fidèlement à l'instant fixé. Je tiendrai cette parole, ou je serai mort. Embrasse-moi, Clermont, et, pendant le temps de mon absence, prouve-moi ton dévouement par ton esprit. Reste dans ma chambre comme pour soigner ton prince malade, et aide Jean Bart à prévenir tous les soupçons.

— Oh ! murmura Clermont, vous allez en France !...
Oh ! Monseigneur, que vous êtes heureux !

— Crois-tu ? répliqua tristement M. de Conti.

— Mais il est impossible que vous fassiez un tel voyage sans serviteurs, sans escorte...

— Seul, oh ! tout seul, dit le prince avec une sorte d'effroi. Jean Bart m'a conseillé en vain de me faire accompagner ; j'ai refusé, j'ai peur même de mon ombre que la lune dessinera sur mon chemin ; j'ai peur du bruit que fera le galop de mon cheval !...

Clermont baissa la tête, abattu, navré.

— Ainsi, reprit-il en tremblant, vous vous défieriez même d'un ami qui vous offrirait son aide, qui vous

donnerait sa vie si vous lui permettiez de vous suivre ?

— Oui, interrompit M. de Conti, car s'il me plaît de jouer ma tête, j'en ai le droit, et je sais pourquoi je la joue ; mais sacrifier celle d'un autre, jamais !

— Et si je vous disais, Monseigneur, s'écria Clermont, que vous me tuez en me laissant ici pendant que vous allez en France ; si je vous prouvais que ce voyage, ces dangers, je les envie, je les appelle, je les implore ; si je vous disais que pour retourner avec vous et profiter de ces trois jours, je signerais à l'instant l'abandon du reste de ma vie ! Oh ! Monseigneur, ajouta-t-il en se jetant à ses pieds, si je vous ai été un serviteur fidèle, un bon ami, si, comme vous l'avez dit tant de fois, vous me devez la vie, accordez-moi cette grâce, nous serons quittes : emmenez-moi !

— Tu aimes donc quelqu'un là-bas ? dit le roi attendri.

— Mon prince, je ne suis parti qu'en arrachant la moitié de mon cœur.

— Il suffit. Viens !

Clermont se releva. Quel transport ! Quelle reconnaissance !

— Mais tes préparatifs... Sais-tu que Jean Bart ne me laissera pas t'attendre ?

— Oh ! dit Clermont, je porte sur moi toute ma fortune ! Vous ne m'attendrez pas, dussé-je vous suivre à la nage... Comment partons-nous ?

— Comme deux commissaires royaux chargés de con-

stater mon embarquement, et que Jean Bart renvoie sur un canot qui nous fera toucher terre au-dessous de la ville. Cette même embarcation nous reprendra au retour pour nous ramener à bord.

Comme il achevait ces mots, la porte s'ouvrit : c'était le signal convenu. Le prince sortit et dit quelques mots à l'oreille d'un homme qui se tenait dans l'ombre, et qu'à sa tête nue, couverte d'épais cheveux grisonnants, Clermont reconnut pour l'illustre marin.

Celui-ci parut approuver. Le prince appela Clermont du geste. Tous trois descendirent dans la batterie déserte et arrivèrent à un sabord d'où pendait une échelle de cordes que les fugitifs s'apprétaient à descendre. Mais Jean Bart les retint en haussant gaiement les épaules, et, sur un signe qu'il fit, deux bras d'hercule s'allongèrent du dehors comme une tenaille formidable, pour saisir Clermont qu'ils descendirent dans le canot. Ce fut ensuite le tour du prince ; mais, avant qu'il disparût, Jean Bart, l'arrêtant et le regardant comme il savait regarder un homme :

— Dans trois jours ! murmura-t-il à voix basse.

— Foi de roi !

— Inutile de jurer ! murmura le marin. Si vous n'êtes pas revenu, je suis déshonoré, et, par conséquent, je me fais sauter la cervelle. Bon voyage !

Aussitôt, avant même que M. de Conti eût pu répondre, il étendit la main. Les deux bras reparurent. Le prince se sentit mollement glisser jusqu'à ce qu'il touchât

les planches bondissantes du canot. Six paires d'avirons l'éloignèrent bientôt du bord.

La nuit était noire, mais paisible. Les deux voyageurs atteignirent la côte plus rapidement qu'ils ne l'eussent espéré, et, une fois à terre, ne trouvèrent plus devant eux que l'espace, risible obstacle pour une volonté ferme, une bourse ronde et quatre fers bien rivés aux pieds d'un cheval.

Ces intrépides voyageurs avaient fait quatre parts de leur temps : deux pour aller et revenir, la troisième pour le séjour, la dernière pour l'imprévu. Ni l'un ni l'autre n'eût voulu avouer à son compagnon le véritable but de sa course ; toutefois, ils s'arrêtèrent tous deux aux portes de Versailles. La nuit tombait. Les chevaux de leur dernier relai faillirent imiter la nuit. Ils se donnèrent rendez-vous avant le jour à cette porte même, et M. de Conti recommanda l'exactitude à Clermont, parce que, dit-il, les derniers mots de Jean Bart ne donnaient pas le quart d'heure de grâce. Clermont répliqua que son devoir, autant que sa reconnaissance, lui prescrivaient d'être le premier au rendez-vous et de tenir les chevaux prêts.

A mesure qu'il approchait, le prince, qui, en bonne logique, eût dû se réjouir d'arriver au but, était tombé dans une morne tristesse ; Clermont, troublé au départ, ne pouvait plus contenir sa joie dès qu'il aperçut Versailles dans l'horizon bleu. Qui les avait amenés, cependant ? L'amour. Mais tous les amours n'ont pas la sérénité

du paradis, il y en a plus d'un dans l'enfer du Dante.

M. de Conti sembla hésiter au moment de pénétrer dans la ville. Clermont frissonna de voir les remords de ce sinistre bonheur. Il baisa les deux mains de son prince en lui offrant une dernière fois ses services, l'embrassa, et, congédié d'un affectueux serrement de mains, il se dirigea rapidement vers la maison de sa femme. Il n'hésitait pas, lui.

Ce bonheur légitime, son incontestable bien, Clermont cependant l'allait dérober comme un voleur ; mais, pourvu que la conscience ne réclame point, qu'est-ce qu'une difficulté ? Un raffinement du bonheur.

Avec la clef du jardin, Clermont ouvrit la grille et s'introduisit furtivement, après avoir épié et écouté du dehors. Dans les jardins, personne. Il s'approcha rapidement des bâtiments.

Mais, au rez-de-chaussée, pas de lumière. La princesse était-elle sortie ? Quel contre-temps, elle qui ne sortait jamais le soir ! Comme il ne pouvait deviner ce qu'elle avait promis à madame de Bourbon pour cette soirée, il trembla un moment, la voyant absente, qu'elle ne fût à Marly ou à Meudon, et alors son voyage serait perdu, et il lui faudrait s'en retourner sans avoir aperçu sa femme ! Allons donc, c'eût été une méprise du sort. Aux grandes passions les grands malheurs, et non pas les taquineries mesquines.

Clermont se jeta dans le petit vestibule qui conduisait

aux appartements. Qui sait ? Marie-Anne était peut-être enfermée, souffrante. Quoi de plus naturel après le départ de son mari et les tourments de tout genre qui avaient pu en résulter.

En effet, quelqu'un monte le grand escalier. Ce pas rapide, malgré sa pesanteur sénile, Clermont le reconnaît ; c'est le pas de Vaucelles. Vaucelles ! celui-là même que Clermont eût désiré rencontrer, le seul qu'il pût aborder sans péril, prier d'avertir la princesse, et il a douté un moment de sa fortune ! Il s'élançe, il saisit Vaucelles sur le palier obscur, il l'embrasse à l'étouffer. Un homme heureux est si fort !

— Monsieur de Clermont ! balbutia l'écuyer reculant devant ce fantôme : eh bien ! il ne manquait plus que cela.

— Oui, je sais bien, mon bon de Vaucelles, oui, je n'ai pas le droit d'être à Versailles ; mais ce n'est pas vous qui me trahirez, n'est-ce pas ? La princesse, où est-elle ?

— Mais que venez-vous faire ici ? s'écrie l'écuyer épouvanté. Êtes-vous fou ? êtes-vous las de vivre ?

— Quoi donc ! qu'y a-t-il ?

— Oh ! mais, cachez-vous donc ! Quelqu'un vous a-t-il vu ?

— Personne.

— Quoi ! à Versailles ! chez la princesse ! un condamné ! un proscrit dont la tête tomberait si elle était reconnue.

— Quoi ! moi proscrit, condamné ! Qu'ai-je donc fait ?

— Ce que vous avez fait à Fleurines ! Et qu'ont fait vos

camarades, vos deux brigadiers, condamnés à mort, pour lesquels je viens de supplier en vain Monseigneur, et qu'on fusille peut-être en ce moment.

Clermont poussa un cri. Vaucelles se jeta sur lui, une main sur sa bouche.

— Taisez-vous! On monte, on vient! dit-il avec terreur... Mais cachez-vous donc, malheureux!

Il n'eut que le temps, avec une vigueur supérieure à son âge, de pousser le jeune homme derrière la première porte qu'il rencontra sur le palier. On montait, en effet : c'était Didier, haletant, éploré, que plusieurs des serviteurs de la maison suivaient de loin, avec des témoignages bruyants de compassion ou de colère.

Didier aperçut de Vaucelles appuyé sur cette porte qu'il gardait de tout son corps.

— Eh bien! monsieur, s'écria-t-il, dans un désordre qui eût attendri le duc lui-même... la princesse...

— La princesse n'est pas revenue.

— Et Monseigneur, que vous aviez été trouver?

— Il ne faut pas compter sur Monseigneur, murmura l'honnête écuyer, dont l'embarras et le désespoir ne pourraient se décrire.

— Alors mes frères sont perdus! alors l'iniquité va se consommer! gémit Didier en se tordant les mains de douleur. Savez-vous bien ce qui se passe? Savez-vous que l'on vient d'enlever mes malheureux frères de la prison, dans un carrosse aux armes du duc? On les lui livre, mon-

sieur! on les lui livre! il les tuera! O Clermont, que de sang tu m'auras coûté!

De Vaucelles sentit s'ébranler derrière lui cette porte en vain retenue par ses débiles mains; elle s'ouvrit furieusement et Clermont parut sur le seuil.

— Toi aussi! s'écria Didier livide, et il se jeta dans ses bras.

— Où dis-tu que sont tes frères? demanda l'enseigne.

— Chez le duc, à qui personne ne dispute plus sa proie!

— Je saurai bien la lui arracher, dit Clermont d'une voix terrible.

Et il s'élança vers l'escalier.

— Il se perd! s'écria de Vaucelles cramponné au col de Clermont.

— Assez de victimes, Clermont, je t'en conjure, ajouta Didier en étreignant convulsivement son ami.

— Songez, dit de Vaucelles à son oreille, que le roi a des espions ici, parmi nos gens, et que je ne répons déjà plus de rien, car on vous a vu!

— Reste, reste! je t'en supplie... pour elle, murmura Didier recueillant ses forces pour le retenir.

— Quoi! ils meurent pour moi, répondit le jeune homme indigné, ils meurent pour ma faute, je puis les sauver, et je les laisserais mourir! Vous me conseillez cette lâcheté, ce crime!... Allons donc! Didier, elle ne me le conseillera pas!

D'un seul mouvement héroïque, sublime, il se dégagea et reprit sa course vers les degrés.

— Arrêtez-le, cria de Vaucelles aux serviteurs accourus, arrêtez-le, mes amis!

Tout le groupe se jeta vainement au-devant de Clermont; mais on n'arrête pas la foudre. Il écarta, renversa, écrasa tout sur son passage. En quelques bonds il fut loin de cette maison si douce où, peu de minutes avant, il se glissait souriant et heureux.

XIV

Le brave commandant de la prison finit par épuiser sa provision de patience dans la petite cour de Versailles, et, sans se douter encore de la vérité, il commença pourtant à concevoir quelques vagues inquiétudes sur le long séjour que ces deux gendarmes faisaient dans le cabinet du roi. Il en fit part à un officier des gardes qui se promenait sous le grand vestibule, et qui lui répondit gravement qu'il n'entrait jamais le moindre gendarme dans le cabinet de Sa Majesté.

Le commandant sauta en bas du carrosse, s'informa au cocher, qui déclara ne rien savoir, et les gardes pas davantage. Un petit groupe de mousquetaires, riant à l'écart, attira son attention; il les questionna, et ces jeunes gens lui répondirent que la plaisanterie était excellente et qu'ils souhaitaient qu'on la recommençât pour leur compte, si jamais ils étaient condamnés à mort.

On devine les trances du pauvre commandant qui, dans son enthousiasme pour la maison de Condé, avait donné au milieu de ce panneau. Son vieux sang s'alluma. Appelé à Versailles par madame la duchesse, voituré dans un

carrosse de M. de Bourbon, la caution lui parut suffisante ; il courut chez le duc pour dégager au moins sa responsabilité.

C'était le moment où l'exécution eût dû avoir lieu. Le prince, calmé par la satisfaction prochaine de son injure, venait d'envoyer un officier à la maison d'arrêt pour porter son pardon religieux aux condamnés et assister à la sanglante cérémonie. De remords, il n'en ressentait aucun. Ces gendarmes l'avaient frappé, blessé : d'ailleurs ils représentaient à ses yeux l'homme qu'il haïssait le plus au monde, l'auteur de tous ses tourments, de toutes ses hontes, l'amant heureux de la duchesse. Leurs deux têtes, comme l'avait si bien dit la duchesse, faisaient à peine la monnaie de ce Clermont qu'il eût voulu déchirer de ses propres mains.

Qu'on se figure le commandant arrivant sur ces entre-faites pour demander compte avec sa naïveté des prisonniers qui venaient de lui être soustraits. Qu'on reconstruise cette scène, dans laquelle le duc apprenait l'insolent enlèvement, la disparition des gendarmes et la tranquille audace de la duchesse, le nom et les armes des Condé usurpés pour ce vol scandaleux, tout Versailles riant déjà de l'aventure, et le grondement sourd des colères du roi.

Le duc fut un moment à comprendre, tant l'invention était énorme... Ayant compris, il ne put tout de suite y croire, mais, quand son officier revint lui confirmer la catastrophe, alors ce qui s'alluma de fureur dans cette âme

ulcérée, ce qui éclata de cris aigus, de sanglots déchirants, de hurlements féroces, il faudrait, non pour le dire, mais pour se l'imaginer, avoir vu et entendu ce tigre déchaîné dans sa loge de prince.

Il saisit une arme, il court à l'appartement de la duchesse : s'il la rencontre, il la tuera. Ainsi le lui conseille le sang qui monte à ses yeux et l'aveugle ; ainsi le lui crie le fiel qui reflue et noie son cœur. Sur le passage du furieux, tout fuit, tout se cache. Le silence et la solitude se font dans les vastes galeries. Arrivé à la porte de sa femme, il ne trouve qu'une créature assez vaillante pour s'opposer à lui : c'est la vieille femme de chambre, qui étend les bras, pâle, mais inébranlable, et semble provoquer la mort.

— Ouvre cette porte ! dit-il d'une voix étranglée.

— Madame la duchesse s'est enfermée avec madame la princesse de Conti.

Le duc saisit la courageuse servante par une main et la fait pirouetter à quatre pas de lui. Il prend son élan pour briser et enfoncer la porte, mais la vieille crie à l'aide ! à l'assassin ! De tous côtés on court, on s'arrête au seuil de chaque salle et l'on contemple dans un muet effroi le scandale de cette démente du maître.

Ce silence tomba comme une eau salubre sur le front brûlant du prince. Il s'arrêta. Il se voyait dans une glace livide, écumant, hideux. Cette même glace reflétait autour de lui les visages humiliés de ses serviteurs : était-

ce bien un Condé qu'on surprenait à forcer la chambre d'une femme? était-ce le fils de ces preneurs de villes, de ces gagneurs de batailles? Il laissa tomber l'arme et demeura pensif.

Peu après, le voyant plus calme et sachant que chez lui les vengeances s'aiguisaient par la réflexion, tous les spectateurs s'esquivèrent dans l'espoir de n'avoir pas été remarqués. La femme de chambre elle-même disparut. Le duc resta seul en face de cette porte.

Alors un de ses affidés s'approcha timidement et lui dit quelques mots à l'oreille. Aussitôt la physionomie du prince s'éclaira d'une joie effrayante.

— Es-tu sûr de ce que tu m'annonces? dit-il.

— J'ai vu, monseigneur.

— Et cet homme est entré chez la duchesse?

— A l'instant, par la grille du vivier,

— Un homme du commun, dis-tu?

— Une sorte de courrier...

— Quelque déguisement, peut-être... Bien! plus de bruit, plus d'éclat. Le bruit ne sert qu'à prévenir les coupables. Rassemble mes gens, arme-les, prends mes gardes. Viens...

Le duc donna ses ordres, tendit un piège à chaque issue et se préparait à surveiller lui-même l'exécution de son plan, lorsqu'un murmure de voix et un piétinement sonore retentirent dans la salle voisine. Il s'avança pour connaître la cause du tumulte. Une ombre accourait, un

homme essoufflé, ardent, que deux valets cherchaient en vain à suivre. Le duc faillit tomber à la renverse en reconnaissant cette taille, ce visage, et dans le délire de son bonheur il s'écria :

— A moi ! c'est Clermont !

— Oui, Monseigneur, dit le jeune homme, n'ayez pas peur, je ne m'échapperai pas. Grâce pour mes amis !

— Ah ! vous êtes à Versailles, répliqua le duc : je comprends, maintenant. On vous y attendait, on vous ménageait cette fête !

— Monseigneur, la vie de mes deux amis ! ils ne sont pas coupables : c'est moi qui le suis, et je me livre !

— Oh ! mais il ne sait rien, dit le duc avec un triomphe sauvage ; il ne sait rien encore et il se jette dans mes mains : c'est trop de bonheur !

Clermont regardait, stupéfait, ce sourire atroce, ces yeux de feu, ces mains inquiètes comme d'une rage de sang.

— Ah ! vous arrivez... et vous ne savez pas la nouvelle ! continua le duc. Vos amis, on les a fait évader. La protectrice que vous connaissez bien, la toute-puissante protectrice les a sauvés, arrachés aux bourreaux, arrachés au roi, à moi-même. Ils sont libres.

— Libres ? murmura Clermont écrasé.

— Oui, mais vous, vous ne l'êtes plus, interrompit le nain frémissant de volupté. Je vous tiens et ne vous lâcherai pas !

— Si je suis prisonnier, c'est du roi, répondit le jeune homme.

— Oui, il les garde bien, ses prisonniers, le roi mon beau-père ! Détrompez-vous, monsieur de Clermont, vous êtes tombé dans ma prison à moi. C'est aujourd'hui que vont se régler tous nos comptes. Vous invoquerez votre générosité, n'est-ce pas ? vous ferez appel à la mienne : vous direz que vous êtes accouru vous livrer à la place de vos amis, mais que m'importe ? Et le passé, et mes souffrances, et mes opprobres dévorés, et vos joies à vous ! Cela se paye, n'est-ce pas ? et vous êtes trop galant homme pour vous plaindre de payer cher !

— Monsieur le duc, si j'ai des comptes à rendre, je le répète, c'est au roi, à moins que vous ne me fassiez l'honneur d'une provocation.

Le duc éclata d'un rire funèbre.

— Je te l'ai fait, dit-il, cet honneur, et tu l'as refusé. Tu m'as brisé dans les mains l'épée qui appelait la tienne. L'épée de Condé, tu l'as souillée et me l'as jetée au visage. Tu mourras ! Déjà je t'avais surpris chez moi, je pouvais me faire justice moi-même et je t'ai épargné. Cette fois, plus de pitié, plus de grandeur d'âme. Tu mourras, te dis-je, et ne crois pas que je m'en fie au roi, que je m'en fie à personne pour ton supplice ! Non ! je te tiens, tu es dans ma maison. Comment t'y trouves-tu, je ne veux pas le savoir ; je vais faire ce que ferait avec impunité le dernier bourgeois de cette ville qui trouverait chez lui l'a-

mant de sa femme ; tu mourras. Seulement je te tuerai en prince, en roi ! Tu auras le sort auquel ont échappé tes complices : tu vas être fusillé par mes gens, par mes gardes, ici même, sous mes yeux, dans mon jardin, et nous verrons si ta maîtresse, celle qui a sauvé tes amis des mains du roi, nous verrons si elle t'arrachera des miennes.

Un cri perçant, un cri de femme éperdue, coupa cette furieuse menace ; madame de Conti, palpitante, se précipita entre le duc et Clermont, qu'elle saisit par la main.

— Touchez-le donc, dit-elle, à présent qu'il a au bras la fille du roi !

— Fût-il au bras du roi lui-même, je le tuerais, rugit le duc. Tenez, madame, ne défendez pas cette mauvaise cause, retirez-vous !

— N'avez-vous pas honte, dit la princesse, un prince du sang, de maltraiter ainsi un gentilhomme qui se confie à votre clémence !

— Lui ! lui qu'on attendait ici ! lui qui déshonore ma maison et qui avait certainement donné rendez-vous à la duchesse, car son messenger infâme vient d'entrer chez elle. On l'a vu, on me l'a signalé. Je le tiens aussi celui-là, et il paiera comme son maître. Les portes sont bien gardées, et il ne sortira de chez moi que pour être pendu aux barreaux de ma grille !

Un frisson passa dans les veines de la princesse quand elle vit pâlir Clermont atterré par cette révélation formidable.

— N'êtes-vous pas venu seul ? murmura-t-elle en l'interrogeant d'un avide regard ?

— Le jeune homme ne répondit rien.

— Vous voyez, il avoue, s'écria le duc avec transport, il avoue ; allons ! prompte justice de tous deux ! Éloignez-vous, madame, si vous n'êtes pas complice des crimes de votre sœur.

— Eh bien ! sachez donc tout, répondit Marie-Anne, dans un élan irrésistible, M. de Clermont est le plus généreux des hommes. En ce moment il se laisse accabler pour ne point trahir un secret confié à sa loyauté. Mais je ne veux pas qu'il en coûte l'honneur à votre femme et la vie à mon mari.

— Votre mari ! Raillez-vous ? balbutia le duc surpris de cette énergique offensive.

— Oui, je suis sa femme. M. de Clermont m'a épousée, la nuit de son départ pour la Pologne, dans l'église de Fleurines. MM. de Montvalat étaient nos témoins. C'est pour assurer le secret de cette union, pour écarter toute surprise, que les gendarmes veillaient sur le chemin du village. C'est en nous défendant qu'ils ont eu le malheur de vous offenser. M. de Clermont me quittait lorsqu'il vous a rencontré, lorsqu'il a essuyé vos menaces et vos injures. Oui, monsieur, voilà trois ans qu'il cache cet amour et qu'il porte noblement le fardeau de tant de soupçons et de malheurs. Ah ! monsieur le duc, faut-il encore que je vous demande sa grâce ?

Le duc croyait rêver. Il voyait la princesse suspendue au cou de Clermont, il lisait la vérité sur leurs traits inspirés et dans leurs yeux rayonnants de tendresse, et il lui semblait sentir s'envoler de sa poitrine le vautour pesant qui depuis tant de jours lui rongea le cœur.

— Que ne parliez-vous ? murmura-t-il. Pourquoi la duchesse.....

— Elle ignore tout, monsieur, s'écria Marie-Anne ; seul au monde vous connaissez notre secret.

— Si elle n'est pas votre confidente, pourquoi ces intimités de M. Clermont chez elle ? pourquoi en ce moment encore cet homme qui se cache pour entrer dans son appartement?... Tout cela, madame, est bien mystérieux pour des gens irréprochables.

Marie-Anne trembla, Clermont lui serra convulsivement la main. Quel danger à côté de leur salut ! Déjà le duc trouvait longue cette hésitation d'une demi-seconde. Le courage d'un mensonge habile, jamais Clermont n'eût pu l'avoir. Elle se dévoua.

— Comprenez donc, reprit-elle vivement, que c'est moi qui n'ai pu attendre la mort des amis de mon mari ; que c'est moi qui ai arraché à ma sœur la démarche désespérée qui les a sauvés. M. de Clermont, inquiet pour eux, arrivait chez moi au mépris de tous les périls. Vous savez s'il se cache du roi ! Vous comprenez s'il se cache plus encore depuis ce mariage. Chez moi, il ne trouve personne. On lui annonce que ses amis vont mourir : où

me rencontrera-t-il? chez la duchesse. Il y envoie précipitamment l'homme que vous savez, et lui, lui-même accourt se livrer à vous... espérant, ou votre générosité ou mon secours et l'intercession de la duchesse.

Elle s'arrêta. Elle étouffait. Un mot de plus, et elle eût perdu connaissance. Clermont, dévoré d'angoisses et la tête perdue en face d'un si épouvantable malheur, ne réussissait à trouver d'autre moyen que de sauter sur cet homme et de le tuer, s'il n'était pas convaincu.

Dieu les sauva tous. Le duc se rendit.

Courbant la tête et affermissant sa voix qui tremblait :

— Pardonnez-moi, dit-il avec une noblesse qui attendrit la princesse et toucha Clermont jusqu'au cœur, pardonnez à un homme malheureux, voué par la nature à toutes les souffrances de l'orgueil froissé. Autour de moi je ne trouve que beauté, noblesse d'âme et tendres sentiments payés de réciprocité. Quelqu'un de compatissant, quelqu'un de dévoué m'eût rendu meilleur en me plaignant un peu. Tout au contraire, on m'irrite, on me raille, on me méprise peut-être, et pourtant j'aurais eu un cœur aussi, et j'ai une âme ! Pardonnez-moi tous deux ; vous, madame, hélas ! que n'avez-vous eu pour moi plus de confiance, je vous eusse épargné bien des chagrins ; vous, monsieur, surtout, car vous ne pouviez rien dire, et je vous rends cette justice que vous avez agi en galant homme. Soyez libre, soyez heureux. Mon Dieu ! que je suis à plaindre ! Voyez ! avec un mot, la duchesse eût tout

calmé... mais non, elle me chassera encore, elle rira de moi. Ah ! que je souffre ! je n'ai vraiment pas d'amis !

Clermont s'approcha, pénétré de compassion pour toutes les tortures qu'il sentait sous cette enveloppe et qui menaçaient d'en faire éclater le bronze.

— Je cours chez ma sœur, dit Marie-Anne, elle n'est que jeune et folle. Vous verrez.

— Non ! attendez, attendez ! interrompit le duc en la retenant. Elle aussi, je l'ai offensée. Est-ce que je ne blesse pas tout le monde ? J'ai mis des espions, des gardes à ses portes, j'ai donné les ordres les plus humiliants pour elle contre l'homme qu'elle a reçu... et j'allais sacrifier ce malheureux, si vous ne m'eussiez appris son innocence. Voyons !... réparation à elle et à tous !

Il appela son écuyer, qui attendait, morne et tremblant, les terribles ordres suspendus naguère aux lèvres pâles du maître.

— Faites revenir vos hommes, dit-il ; laissez libre tous les passages, et annoncez à madame la duchesse que j'aurai l'honneur de me présenter chez elle aussitôt qu'elle voudra bien me recevoir.

L'écuyer partit bien soulagé, bien heureux.

La princesse et Clermont eussent dû bondir de joie : leur ami était sauvé ; la duchesse y gagnait l'honneur et la vie. Cependant, honteux de la confiance du duc, ils baissaient malgré eux la tête ; cette victoire, due au mensonge, leur répugnait comme une bassesse ;

ils ne songeaient pas même à le remercier pour eux.

Le duc poussa plus loin la grandeur d'âme.

— Ne vous oubliez pas ici, dit-il à Clermont. Le roi ne vous pardonnerait point cette infraction à ses volontés. Avez-vous la permission de M. de Conti pour cette absence?

Clermont rougit et fit timidement un signe affirmatif.

— N'importe, continua le duc, cachez-vous, ou plutôt hâtez-vous de retourner, puisque maintenant vous n'avez plus à craindre pour vos amis ni pour vous. Je vous promets d'être pour MM. de Montvalat un aussi zélé protecteur que je leur étais ennemi cruel. Je vous promettrais bien aussi, non pas protection, vous n'en avez plus besoin, mais amitié sincère ; seulement mon amitié est comme ma personne, elle fait peur, — et l'on fuit !

— Oh ! Monseigneur ! oh ! mon frère ! s'écrièrent Clermont et la princesse respirant librement pour la première fois depuis cette scène émouvante.

Et ils échangèrent avec M. de Bourbon la plus cordiale pression de main. Si le duc se fût revu en ce moment au miroir, il eût juré d'être toujours aimant et bon.

L'écuyer revint annonçant que madame la duchesse recevrait son mari quand il lui plairait d'aller chez elle.

— Et le courrier, ce pauvre diable, à qui j'ai dû faire passer un si mauvais quart d'heure, est-il rassuré ? demanda le duc.

— Oh ! Monseigneur, il est parti tout courant et n'a pas demandé son reste, s'écria l'écuyer.

Clermont et la princesse échangèrent un froid regard.

— Vous le retrouverez, monsieur de Clermont ; donnez-lui pour moi quelques pistoles, ajouta le duc. Voilà donc qui va bien. Partout sérénité, partout azur ! Que c'est bon et qu'il y a longtemps que je n'avais vu ainsi mon ciel ! Accompagnez-moi chez la duchesse, je vous prie, et faites ma paix avec cette ingrate !

— De grand cœur ! répondit la princesse.

Et tous trois s'acheminaient vers l'appartement de madame de Bourbon, lorsque, en traversant la galerie, ils furent arrêtés par M. le duc d'Ayen, capitaine des gardes du roi, qui, touchant du doigt Clermont à la poitrine :

— Monsieur le comte, dit-il, votre présence à Versailles est une offense dont le roi vient d'être instruit, et qu'il appelle un crime de lèse-majesté. Je viens en son nom vous sommer de me suivre : vous êtes mon prisonnier.

La princesse allait s'écrier ; le duc, appuyant une main sur son bras, lui commanda la prudence.

— Monsieur le capitaine des gardes, dit-il à son tour, Sa Majesté m'inflige une sensible mystification en faisant arrêter chez moi un gentilhomme avec lequel je viens de me réconcilier. Souffrez que je porte au roi cette bonne nouvelle, qui modifiera peut-être ses résolutions. Tout ce que je puis, je l'emploierai pour M. de Clermont. Ainsi...

— Quant à vous, monsieur le duc, reprit le capitaine des gardes avec un profond salut, le roi, offensé de l'éva-

sion des gendarmes condamnés par son conseil de guerre, et sachant que vous en êtes l'auteur, m'ordonne de vous en témoigner son ressentiment le plus vif.

— Je vais tout expliquer au roi, interrompit le duc avec un sourire. Une minute d'éclaircissement suffira...

— Vous n'irez point chez Sa Majesté, dit M. d'Ayen, elle refuse de vous voir, et j'ai l'ordre de vous arrêter, sans que vous puissiez communiquer avec qui que ce soit. Votre épée, s'il vous plaît, et suivez-moi à la Bastille !

Le prince, foudroyé, ne put articuler une parole. La princesse pâlisait : sans l'appui qu'elle trouva sur le bras du duc, elle eût succombé à tant d'émotions successives. Il la releva. Un triste sourire de Clermont la rendit toute à elle-même. Qui veillerait sur lui, si elle faiblissait.

Le duc d'Ayen et deux mousquetaires conduisirent le duc au carrosse toujours attelé qui avait délivré les deux gendarmes.

Deux autres mousquetaires emmenèrent Clermont sans qu'il osât baiser la main de cette femme qu'il voyait, qu'il touchait, qui était à lui, et que peut-être il ne devait plus rencontrer en ce monde !

XV

Quel parti prendre ? Qui implorer ? Comment s'arracher de ce terrain perfide d'où elle ne retirait un pied que pour sentir s'y enfoncer l'autre ?

Didier d'abord. Il se consumait de douleur, d'inquiétudes. Elle le rassura, elle lui indiqua le chemin qu'avaient suivi ses frères, l'endroit où il devaient attendre l'argent promis pour continuer leur route. L'argent, elle le prit chez son intendant, mais Didier le refusa. Ses frères n'étaient-ils pas riches ? Craignant que ce grand cœur ne flottât entre ses frères et Clermont, c'est-à-dire qu'il ne les vît se perdre tous trois, elle lui laissa ignorer la gravité de l'arrestation du comte, elle joua le rôle de consolatrice, elle, sans espoir. Enfin elle annonça au curé de Fleurines qu'il ne devait pas hésiter à conduire ses frères hors de France ; que telle était la volonté de Clermont, la sienne propre. Otez-nous, lui dit-elle, cette inquiétude, cette complication. Je suis ici pour Clermont, soyez là-bas pour vos frères. Didier partit.

N'avait-elle réellement plus d'espoir ? Si. Une sinistre lueur brillait à son horizon, astre funèbre, comète qui

prédit la mort des grands rois. Marie-Anne, fille infortunée, femme menacée de perdre à jamais son mari, se demandait si le mari ne serait point sauvé par la mort du père.

Ces deux arrestations envolées comme deux oiseaux nocturnes de l'alcôve d'un mourant, était-ce la dernière manifestation du vieux despotisme royal? Précédant de quelques instants l'opération mortelle annoncée par le chirurgien Maréchal, auraient-elles le temps d'être exécutées jusqu'au bout? Le jour, en se levant, qu'éclairerait-il? Un nouveau règne, jeune, joyeux, tout doré d'amour et de félicités sans fin, ou le retour assombri de l'ancienne servitude, et les luttes de famille, et le mauvais vouloir du vieux roi, contre ce mariage qu'on le soupçonnait d'avoir déjà invalidé par une perfidie?

Cette aurore clémente ou lugubre, ce billet noir ou blanc destiné au père ou à l'époux de Marie-Anne, qui pouvait les prévoir, en balancer l'influence? Une seule personne, le Dauphin. La princesse courut chez son frère.

Elle le trouva seul, défait, debout, tout habillé au milieu de la nuit : ce qui jamais peut-être ne lui était arrivé ! Il répondit d'un signe à ses tendresses ; il marchait à grands pas dans sa chambre et ne ralentit point sa fiévreuse promenade.

Elle lui conta ce qui s'était passé ; elle lui ouvrit son cœur dévoré de chagrins, de craintes ; elle lui dit que Clermont était son mari. A peine cet événement immense

fit-il jaillir une étincelle de ses yeux mornes, de son cœur paralysé. Il s'arrêta un instant, la regarda, non sans compassion, mais sans chaleur, et, baissant plus profondément la tête, recommença les quinze pas qu'il faisait sur son tapis, et dont chacun semblait compté par un craquement de son soulier sur la laine épaisse.

Comme elle le pressait, sinon de s'occuper d'elle, au moins de l'informer de la situation, car l'opération devait être achevée :

— J'attends, répliqua-t-il.

Ce fut le seul mot qu'elle lui arracha.

Il attendait !

Oui, ce mot bien simple parut à Marie-Anne infini comme l'espace, profond et sombre comme l'avenir.

Elle aussi, malgré tous les détours de la délicatesse, malgré toutes les subtilités de la pensée, elle attendait.

On eût pu les voir silencieux et frémissants, lui en sa marche monotone, elle en son impatiente immobilité, essayer de se dérober l'un à l'autre le furtif et trop fréquent regard qu'ils adressaient à l'horloge.

La nuit s'avancait. Rien ne troublait son calme opaque. Les grands jardins ne murmuraient pas. Une nuée lourde et basse masquait toute l'étendue du ciel. Pas un bruit autour de cette chambre ; soudain le pavé des cours résonna sous les pas d'un cheval.

Une dépêche arrivait à Monseigneur, de la main de Maréchal.

Il la reçut : il la plaça sans l'ouvrir sur la cheminée. Marie-Anne, le voyant si incertain et si pâle, eût voulu bondir jusqu'à cette enveloppe qui l'attirait ; le sang, comme un métal en fusion, brûlait ses doigts ; ses yeux fixes dévoraient la dépêche.

Monseigneur attendit longtemps. Enfin il prit le papier, l'ouvrit et lut. Marie-Anne lisait, elle, sur son visage de marbre.

Le Dauphin, après une longue minute, releva la tête et, regardant froidement sa sœur :

— Le Seigneur nous conserve notre père, dit-il. Béni soit le nom du Seigneur !

Puis, tendant la dépêche à la princesse, il détourna les yeux et alla s'asseoir devant le feu.

Marie-Anne lut à son tour :

« Une violente colère causée par l'évasion des deux condamnés a provoqué une crise inattendue. Le seul effort de la nature rend l'opération inutile. Le malade est hors de tout danger. »

La princesse laissa tomber ses bras inertes le long de son fauteuil. La dépêche s'échappa des doigts glacés qui ne la sentaient plus.

Monseigneur, sans dire un mot, ramassa le papier, le brûla dans la cheminée, et s'arrêta devant sa sœur comme pour lui témoigner qu'ils n'avaient plus de motif pour demeurer ensemble.

— Notre père vivra , grâce à Dieu ! murmura Marie-Anne en levant sur lui des yeux désespérés , mais mon mari...

— Que faire ? dit le Dauphin.

— N'essaieriez-vous pas de le sauver , mon frère ?

— Comment ?

Elle se tut.

— En luttant contre le roi ? en prenant un parti dans sa cour ? en appelant votre mari mon beau-frère , moi qui n'ai pas même avoué ma femme !

— Alors vous m'abandonnez ? dit sourdement la princesse.

A son tour il ne répondit pas.

Elle se leva , lui prit la main , qu'elle baisa respectueusement , et , sans un reproche , sans un murmure , elle traversa la chambre et partit.

Monseigneur courut à elle lorsqu'elle touchait déjà le seuil ; il la retint dans ses bras. Elle ne se retourna pas , et , comme il l'embrassait avec un sanglot étouffé , elle sentit glisser sur ses joues deux larmes brûlantes : son ressentiment fut éteint , elle entoura son frère de ses bras caressants , elle l'étreignit , elle le pressa. On eût dit qu'elle essayait de faire passer son âme dans cette statue.

Alors elle le regarda encore , et cette fois , pour résister à la prière renfermée dans un tel regard , il eût fallu n'avoir jamais rien aimé sur terre et ne croire à rien dans le ciel.

Monseigneur crispa douloureusement ses mains glacées. Il répondit à cette éloquence de l'espoir par l'éloquence de l'impuissance. Rien !

Marie-Anne ferma les yeux , haussa imperceptiblement les épaules ; elle n'avait plus qu'un pas à faire pour sortir de la chambre. Son adieu fut ce doux sourire qu'on voit parfois errer sur les lèvres des malheureux qui n'ont plus rien à perdre que la raison.

Comme elle demeurait muette et froide dans son carrosse sans avoir répondu à l'écuyer qui demandait ses ordres et attendait tête nue :

— Plus de père , murmura-t-elle... plus de frères , plus de mari... plus d'amis... et pas un ange près de Dieu pour le fléchir !

Tout à coup illuminée :

— Plus d'ange , ai-je dit ? s'écria l'infortunée. Pardon , ma mère , est-ce que je ne t'ai pas ? — Aux Carmélites de la rue Saint-Jacques ! dit-elle vivement à l'écuyer.

Le visage étonné du gentilhomme semblait répondre :
— Il est bien tard ! la nuit s'avance , tout dort.

Mais Marie-Anne répondit :

— Allez , monsieur , allez ! Il n'est pas de jours , il n'est pas de nuits , il n'est pas de sommeil pour les malheureux ni pour les anges. Conduisez-moi chez ma mère.

XVI

La nouvelle du rétablissement du roi se répandit partout avant le bruit de sa maladie. Le secret du danger avait été bien gardé ; il n'en fut pas de même de la délivrance : aussi, le lendemain, Versailles regorgeait de visiteurs essoufflés, qui témoignaient autant de joie qu'ils en auraient eu de voir finir ce règne interminable.

Le roi fit savoir tout d'abord qu'il irait entendre une messe au Val-de-Grâce en reconnaissance du miracle que Dieu venait de faire pour le sauver. Puis, ce devoir accompli, il s'occupa des affaires avec une activité effrayante pour ceux que ces affaires concernaient.

On le vit un peu maigri, fatigué, chancelant, mais âpre à la besogne, appeler les ministres, leur reprocher sévèrement leur négligence et fulminer contre les auteurs du scandale de la veille. Les ministres n'eurent qu'un mot à répondre : « Ce qui se passe entre princes du sang ne regarde que le roi... s'il l'approuve, qu'il récompense ; s'il le blâme, qu'il punisse. »

Le roi dicta immédiatement aux secrétaires, et presque sans reprendre haleine :

L'ordre portant maintien de la condamnation capitale portée contre MM. de Montvalat. La confiscation de leurs biens au profit de la couronne, démolition des maisons ou châteaux, coupe des bois de haute futaie, dégradation de noblesse pour eux et leurs descendants à perpétuité.

Condamnation de Louis, comte de Clermont, à la peine capitale pour désertion devant l'ennemi et crimes de lèse-majesté et de haute trahison. La sentence portait que l'exécution aurait lieu le même jour, au coucher du soleil, dans la cour du château de la Bastille.

Condamnation du commandant de la prison militaire à une année de détention dans une forteresse et mise en retraite de cet officier.

Enfin, l'ordre d'exil de monsieur le duc et de madame la duchesse en leur terre de Chantilly.

La plume des secrétaires frémissait dans leurs doigts tremblants. Ils se courbaient sous cette avalanche de vengeances. Jamais on ne se souvenait d'avoir vu le roi animé d'une pareille fureur.

On annonça Monseigneur et tous les princes. Le roi fut plus que froid envers son fils dont il caressa les enfants. Il se montra gracieux envers son frère et sa belle-sœur, aimable avec le duc de Chartres qu'il haïssait. Il embrassa tendrement la duchesse de Chartres, sa troisième fille.

Monseigneur comprit à quel point, même dans sa neutralité, il s'était compromis devant son père. Celui-ci ne lui pardonnait pas d'avoir failli régner.

Quant à madame de Conti, le roi lui tourna le dos et ne la regarda pas. Elle s'y attendait et ne manifesta ni crainte ni déplaisir. Suivant le conseil de sa mère, elle s'effaçait, rien de plus, jusqu'à des moments meilleurs, que la Carmélite lui avait fait espérer dans leur entrevue nocturne.

Cependant, au milieu de cette résurrection du vieux roi, celle qu'il frappait le plus cruellement, celle qui eût le plus gagné à un nouveau règne, madame de Conti, était peut-être la seule qui eût pleuré sincèrement l'auteur de ses misères.

On parla devant elle des grands événements du jour, on analysa les nouveaux ordres du roi. Il fallut qu'elle entendît impassible les courtisans applaudir aux cruautés entassées sur les Montvalat; il lui fallut entendre sans mourir les détails de l'incarcération de Clermont, l'analyse des pièces dont se composerait son échafaud, probablement celui de M. de Biron conservé à la Bastille, et les discussions engagées sur l'heure et le mode de supplice.

Elle, aveugle et sourde, souriant sans relâche avec démente, répétait tout bas : — Défends-moi ma mère, défends-moi !

Quand le roi se fut bien satisfait en montrant à tous qu'il était imprudent de le croire si tôt mort; quand il eut déclaré, avec son grand air, que le mauvais exemple ayant été donné à sa cour, il se voyait forcé de sévir et traiterait en rebelle quiconque oserait le solliciter pour les coupables; alors, n'ayant plus personne à frapper, puis-

que tout s'écrasait devant lui, il partit avec la cour pour entendre la messe au Val-de-Grâce.

Louis XIV avait toujours montré beaucoup de vénération pour cette abbaye du Val-de-Grâce, que la reine Anne d'Autriche, sa mère, avait consacrée à Dieu pour le remercier de la naissance d'un fils après une stérilité de vingt-deux ans.

C'était son monument à lui. Il y trouvait le cœur de sa mère, ce cœur dont elle lui avait transmis l'orgueil, la profondeur et la puissance, aussi peut-être la froide rigidité.

Il y trouvait tous les souvenirs de son enfance, vestiges de la piété maternelle, mignardises touchantes inspirées par la dévotion espagnole : ses premiers habits, sa première chaussure, et celles des princes et princesses de son sang, qu'Anne d'Autriche avait donnés à perpétuité, avec leurs cœurs, au trésor de cette abbaye, comme si chaque souvenir d'elle et de sa race devait être adoré à l'égal d'une relique, comme si chaque goutte de son sang créait un dieu.

Le roi trouvait encore dans cette église le génie de Mansard et celui de Mignard, l'un aux pieds, l'autre au front de l'édifice : car Mansard en a dessiné le plan souterrain et les caveaux ; Mignard en a peint le dôme. Cet édifice porte d'ailleurs, en ses ornements pompeux et ses proportions ambitieuses, le caractère de majesté théâtrale particulièrement sympathique aux goûts de Louis XIV.

Le roi fit le voyage en véritable malade, malgré ses affectations d'homme immortel. A la difficulté de l'action, le peuple jugea la grandeur du péril couru. La cour arriva au Val-de-Grâce lorsque midi sonnait. Clermont n'avait plus que cinq heures à vivre !

Voilà ce que pensait la princesse de Conti, sa femme, pendant que son carrosse, où elle avait dû recevoir plusieurs dames fort indifférentes, suivait lentement le carrosse royal. Cinq heures à vivre pour ce malheureux sans reproche à qui la mort du roi, si probable hier, eût donné une longue et bienheureuse vie.

Chaque tour de roue broyait le cœur de Marie-Anne. Elle se pencha hors des portières lorsqu'on arriva au sommet du faubourg Saint-Jacques, d'où l'on aperçoit tout Paris, et au-dessus de Paris la sinistre Bastille.

En même temps, dans le faubourg, à sa droite, elle voyait le clocheton aigu et la croix en dentelle de la chapelle des Carmélites, où sa mère veillait pour la protéger.

Le roi entra au Val-de-Grâce en conquérant. Ne venait-il pas de gagner sa bataille contre la mort ? Toute la cour se plaça loin, derrière le monarque ; lui, dans le chœur, sous un dais, gardé par quatre mousquetaires. L'office commença.

Supplice ! agonie ! L'encens fumait, la musique chantait sous les voûtes : tout ce que la divine religion emprunte à l'art, divin aussi, puisqu'il émane de Dieu comme

elle, tout ce que les hommes, dans leur amour pour le bienfaiteur suprême, savent ajouter d'ornement à une prière, le roi le savoura avec délices : c'était la fête de son salut ; la cour s'y complut comme à un doux concert, comme à un brillant spectacle ; mais que souffrait-elle, cette femme infortunée qui sentait, pendant la cérémonie, s'écouler seconde à seconde, goutte à goutte, l'existence de son époux !

Enfin tout s'éteignit : voix harmonieuses, cires parfumées, encens d'Arabie. Le clergé défila lentement devant le dais ; les portes s'ouvrirent. Un grand bruit de foule repoussée et de chevaux hennissants pénétra dans l'église. Le roi se leva sous le dais, qui, soulevé aussi, allait se diriger vers les portes.

— Et rien, rien encore ! disait la princesse. Le roi n'a pas reçu de message. Le roi n'a pas donné d'ordre. Rien n'est changé. Que m'a donc promis ma mère ! Il est une heure, il en faut trois pour retourner à Versailles. Et Clermont doit mourir à cinq !

Marie-Anne crut qu'elle allait devenir folle ; elle eût déchiré tous ces impatients qui se préparaient à sortir ; elle eût crié à tous : « Attendez donc ! » Elle se demandait si, au passage du roi, elle ne devait pas se jeter à ses pieds, prendre à témoin Dieu, et, dans son temple, obtenir la vie de Clermont ou sacrifier la sienne par quelque coup de désespoir.

Un instant de plus, ce scandale s'accomplissait. Mais

l'archevêque, qui venait d'officier, et qui, pour quitter ses ornements sacerdotaux, était rentré dans la sacristie, en ressortit avec une sorte de hâte, vint au roi, qui taisait son dernier signe de croix, et l'arrêta comme il franchissait déjà la grille du chœur.

— Sire, dit-il, je viens solliciter de Votre Majesté un moment d'audience.

— Pour vous, monsieur l'archevêque? demanda le roi.

— Non, sire, pour une femme.

— A quel propos?

— Sire, c'est une religieuse dont le couvent est de l'autre côté de cette rue... Elle attendait la fin de l'office dans la sacristie, et, malgré tous mes efforts pour la dissuader, je n'ai pu la retenir : elle vient.

— En vérité!... qui donc se permet une telle insistance? dit le roi. Quel ordre? quel nom?

— C'est une carmélite. Elle s'appelle sœur Louise de la Miséricorde.

Le roi tressaillit. Pendant sa première hésitation, l'archevêque se retira respectueusement. On vit sortir d'une porte latérale cette carmélite, qui traversa le parvis d'un pas ferme, la tête baissée, et s'avança jusqu'au dais sous lequel était demeuré le roi.

Celui-ci, dont le visage altéré trahissait les émotions les moins favorables, se retourna brusquement vers les mousquetaires en faction devant les piliers du dais ; d'un

geste il les congédia. Ils quittèrent le chœur, dont leur officier ferma les grilles.

La carmélite et le roi restèrent seuls. Au delà, toute l'assemblée se levait, tendait le col et se haussait pour mieux suivre de loin, à travers les dessins de fer, chaque phase de cette scène incompréhensible.

Une seule personne se prosterna sur la dalle, le front enseveli dans le velours de sa chaise ; ses mains jointes ou plutôt crispées au-dessus de sa tête, et souvent elle baisait le marbre avec ferveur, et ses yeux arides ne trouvaient plus de larmes, et elle murmurait à voix basse :

— Fléchis mon père, inspire ma mère, Dieu de bonté !

Cette religieuse et ce roi, qui se trouvaient pour la première fois en présence depuis près de trente années, avaient été jeunes, beaux, ardents. Ils avaient brûlé l'un pour l'autre de la passion la plus poétique et la plus folle. Bien souvent, autrefois, à la place même où ils se rencontraient en ce moment, Anne d'Autriche, inquiète de cet amour, avait prié Dieu de l'effacer du cœur de son fils, et le jeune roi y avait juré d'aimer La Vallière jusqu'au dernier soupir.

Que de fois, dans cette même église, Louis, agenouillé près de sa mère, près de sa femme, n'avait-il pas tourné furtivement la tête pour aller chercher derrière lui le regard humide et voilé de sa douce maîtresse ! Alors elle rougissait, et ce rayon de flamme embrasait tout son

être, et ses blonds cheveux bouclés frémissaient, et leur parfum, se dégageant entre mille, volait jusqu'à l'amant, qui frissonnait et s'embrasait d'amour.

Mais depuis trente ans, l'un était resté roi, brillant, bruyant, insatiable de plaisir et de gloire, emplissant sa cour de trophées, sa maison d'enfants illégitimes, s'enivrant de louanges, se haussant incessamment par-dessus ses peuples pour paraître un peu plus grand que les plus grands rois.

L'autre n'était plus ni duchesse, ni favorite, ni riche, ni aimée; elle n'était plus même de ce monde; elle s'était courbée plus bas que les plus humbles, ravalée aux plus abjects travaux, brisée dans les plus féroces tortures. Jalouse de racheter une à une chaque minute de plaisir et de puissance, elle les expiait par des heures d'intolérables supplices, et, quand le corps tombait terrassé, l'âme infatigable le ressuscitait pour quelque nouveau martyr.

Cependant, lorsqu'ils levèrent les yeux l'un sur l'autre et se virent pour la première fois depuis ces trente ans, l'un, celui qui avait toujours été heureux, et dont la parure magnifique masquait la caducité, parut à l'autre un vieillard usé, flétri par l'abus de la vie, ridé de sillons profonds dans lesquels dormaient la paresse et la débauche. Son œil, encore fier pour les hommes, ne reflétait que le vide. Le vide à distance paraît aussi profondeur. Pour quiconque savait les événements de sa longue carrière, la signification de sa physionomie était effrayante.

Quant au corps, sépulcre blanchi, ruine diffamée, il cherchait à inspirer l'admiration et la crainte : il n'inspirait pas même la pitié !

La religieuse, au contraire, ayant perdu toute beauté humaine, commençait à prendre cette céleste beauté, cette immatérielle splendeur des âmes que l'enveloppe ne souille ni ne gêne plus. Dans son œil austère, mais calme et toujours pur, on ne lisait ni le passé, c'est-à-dire le remords, ni le présent, c'est-à-dire l'immolation et la souffrance. Cet azur reflétait Dieu, et devant une telle majesté, nul regard terrestre n'eût osé engager ou soutenir la lutte.

Le roi se sentit troublé à mesure que s'avancait vers lui cette froide statue. Depuis un instant elle le regardait, et il s'effraya de la voir impassible et sereine, quand il chancelait débile et embarrassé.

Il s'inclina profondément ; elle répondit par un salut simple et grave. Il attendait sa voix, il dévorait des yeux la parole qui allait sortir.

— Sire, dit-elle, une longue prière et le sentiment de la reconnaissance que vous devez à Dieu pour votre retour à la vie ont-elles changé le cœur de Votre Majesté ? Avez-vous enfin reconnu que manquer de clémence aujourd'hui serait un grand crime ?

— Que voulez-vous dire, madame ? répliqua le roi surpris, et envers qui manqué-je de clémence ?

— Envers celui que vous avez condamné à mort, et qui, vous le savez bien, ne peut pas mourir.

— Monsieur de Clermont?

— Oui, sire, lui-même.

— Et pourquoi, madame, commettrai-je un crime en faisant justice d'un rebelle et d'un traître ?

— Est-il rebelle et traître? Je l'ignore. Seulement, je sais, nous savons tous deux ce qu'il est à votre fille, et la tendresse qu'elle a pour lui...

— En vérité, madame, dit vivement le roi, il est étrange de voir une femme aussi pieuse, une sainte femme, s'intéresser à des amours mondaines qui sont la honte et le scandale de ma famille, et que moi-même, par pudeur, je n'eusse osé citer parmi les crimes de ce gentilhomme atteint enfin par ma justice.

— Il n'y a rien d'étrange, sire, à voir une mère s'intéresser aux douleurs de sa fille et chercher à lui conserver...

— Son amant?

— Non, sire, son mari!

— Son mari! s'écria le roi...

— Ne le saviez-vous pas? dit-elle froidement.

— Son mari! M. de Clermont est le mari de ma fille! Il aurait osé... elle aurait eu cette audace?...

Sœur Louise de la Miséricorde, pendant cette véhémement exclamation, considérait attentivement le visage du roi empourpré par l'indignation et la surprise : elle y voyait une ignorance de l'événement aussi sincère que sa fureur.

— Et quel est donc le prêtre, s'écria le roi, quel est donc le téméraire qui a sanctifié une pareille union ?

— Je ne suis pas venue pour dénoncer, mais pour défendre, répliqua doucement la carmélite.

— Si ce mariage sauve la tête du mari, reprit le roi, il fera tomber celle des témoins et du prêtre.

— Tous sont innocents : libres, ils ont uni des personnes libres ; ce n'est point un crime capital. D'ailleurs, vous ne les connaissez pas.

— Je ferai rompre ce mariage. J'en ai le droit, un concile me le donne, et lorsqu'ils invoqueront leur acte, il faudra bien qu'ils me le représentent.

— On ne vous le représentera pas, Sire. Il est anéanti. La page du registre qui le contenait a disparu.

Le roi fit un mouvement que guettait l'œil vigilant de la religieuse.

— Disparu ! un acte de cette valeur, murmura le roi avec déliance, l'avez-vous vu, vous, madame ?

— Non, mais je n'ai pas besoin d'avoir vu pour croire.

— La preuve ! madame, ces sortes de choses se prouvent, dit le roi bouillant de colère ; vous êtes dupe, on vous abuse impudemment. Fourberie ! comédie ! ne le voyez-vous pas ? Il ne restait plus de ressources à ces coupables amants. Ils sont allés à vous, et, comme vous ne vous fussiez pas intéressés à des amours profanes, on vous a forgé l'histoire d'un mariage. Crime de plus ! Ah ! c'est l'habitude de ces hommes d'aventures. Crime de

plus, vous dis-je, mais aussi, raison de plus pour que le châtement soit sévère !

— J'affirme que le mariage a eu lieu , dit la carmélite.

— Et moi je promets la vie sauve au mari, s'il m'apporte l'acte de mariage. Mais s'il ne l'apporte pas !...

— Prenez garde, interrompit gravement La Vallière , on vous soupçonne d'avoir ordonné le vol de cette page. En la réclamant avec tant d'instance, vous confirmeriez ce bruit.

— Ce vol est une fable ; j'y crois aussi peu qu'à l'accusation.

— C'est votre fille qui vous accuse, et celui qui a volé la page, c'est l'abbé Dubois !

Le roi tressaillit. Ce nom donnait un corps à l'accusation infâme. Un pareil homme était capable de tant de choses, même invraisemblables !

— Ai-je besoin, dit-il d'une voix étouffée, de me justifier devant vous d'une bassesse ?

— Non, je l'ai repoussée comme impossible. Je savais bien d'ailleurs que vous n'eussiez pas envoyé à l'échafaud le mari de votre fille.

— Assez ! assez ! s'écria furieusement le roi. Ma fille n'a pas de mari, ou bien ce n'est pas ma fille. Si elle s'est mise ainsi en dehors de son rang et de ma famille, elle s'est mise aussi hors de ma clémence et de ses droits à ma pitié. Que n'épousait-elle celui que je lui destinais, le duc de Lorraine ? elle n'eût pas eu besoin de faire deman-

der grâce pour un misérable. On n'eût pas volé l'acte d'un pareil mariage ! D'ailleurs, je ne crois pas, vous dis-je, à ces malheurs imaginaires, rien n'en effleure mon cœur, mais je crois aux complots, aux rébellions et à la nécessité de faire une prompte justice, en regrettant, madame, de n'avoir pu pardonner selon votre désir.

Le roi avait essayé de mettre dans ces dernières paroles toute sa courtoisie et sa dignité ordinaires. Que de refus il avait ainsi adoucis ! que d'amers calices il avait fait boire ! Mais la langue dorée des cours, cette femme l'avait désapprise, elle ne la comprenait plus, depuis que sa patrie était le ciel.

— Et pourquoi, répliqua-t-elle, vouliez-vous faire épouser un prince à votre fille, si elle le refusait ? Parce qu'elle est princesse, n'est-ce pas, et reconnue par vous ? Pourquoi l'avez-vous reconnue et l'avez-vous fait princesse ? Vous ai-je assez supplié autrefois de laisser ces enfants libres et obscurs ? vous ai-je ici même, dans cette église, quand vous m'apprîtes que j'étais duchesse, demandé de m'épargner une élévation qui rendait la chute plus considérable et plus honteuse ? C'est votre obstination qui nous a tous perdus. Si mon fils, que vous avez fait duc de Vermandois, n'eût pas été rapproché du trône, par votre impitoyable orgueil ; si, élevé dans l'ombre et le silence, il n'eût vécu que pour plaindre sa mère, on ne l'eût pas vu, lui, un bâtard, lui rien, s'enivrer d'être appelé votre fils, et se croire votre fils, et traiter en égal

celui qu'il croyait son frère et frapper le Dauphin au visage! Il vivrait encore!... et il est mort à seize ans... Sire!... comment est-il mort? Eh bien! ce pauvre enfant, c'est à moi, c'est à ma lâcheté que le monde imputa sa faute et que Dieu reprochera sa fin : c'est là mon crime. Nuit et jour, depuis vingt ans, je travaille à m'en punir; mais je ne veux pas que mon autre enfant y succombe à son tour. Elle a touché le port, elle est libre, elle peut mener une vie paisible, innocente selon Dieu. Voulez-vous la replonger dans les malheurs qui suivent l'orgueil? Peut-elle être à la fois votre fille illégitime qu'on méprise et votre fille qui se sacrifie! Son mariage est vrai; s'il n'est plus écrit sur un registre, il est scellé du sceau de Dieu, et vous n'avez pas le droit de le rompre. Et je proteste en son nom, et j'ai voulu que ce monde, dont je fuis les regards depuis trente ans, me vît aujourd'hui vous parler dans cette église, au pied de cet autel, parce qu'il saura que je demandais la vie d'un homme innocent, du mari de ma fille, et que vous m'avez refusée au risque de tuer mon dernier enfant!

Le roi tremblait de fureur et de crainte.

— Ainsi, dit-il, c'est mon humiliation qu'il vous faut. Ce mariage existe, dites-vous, et peut-être exigerez-vous que je le déclare? Ainsi, plus de roi en France, plus de maître, plus de respect pour l'autorité, même paternelle! Ce que vous me demandez, c'est la confusion, c'est la promiscuité, la risée publique. Demain, ma fille s'appel-

lera madame de Clermont, n'est-ce pas? Après-demain, mon fils aura pour femme une servante; Mademoiselle, la petite-fille de Henri IV, ma cousine, sera madame Lauzun... Voilà l'exemple, n'est-ce pas, que vous me conseillez en chrétienne, en religieuse, en amie!

— Ne parlez pas d'exemple, c'est vous qui l'avez donné, reprit, austèrement la carmélite. C'est vous qui avez inspiré à vos fils légitimes de passer pour des dieux, à vos bâtards de passer pour vos fils. Tombés les uns après les autres de ces sommets où la respiration est impossible, ils cherchent l'air et la vie; ils cherchent ce que vous même avez cherché! Puissent-ils le trouver; puissiez-vous enfin être heureux vous même!

L'allusion était terrible. Le roi frémit, mais il ne répondit rien.

— La vie de M. de Clermont, sa grâce, si vous voulez, Sire, ajouta brièvement La Vallière.

Il baissa la tête.

— Ils n'importuneront plus vos regards, dit-elle, ils quitteront la cour, ils disparaîtront.

— Pour remplir le monde de ce bruit odieux! s'écria le roi avec un retour de colère; pour colporter en Europe cette mésalliance, mon opprobre et celui de ma famille! — Non! le monde ne rira pas de moi! non! je ne lui enseignerai pas à mépriser cette couronne que j'ai relevée de la misère, de l'impuissance et de la honte. J'avais sept ans quand ma mère m'amena ici pour la consécration

de cette église, et je n'avais ni pain, ni linge, ni valets, faute d'argent pour les nourrir. Je jurai de rendre la royauté si puissante et si respectée qu'on tremblât au nom du roi comme au nom même de Dieu. J'ai réussi. Le trône est adoré comme l'autel. Tant pis pour les indignes qui souillent les rayons dont je les couvrais, tant pis pour ces lâches qui replongent ma race dans la fange quand je l'avais élevée jusqu'au ciel ! Ceux-là, je les sacrifierais. Appelez ma justice orgueil, je l'appelle, moi, mon idée, ma politique, et je ne suis pas roi, Dieu ne m'a pas donné un sceptre pour que j'en fasse le roseau ou la baguette d'un bourgeois. Vous voyez le monde, madame, de votre solitude, et il ne vous est plus rien, et vous dédaignez ses besoins comme ses gloires. Mais moi, qui règne et qui l'administre, ce monde, moi qui suis responsable devant mes successeurs, je ne puis avoir vos dédains ou votre indifférence pour ces crimes qui bouleversent tout l'ordre et la hiérarchie de mon État.

— Vous êtes père, cependant, dit la carmélite.

— Oui, rappelez-le moi, madame, répliqua Louis avec un sourd murmure. Rappelez-le aussi à cette enfant dénaturée dont vous prenez la défense contre moi. Oui, je suis son père, et que ne me doit-elle pas ! Cependant elle manque aux premiers devoirs imposés aux enfants par la loi divine. Respecte ton père et ta mère, a dit le Seigneur. M'a-t-on respecté en contractant furtivement, basement, un mariage indigne ? Approuvez-vous aussi cette conduite ?

Et vous-même, vous a-t-on consultée ? Est-ce à dire que ma qualité de roi et de maître délie une fille du respect et de l'obéissance ? Cette grâce que vous sollicitez, la mérite-t-elle quant à la piété filiale ? Cette grâce, la mérite-t-il, l'homme sans cœur et sans honneur qui, dans quelque vue d'intérêt sordide, a osé voler une princesse au roi, une fille à son père, sans essayer au moins de l'obtenir par ces démarches de soumission que prescrivent au moindre de mes sujets la loi et les convenances ? Si le roi, justement irrité, veut bien, pour vous, madame, uniquement pour vous, épargner cette tête vile, s'il lui sauve l'échafaud, reste le père odieusement outragé, et le père se vengera, et vous n'oserez pas lui reprocher sa vengeance.

— Votre fille a commis une faute, c'est vrai, répondit la carmélite, et je n'ai pas attendu votre juste colère pour la lui reprocher. Mais un père qui châtie a la main légère.

— Cette main, quoi qu'elle fasse, est armée du sceptre, et le sceptre frappe des coups plus lourds. Mais assez sur ce triste événement. L'homme vivra, puisque vous le voulez. Sera-ce pour lui un adoucissement ou une aggravation de peine ? Peu m'importe, il vivra !

— La vie lui sera douce près d'une femme qu'il aime sans intérêt et sans ambition autre que d'obtenir votre pardon.

— La vie avec elle ! s'écria le roi implacable ; la vie de ménage à ces impies, à ces débauchés, car leur mariage n'existe pas pour moi ; le calme dans le crime à ces cou-

pables ! non, jamais ! l'homme vivra derrière les murs d'une de mes forteresses. Il vivra pour une pénitence infinie, il vivra pour expier. Voilà comment je formule ma grâce. Pas d'équivoque. C'est ma sentence sans appel !

— Et vous appelez cela une grâce ! répliqua La Vallière. Dérision ! Sire ; allez ! j'aime mieux votre échafaud. Cet homme infortuné y montera fier et heureux. Votre fille ne vous maudira pas plus de le tuer par la hache que de l'étouffer dans la moisissure d'un cachot. Qu'elle meure demain du contre-coup, qu'elle meure dans un mois de sentir souffrir son mari, c'est toujours la mort que vous lui aurez donnée. En la donnant plus prompte, vous aurez été meilleur père ! Tuez vite, Sire, c'est maintenant l'unique faveur que je réclame de vous !

Le roi, honteux et fléchi par cette méprisante réplique, se hâta de répondre :

— Sachez toute ma pensée, dit-il, je vous en livre l'expression suprême. Je ne suis pas un roi sanguinaire, un bourreau, mais mon honneur ne composera jamais avec une mésalliance, de quelque côté qu'elle tombe dans ma maison. Cet homme ne sera jamais pour moi l'époux de ma fille. Le premier venu n'entrera pas dans la famille de saint Louis et d'Henri IV. Si j'eusse vu l'acte de mariage et s'il m'était impossible de le nier, forcé par l'évidence, ou j'eusse annulé le mariage, ainsi que j'en ai le droit, ou j'eusse obtenu par force ou par persuasion la renonciation des époux. Annuler est inutile aujourd'hui,

puisqu' Dieu dans son équité s'est chargé de détruire la preuve de ce ridicule mariage ; mais ma fille et son complice ne se réuniront jamais, je les regarde comme étrangers l'un à l'autre, d'abord parce que rien ne prouve leur union, ensuite parce que je ne l'ai pas autorisée, enfin parce que tel est mon bon plaisir !

— Sire, votre bon plaisir n'annule pas le consentement de Dieu. Ce qui est lié dans le ciel, personne ne peut le délier sur la terre.

— Je le ferai, moi ! Ces deux créatures ne se verront plus, ne se connaîtront plus ; l'homme quittera la France, il n'y remettra jamais le pied. Libre et vivant, soit ! mais là s'arrêta ma grâce.

— Sire ! Sire ! ne dites pas : jamais ! C'est un mot que Dieu lui-même n'a pas voulu prononcer pour les plus grands criminels. A tous il laisse le repentir, il permet l'espoir.

— Je ne dis point jamais, je dis ce qu'un homme doit dire, je leur laisse l'espoir. Ce *jamais* de Dieu serait l'éternité. Le jamais d'un homme, c'est la durée de sa vie. Le jamais d'un vieillard tel que moi, c'est un an, c'est un soir, une heure peut-être. Eux-mêmes l'abrègent assez, ce temps, par les tourments qu'ils me font subir ! Comprenez-moi bien, madame, je fixe la durée de leur peine à la durée de ma vie. C'est peu de chose. Que ma fille respecte au moins mes derniers jours ! Qu'elle n'en déshonore point la gloire, qu'elle m'imité, non dans mes exem-

ples mauvais, mais dans les bons : j'ai, comme vous le reprochiez tout à l'heure, contracté certaine alliance, je me suis si scrupuleusement caché aux yeux de mes peuples, que, ni aujourd'hui ni plus tard, ils n'en trouveront aucune trace. Accordez-moi, madame, cette consolation. Que jamais ma fille et celui qu'elle nomme son mari ne déclarent ce mariage, que jamais ils ne se voient et ne se joignent, moi vivant, tel est mon désir, tel est mon ordre, telle est la condition que je mets à la vie et à la liberté de cet homme. Si vous ne me garantissez point par serment que ma volonté sera respectée, je retire ma clémence, et M. de Clermont sera jeté dans un cachot inconnu, où le monde entier l'oubliera, où il s'oubliera lui-même. Si vous aimez votre fille, si vous avez quelque respect pour l'autorité d'un père, quelque pitié pour les malheurs d'un roi, n'hésitez pas, madame. Voici l'autel, Dieu nous entend : jurez !

La carmélite à son tour baissa le front devant cette volonté d'airain.

— Ne me laissez pas le temps de la réflexion, ajouta le roi, je pourrais bien retourner en arrière !

Elle sentit qu'en effet il n'y avait plus à hésiter.

— Au moins, dit-elle, pardonnez-vous à votre fille ?

— Si elle se soumet et si elle tient le serment que vous m'allez faire en son nom.

Là carmélite étendit silencieusement vers l'autel sa main livide et maigre. Et le roi frissonna encore une fois

malgré lui en se rappelant combien de soupirs d'amour ces doigts de squelette avaient étouffé sur ses lèvres.

— M. de Clermont est libre, murmura-t-il. Il partira ce soir.

Elle s'inclina.

— Adieu ! madame, ne m'oubliez pas dans vos prières, dit le roi courbé respectueusement devant cette majesté désormais impérissable.

— Je prie nuit et jour pour les malheureux, répondit La Vallière.

Et, ramenant sur ses mains les longs plis de son manteau de serge, elle se retourna et reprit à pas lents le chemin de la sacristie, où elle s'engloutit, ombre à qui Dieu avait permis un instant de reparaître sur la terre.

Quand le roi l'eut perdue de vue, il se signa de nouveau : la canne de l'officier des mousquetaires frappa la dalle, les grilles du chœur s'ouvrirent. Le dais se mit en marche à travers les flots dorés de la noblesse et des gardes, qui se montraient avec effroi combien le roi était pensif et pâle.

La princesse se cacha derrière un pilier, pour ne plus rien voir ni rien entendre avant d'avoir interrogé sa mère. Toute la foule s'écoula dans un profond silence et prit ses rangs derrière le carrosse du roi.

XVII

Mais, de tous ces spectateurs si intrigués, si attentifs, aucun n'avait suivi les mouvements du roi plus avidement et avec plus d'intelligence qu'un abbé blotti dans l'ombre de la chaire et assis sur la dernière marche du petit escalier, d'où il planait, invisible, sur toute l'assistance, pareil à un corbeau sinistre.

On le reconnaît bien, cet abbé, pour qui le spectacle de la résurrection du roi avait tant d'intérêt, ce prieur de Saint-Christophe, si empressé de surveiller les dernières conséquences de sa prouesse de Fleurines.

Tant que Dubois ne vit que l'heureuse évacion de Montvalat et la condamnation d'un absent, tant qu'il crut à la fin prochaine du roi, il resta immobile, mais, en apprenant à la fois et le retour de Clermont et la guérison miraculeuse de Louis XIV, il jugea que la princesse ferait jouer toutes ses mines pour prouver son mariage et sauver son mari.

Seulement, combien durerait cette santé du roi ? Quels succès auraient les mines ? Dubois, inexpugnable dans son silence, attendit et veilla.

Mais la solennité du Val-de-Grâce, l'attitude neutre de Monseigneur, la désolation de madame de Conti et l'exécution de Clermont, fixée à un délai de quelques heures, lui annoncèrent l'imminence d'un dénouement. Jusque-là, il se sentait maître de la situation.

L'apparition de la carmélite lui donna le frisson. Cette réserve toute puissante changeait la face de la bataille. Le roi serait vaincu ; qui sait ? le mariage serait déclaré peut-être, et, par conséquent, le voleur de l'acte recherché et puni, même sans être convaincu.

Les moments que passa Dubois pendant cette entrevue furent on ne peut plus désagréables. Son œil de belette scrutait chaque pensée des interlocuteurs, et, rien qu'au mouvement des lèvres, il devina qu'on prononçait son nom. L'issue devenait plus que douteuse. La conscience du roi, stimulée par le zèle maternel de La Vallière, pouvait provoquer une explication. Cette explication pouvait perdre Dubois, surtout si l'on trouvait en sa possession la pièce fatale, dont l'envers ne le compromettrait pas moins sûrement que l'endroit.

Parqué dans son réduit où, entouré d'enfants de chœur et de prêtres, il ne pouvait faire un geste, un mouvement sans être vu, la malheureuse page cousue dans la doublure de sa soutane lui brûlait, non le cœur, c'eût été impossible, mais la chair. Ce fut pour ce misérable, pendant quelques minutes, un avant-goût de son éternité.

Il vit La Vallière partir assez morne, le roi revenir

morne aussi. La victoire était donc demeurée indécise : oui, mais raison de plus pour prendre ses précautions contre l'un et l'autre de ces vainqueurs ou de ces vaincus.

La foule, disons-nous, s'écoula derrière le roi. Dubois arrachait un à un, sous son habit, les fils qui maintenaient son dangereux trésor. Il ne resta bientôt plus, à la poche, qu'un brin de soie, et, dans l'église, qu'un retardataire ; c'était Maréchal, homme lent, goutteux et peureux des cohues, qui s'abritait derrière un bénitier, pour que personne ne lui marchât sur les pieds.

Dubois, qui le guettait depuis quelques minutes, l'alla joindre. Ils étaient familiers ensemble.

— Eh bien ! dit-il, voilà une belle cure, notre ami ? Cela vous fait grand homme une fois de plus.

Maréchal remercia comme s'il eût mérité l'éloge.

— Oui, mais, poursuivit Dubois à voix basse et avec son rire de singe, les héritiers ? gare !

— Oh ! répliqua Maréchal, que Dubois regardait entre les yeux, c'est un nouveau bail que le roi vient de faire ; les héritiers en ont pour trente ans à attendre, et dans trente ans, je ne les craindrai plus.

En disant ces mots, il fit un mouvement pour partir à son tour ; le chemin était déblayé, l'église vide.

— Par Esculape ! s'écria Dubois, vous me charmez, et je veux brûler un cierge en l'honneur de cette résurrection et de ce bail. La fumée sera pour vous, mon maître !

Alors Dubois s'approcha de la vieille vendeuse de cier-

ges, et choisit dans ses paquets de cire l'un des plus gros, qu'il lui commanda d'accrocher sur son triangle à pointes de fer.

La vieille obéit, et, selon son habitude, se mit en devoir d'allumer le cierge.

— Non pas ! non pas ! Je tiens à l'allumer moi-même, dit l'abbé, qui fouilla dans sa soutane et en tira une feuille de papier que ses doigts alertes, plièrent, tordirent et présentèrent en un instant à la petite lanterne de la vieille.

Lentement, silencieusement, il laissa grandir la flamme et alluma le cierge en murmurant ces mots bizarres que la vieille dut prendre pour quelque formule cabalistique :

— Brûle, envers ! brûle, endroit !

Les derniers flocons noirs s'évanouirent en fumée sous la voûte immense, et Dubois sortit du Val-de-Grâce en chantonnant, sur un air à lui, les derniers vers de Boëce :

Nubila mens est
Vinctaque frænis
Hæc ubi regnant.

XVIII

Marie-Anne trouva sa mère assise dans la sacristie, où le respect de tous la laissait se reposer à l'écart des émotions de sa démarche solennelle.

A l'arrivée de madame de Conti, chacun s'éloigna. On laissa seules ensemble la mère et la fille.

— Eh bien ! balbutia la princesse tremblante, dont le regard éloquent traduisait les angoisses.

— Votre mari vivra, répondit la carmélite.

Marie-Anne, dans le transport de sa joie, tomba à genoux devant sa mère, lui baisa religieusement les pieds, puis, se soulevant jusqu'à son front, l'embrassa, l'inonda de larmes et de baisers. Tout entière à son bonheur, à sa reconnaissance, elle ne remarquait pas l'expression du visage maternel, que ces douces démonstrations n'eussent pas dû laisser pensif et sombre.

— Êtes-vous bonne ? dit-elle. Oh ! combien nous vous aimerons !

— Ne vous réjouissez pas, ma fille, je n'ai pas obtenu cette grâce sans conditions, répondit la carmélite.

— Quelles qu'elles soient, merci ! s'écria Marie-Anne : tout me sera facile à supporter, lui vivant.

— Il faut vous rappeler que votre mariage secret a été une offense cruelle pour votre père, continua sœur Louise. Cette offense, il l'a ressentie et veut vous en punir.

En parlant ainsi, d'un ton sérieux, triste, la carmélite préparait sa fille au coup terrible qu'elle avait à lui porter. Pour la première fois, Marie-Anne remarqua cette froide parole, ce maintien sévère, embarrassé.

— Je vous comprends, ma mère, dit-elle, on nous exile. Sœur Louise ne répondit pas.

— On ne m'empêchera point de venir vous voir, continua Marie-Anne ; quant au reste, l'exil me sera doux.

— Vous n'êtes point exilée, vous ! dit La Vallière.

— Qui donc l'est ? murmura l'infortunée.

— Votre mari.

— Sans moi ?

— Oui.

Marie-Anne tressaillit.

— C'est impossible ! dit-elle ; dans un premier mouvement de colère, le roi a pu dicter cette condition, mais il sait bien que je ne l'accepterai pas.

— Je l'ai acceptée, moi, en votre nom, ma fille. J'ai préféré cet exil de votre mari à la prison perpétuelle dont on le menaçait.

— Allons ! reprit Marie-Anne accablée, vous avez rai-

son, ma mère, l'exil vaut mieux que la captivité, surtout pour un exilé qu'on n'abandonnera pas. Car, sachez-le, madame, je suivrai partout ce malheureux dont la disgrâce est mon ouvrage.

La carmélite rassembla dans les siennes les deux mains de son enfant, les pressa tendrement sur sa poitrine, et, et comprimant un soupir :

— Plus d'illusions, dit-elle, tout ce que j'avais d'heureux à vous apprendre est épuisé. Maintenant commencent les sacrifices, les malheurs : apprêtez votre courage. M. de Clermont conservera la vie, il conservera la liberté, c'est tout ; il perdra tout le reste.

— On me défend de le suivre ?

— Oui.

— C'est donc un exil de quelques mois, de quelques jours ?

— C'est un exil éternel : vous ne le verrez plus.

— Ma mère ! mais je m'échapperai, mais je m'enfuirai !

— Vous resterez en France, vous ne quitterez point la cour.

— Quelle force au monde pourra donc me contraindre à souffrir un si horrible supplice ?

— Le serment que j'ai fait pour vous, et sans lequel la tête de votre mari tomberait en ce moment sur l'échafaud.

Marie-Anne se leva et regarda sa mère comme pour lui

demander de répéter ces effrayantes paroles : sœur Louise répondit à ce regard par un geste de tendre compassion.

— Quoi ! murmura la princesse, je ne le verrai plus... Celui à qui Dieu m'a unie sur cette terre, vous m'en avez séparée... vous !... C'est vous qui avez consenti à ce sacrilège... Ah ! ma mère, il eût mieux valu nous laisser mourir tous les deux !

A ces mots, qu'elle n'avait pu prononcer sans épuiser son corps et son âme, elle chancela, ses membres se raidirent, une pâleur mortelle envahit son front, et elle tomba inanimée.

Les bras de la mère étaient prêts. Cette douce victime y fut reçue et bercée comme autrefois en son enfance, pour d'innocents chagrins ou d'éphémères douleurs.

— Elle dit vrai, peut-être, murmura La Vallière. Oui, j'eusse mieux fait de les laisser mourir que de les séparer. La mort est de tous les maux le plus facile à supporter ! Elle est du moins un mal qui délivre de tous les autres !

XIX

Quand la princesse se reveilla, il faisait nuit. Elle ouvrit les yeux dans une cellule aux murailles grises et nues ; elle reposait sur un lit de paille. Et pourtant cet affreux séjour était la demeure d'un ange ; elle l'aperçut à son chevet.

Sœur Louise de la Miséricorde avait fait transporter sa fille dans sa cellule du couvent des Carmélites, et, après avoir prodigué au corps tous les soins dont elle était depuis trente ans si avare pour elle-même, elle se préparait à répandre un peu de baume sur les plaies de l'âme.

Le premier effort que tenta Marie-Anne la précipita sur le sein maternel. Son cœur se brisa contre ce cœur si tendre ; et, recommençant à vivre, elle recommença à souffrir.

Elle demanda pardon à la sainte carmélite d'avoir un moment accusé sa sollicitude et sa sagesse. Elle se sentait, dit-elle, la digne fille de cette mère de douleurs ; elle ne reculait pas devant l'héritage d'illustres infortunes dévolu à sa famille. Soumise, elle l'était ; courageuse, elle le se-

rait, seulement elle manquait de force et supplia sa mère d'être indulgente pour les défaillances qu'elle ne saurait point surmonter. Elle ajouta que depuis longtemps les luttes de cet amour l'avaient usée; qu'il eût fallu, pour la rétablir, autant de calme et de bonheur qu'elle se voyait de combats et de désespoir en perspective; qu'ainsi son destin était bien fixé, et que le serment fait en son nom l'engageant jusqu'à la mort, elle saurait abrégier ses souffrances et rapprocher cette mort, c'est-à-dire cette délivrance.

La carmélite l'interrompit :

— Ne dites point de telles paroles, ma fille, à une martyre qui croyait, comme vous, ne pouvoir souffrir au delà de quelques semaines, et qui a vu tant d'années passer lentement sur cette cellule. Vivre, pour vous, c'est espérer. Demain vous pourriez être délivrée. Vous avez un but sur la terre. Moi je n'ai que le ciel, et le Dieu que j'appelle à mon aide me défend d'abrégier la distance qui me sépare de lui.

— Mais j'aime, s'écria Marie-Anne, et je suis aimée!

— Moi aussi j'aimais, dit La Vallière, et l'on ne m'aimait plus! Là, ma fille, là où vous tordez vos mains en songeant au mari qui vous adore et vous pleure, j'ai pendant vingt ans, plus encore peut-être, tordu mes bras et lancé vers le ciel mes vœux et mes bénédictions pour votre père qui m'a tant fait souffrir. Ce carreau de brique où vous posez vos pieds, je l'ai usé sous mon front et mes

lèvres, et voilà vingt-cinq années, vous dis-je, et vous ne sauriez croire combien je me sens forte encore pour souffrir.

— Ayez pitié de moi, ma mère! murmura la princesse en arrosant de larmes les mains froides de la carmélite; je suis indigne de vous, indigne de Dieu, indigne de consolation même; cependant je dois vous ouvrir mon cœur et vous avouer ma faiblesse. Vous êtes une sainte, madame, mais vous êtes aussi une femme, et vous comprendrez toute l'étendue de mon malheur. Cet homme infortuné, cet homme sans tache, sans reproche, que je perds, que je tue, il n'a eu de moi que souffrances, déceptions, amertume. Nos amours, — hélas! pardonnez-moi de profaner ce sanctuaire, — ont été pour lui si tristes et si arides, que pas une fleur ne lui en restera quand, du fond de l'exil, il laissera errer jusqu'à moi son souvenir! Persécuté, soupçonné, puis maltraité par moi, puis brusquement payé de son amour loyal par une union mensongère, voilà qu'il n'est plus mon mari, et sa main n'a touché la mienne que pour recevoir l'anneau nuptial, et il ne connaît de cette alliance avec la fille d'un roi que les prisons, la menace de l'échafaud, et enfin l'exil! Il perd la fortune, l'honneur, l'avenir, il me perd; et, dans quelque temps, objet d'horreur pour lui, qui m'a tant aimée, j'en serai réduite à souhaiter qu'il m'oublie. Que dis-je! il ne m'oubliera que trop aisément, il ne se rappellera plus même mon visage, ô ma mère! il ne me connaîtra plus!

Je sais l'implacable volonté du roi ; je sais que peut-être en ce moment Clermont est entraîné vers l'exil, et qu'il m'appelle, et qu'il me maudit de lui avoir sauvé la vie à laquelle il ne tenait que par moi. Oh ! tout ce qu'il y a pour lui dans mon cœur, si j'eusse pu le lui dire ! et mon désespoir de le quitter, et mon espérance ardente de le retrouver ! Mais ne plus l'apercevoir, ne pas toucher sa main chérie, ne pas lui jurer que je l'aime et l'aimerai jusqu'au dernier souffle de ma vie ; sentir qu'il s'en va pour toujours, et que nous pouvons mourir l'un ou l'autre doutant de nous, sans avoir même échangé nos larmes dans un suprême adieu, voilà ce qui me tue, ma mère, et rien au monde, pas même votre douce présence, ne saura m'empêcher d'en mourir !

La carmélite mesura d'un tendre regard les forces chétives de cette âme. Elle souleva doucement sa fille dans ses bras, la releva, rabattit sur ses épaules un pan du voile épais dont elle-même était enveloppée, car la princesse, saisie par la fièvre, tremblait, et il faisait grand froid dans la cellule.

Une main dans celles de sa mère, Marie-Anne céda peu à peu à la pression muette qui l'attirait dehors. La carmélite sortit, sa fille avec elle. Elles traversèrent lentement le grand corridor, déjà désert, et atteignirent l'escalier de bois et de briques qui conduisait au portique intérieur.

Là, par le large cintre sans portes qui découpait sur le

ciel son arc sévère, on pouvait apercevoir un vaste champ de la voûte céleste. Les nuages sombres, lourds, phosphorescents, reflétaient une lueur sinistre sur les bâtiments et la cour du monastère. Au delà de cette cour plantée d'arbres déjà dépouillés, s'étendait, jusqu'à la rue d'Enfer, le jardin plus que simple de la communauté. C'était un quadrilatère rigide, coupé de deux allées en croix. L'œil en découvrait d'un seul coup toute la surface; quelques bancs sous les tilleuls étaient l'unique ornement de cette promenade désolée.

A l'heure où Marie-Anne y entra, menée par sa mère, un crépuscule blafard dessinait la silhouette noire des arbres, aux branches desquels tourbillonnaient çà et là de rares feuilles desséchées, suspendues, non plus par leurs liens naturels, mais par les fils de l'araignée d'automne.

Le vent du sud, humide et froid en cette saison, sur cette hauteur, fouettait les yeux des deux femmes silencieuses; il mordait les paupières attendries de Marie-Anne; elle souffrait. La carmélite s'en aperçut, et pourtant continua de la conduire à l'extrémité du jardin, jusqu'aux grilles qui formaient l'enclos sur la rue d'Enfer.

Là, était un banc sur lequel toutes deux s'assirent. Ce fut un solennel et touchant spectacle : la mère, invisible en cette obscurité sous ses sombres habits de bure; la fille, splendide dans ses habits de cour, et dont chaque mouvement faisait chatoyer le satin en pâles frissons, le diamant en fauves étincelles.

Marie-Anne s'attendait à quelques paroles de consolation ; elle savait la profondeur de cette âme épurée au feu des remords, au creuset de la pénitence. Nulle voix plus puissante n'eût soulagé ses douleurs. Elle sentait palpiter à ses côtés le cœur le plus tendre et le plus magnanime dont l'éloquence éclatait par ses battements mêmes. Cependant la carmélite ne proféra pas une parole et ne poussa point un soupir.

Était-elle retombée dans une de ces extases sublimes où l'âme, transfuge du corps, s'élançait à la recherche de Dieu ? Plus prosaïque, plus mondaine, plus mère, méditait-elle uniquement sur le sort de ses tristes enfants ? songait-elle à leur aplanir la route épineuse ? entrevoyait-elle dans l'avenir quelque moyen de fléchir le roi et d'amoinrir le malheur des deux époux ?

Toujours est-il que son silence et son immobilité ne cessèrent qu'au moment où, dans le calme profond de la nuit, jamais troublé à pareille heure dans ce quartier désert, on entendit comme un grondement sourd pareil à un tonnerre lointain.

Alors la carmélite releva son visage pâle, ouvrit plus largement son œil intelligent et doux. Le bruit grandissait, il approchait. On distingua bientôt des hennissements de chevaux : un carrosse montait la rue d'Enfer avec un fracas sinistre.

L'attention étrange qu'accordait sa mère à un événement de cette insignifiance fut remarquée de la princesse.

Sœur Louise de la Miséricorde ne faisait pas facilement à un bruit l'honneur de l'écouter, à une chose l'honneur de la chercher dans les ténèbres. Pourtant elle s'était levée, elle écoutait, elle regardait. La lanterne de ce carrosse apparut à travers les grilles, et le carrosse lui-même, coupant la rue à angle droit, vint s'approcher de la clôture, en face de laquelle il s'arrêta.

— Qu'y a-t-il donc, ma mère, qui vous occupe ainsi? demanda Marie-Anne, tremblant d'apprendre encore un nouveau malheur.

Avant que la carmélite eût répondu, la portière s'ouvrait, et une forme noire, qui descendit, se dirigeait incertaine vers la grille.

— Ma fille, dit La Vallière, voilà une personne qui vous cherche. Allez à sa rencontre; c'est votre mari qui vient recevoir vos adieux.

Un cri, un double cri, échappé simultanément de deux poitrines, retentit en deçà et au delà de la grille. Pendant un long espace de temps, quatre mains convulsives s'étreignirent, et les barreaux glacés n'empêchèrent point de s'unir des fronts brûlants, des lèvres altérées.

La carmélite recula jusqu'au plus profond de l'ombre; elle ne devait pas voir même le bonheur de ses enfants!

Après les sanglots, les murmures étouffés, les pressions fiévreuses :

— Voilà donc ce qu'ils appellent vivre! dit Clermont.

Oh! Marie, chère Marie, ce n'est point l'exil qui me dévorera, c'est l'amour!

— Ne crains rien, répliqua vivement cette femme naguère encore si faible et si découragée. Mon amour est à toi, il ne t'abandonnera jamais. Chaque fois que ton souffle soulèvera ta poitrine, dis-toi bien que mon cœur bat pour ton retour et notre bonheur. Vois si nous pouvons être malheureux avec la protection de cette mère, de cet ange gardien!... Elle t'a bien sauvé la vie, comment ne te la conserverait-elle pas? Elle sait que je ne vis qu'en toi, comment me laisserait-elle mourir? Ne t'attendris pas, ne désespère pas; nous sommes tous deux au monde, et nous n'y sommes pas seuls.

— Mais de quel droit nous sépare-t-on, dit-il, quand Dieu nous avait unis? On n'a donc pas avoué notre mariage au roi? Jamais il n'eût osé commettre un sacrilège; il vous eût permis de partir avec moi.

La princesse recula devant le coup mortel dont un aveu sincère eût frappé le malheureux Clermont. Lui dire que ce mariage devenait nul depuis le vol de Fleurines, qu'il n'en restait plus trace, lui ôter le seul espoir qu'il emportât dans son exil, c'eût été un assassinat. Elle eut la générosité de se taire et de garder pour elle le malheur tout entier.

— Le roi, dit-elle, est aveuglé par la colère; il reviendra peu à peu: laissons agir le temps et les douces influences. Vous, mon ami, vous serez moins à plaindre

que moi, car vous allez rejoindre un protecteur, que dis-je ? des amis bien tendres. Moi, je reste parmi nos persécuteurs. Vous retrouverez en Pologne mon beau-frère, un roi qui vous payera avec usure vos services et l'arriéré de vos souffrances. Vous retrouverez vos autres amis Robert et Henri de Montvalat, dont vous avez à refaire la fortune et à soutenir la faiblesse. Pendant ce temps, ami, l'horizon s'éclaircira. Un roi défenseur pour le présent, un roi dévoué pour l'avenir ; car Monseigneur souffre de son impuissance et vous dédommagera un jour.

— Un jour... hélas ! murmura Clermont, quand arrivera-t-il, ce jour réparateur !

— Mon ami, mon époux, vous ne voudriez pas me faire répéter avec vous ce mot terrible... Celui dont la vie nous fait obstacle, c'est mon père.

— Affreuse destinée ! s'écria Clermont. Ah ! chère Marie, que ne l'a-t-on laissé se terminer par un coup de hache ! Ce fut une pitié cruelle que celle qui m'a sauvé pour me faire tant souffrir.

— Parlez-vous comme un homme de cœur, dit Marie-Anne, qui naguère disait les mêmes paroles, s'agit-il de tant se pleurer et de chercher à éteindre mutuellement en nous tout courage ! Allons ! je vous ai aimé brave et fort, rendez-moi l'homme que j'aimais. Qu'y a-t-il de perdu ? l'avenir n'est-il point à nous ? un radieux avenir, et notre jeunesse vigoureuse, et notre amour plein de foi s'ef-

fraient-ils de quelques retards ? Récapitulons , si vous le voulez , toutes nos forces , toutes nos espérances. M. de Conti, roi de Pologne , c'est-à-dire un tendre ami au lieu d'un maître. Ma mère vigilante , invincible quand il faudra nous aider. Enfin , Monseigneur , au fond de notre ciel , Monseigneur , futur roi de France , qui en un seul jour effacera votre passé de souffrances par des caresses et des bienfaits auxquels la plus brillante faveur ne vous eût point permis d'aspirer sous le règne présent.

— Mais vous , Marie-Anne , vous , ne souffrirez-vous point ?

— Je souffrirai plus que vous. Ce sera votre joie.

— Ne vous fatiguerez-vous point ? N'aurai-je pas le désespoir de vous voir changer ?

— Une femme telle que moi ne change jamais , lorsqu'elle a pour mari un homme tel que vous. Je vous aime, vous dis-je , et , quand je prononce un pareil mot , c'est pour la vie , ne l'eussé-je point juré comme j'ai fait au pied des autels !

En parlant ainsi , elle se raidissait , pour conserver ce faux courage , ses mains cramponnées à la grille s'ouvraient par instants défaillantes et brisées.

— Et si l'un de nous mourait ? murmura Clermont. Oh ! cela peut arriver , madame ; ici, vous avez le chagrin , moi, j'aurai là-bas, outre le désespoir, j'aurai la guerre ...

— Mon ami !... s'écria-t-elle ne pouvant retenir un sanglot.

— Eh bien ! si cela arrivait , poursuivit Clermont , si en effet vous ou moi nous venions à quitter ce monde , non pas moi , je n'aurai pas un tel bonheur , mais vous , vous ma vie et mon âme , avouez que Dieu m'aura fait une cruelle destinée , avouez que jamais un homme n'aura été plus opiniâtrement poursuivi par le malheur... Moi qui vous ai si longtemps aimée , moi à qui vous avez fait cet immense honneur et cette joie immense de me choisir pour époux et dont toute la chance , aujourd'hui encore après avoir forcé une prison , renversé un échafaud et remué le poids effrayant d'une monarchie , aboutit à sentir à peine , à travers deux barreaux contre lesquels je me brise , le souffle et l'âme d'une femme qui m'aime , qui est à moi , que Dieu m'avait donnée et que jamais peut-être je ne reverrai plus ! Avouez , Marie-Anne , qu'un homme aurait bien le droit de se plaindre , et que ce n'était point la peine de tout perdre , jusqu'à ma patrie et mes meilleurs amis , pour arriver à ce dénoûment misérable d'un boulet de canon sur un champ de bataille , ou d'un coup de pistolet au cœur le jour ou j'apprendrai que vous êtes morte et que je ne vous retrouverai plus ici-bas.

Marie-Anne fit un dernier effort , mais ces présages lugubres l'avaient glacée. Elle retrouvait chez Clermont ses idées , ses terreurs , la répétition exacte de ses paroles. Une épouvante superstitieuse la saisit , et cet amant , cet époux adoré qu'elle tenait , qu'elle sentait , ne lui parut

plus soudain qu'un spectre entrevu par-delà les grilles d'un cimetière.

Elle se débattit contre la vision sinistre, mais vainement, son cerveau était frappé.

— Je meurs avec toi ! murmura-t-elle défaillante.

Clermont la saisit, l'attira vers lui, la réchauffa de son souffle ; ses bras enfermaient, étreignaient son trésor ; il secouait les barreaux et les écartait avec délire. Mais peu à peu les mains de Marie-Anne se détachèrent des grilles, sa tête ploya, pencha sur son épaule ; le corps affaissé ne fut plus retenu que par les doigts crispés du malheureux jeune homme.

— Adieu ! adieu ! lui dit-il, espérant la réveiller par ce mot fatal.

En effet, elle tenta de se soulever pour répondre ; ses yeux restaient tout grands ouverts, mais son âme la quittait et la carmélite, accourue, la recueillit insensible et froide.

Le dernier baiser de Clermont s'imprima sur la main de La Vallière. Il lui devait le suprême et douloureux bonheur de leur adieu. Il s'agenouilla devant elle comme devant la divinité protectrice de sa vie et de son amour ; elle lui montra d'un geste mélancolique le carrosse qui l'attendait, et, par une délicate inspiration de ce cœur sans égal au monde, elle resta derrière la grille gardant sa fille dans ses bras pour que le banni pût la voir jusqu'au dernier instant. Il comprit, il obéit, et, reculant lentement

jusqu'au carrosse , envoyant à chaque pas un vœu et un baiser , il se laissa emporter par ses gardes , l'œil toujours rivé à la forme blanche qui palpitait dans les ténèbres, et qu'il vit longtemps et qu'il devina longtemps encore lorsqu'elle eut disparu pour jamais.

XX

La vengeance du roi fut cruelle , mais ne fut pas mesquine. Clermont n'eut rien à souffrir du voyage que le voyage lui-même. Son conducteur , homme civil et délicat ayant ordre de le mener au point de la frontière qu'il choisirait, naturellement Clermont choisit Dunkerque, où M. de Conti avait dû-retourner, où les Montvalat et Didier avaient dû le suivre.

Par toute la route le proscrit retrouva les traces fraîches encore de ses compagnons d'infortune. Ils n'étaient en avance sur lui que de vingt-quatre heures ; mais cette différence s'accrut peu à peu , tant par les nécessités mêmes du voyage que par la lenteur de Clermont à se séparer du pays natal.

Absence , exil et mort, voilà les trois douleurs que l'homme a le plus chantées dans ses poèmes. Poète ou non , tout homme se sent inspiré par un grand malheur. La poésie console-t-elle celui qui souffre , ne double-t-elle pas la souffrance ? Nous nous arrêterions à discuter ce thème , si les malheureux dont nous contons l'histoire avaient trouvé enfin le terme de leurs maux, mais, comme

nous le disions au début de ce livre , leur destinée fut si implacablement funeste , que pour l'atteindre , ce terme , nous serons peut-être forcé de conduire le lecteur jusqu'à leur mort.

Clermont , qui se renseignait à chaque ville , apprit que MM. de Montvalat , escortés de leur frère , avaient réussi à échapper de quelques moments seulement aux émissaires expédiés par la cour pour les reprendre. Cachés dans les dunes et guettant l'occasion , ils avaient aperçu une barque louvoyant sous côte , et supplié le patron de les mener à quelque vaisseau étranger ; mais cette barque , leur répondit-on , avait sa destination , elle attendait un voyageur pour le conduire au large. Or , tandis qu'ils se dévoraient d'impatience , leurs persécuteurs arrivèrent à Dunkerque et firent perquisition partout. Les fugitifs allaient être découverts , perdus , mais le bonheur voulut que l'étranger attendu devançât l'heure. Didier veillait. Il aperçut le soir , courant sur la plage , un homme dont les démarches semblaient empreintes d'un profond mystère , et qui s'embarquait précipitamment. Didier risqua tout , même une indiscretion , et ses frères le virent de leur cachette aborder l'étranger , le supplier. Leur cœur battait bien vite. Cependant Didier revint à eux fort troublé , fort pâle , les embrassa d'un air singulier en les tirant par la main vers la barque qui semblait les attendre ; il leur parla bas , sans doute pour leur annoncer que l'inconnu consentait à les emmener , car effectivement ils furent reçus dans cette

embarcation, qui s'éloigna rapidement et fut hors d'atteinte en peu de minutes.

Il était temps, les gens du roi arrivaient à cheval sur la plage, et si ce brouillard ne leur permit plus de voir disparaître leur proie, il ne les empêcha pas d'entendre au loin l'explosion trois fois répétée d'un mousquet de bord, signal probablement convenu avec le navire que l'étranger allait rejoindre.

Tel fut le récit fait à Clermont par un faux saunier, contrebandier à ses heures, brave homme du reste, dont un double louis bien offert sut délier la langue, et qui peut-être en savait beaucoup plus long qu'il n'en avait dit.

Clermont n'avait besoin que de ces fragments pour reconstruire tout l'épisode. Cet inconnu, il le connaissait trop, la destination de la barque mieux encore ; Clermont ne douta pas que Didier eût parlé à M. de Conti, et que les deux Montvalat fussent en route pour la Pologne avec leur prince et protecteur.

C'était un commencement de bonne fortune, dont le complément eût été la rencontre de Didier. Mais, pour certaines créatures, la chance est avare, l'étoile intermittente, jamais une veine qui se poursuive franchement. Clermont ne retrouva plus le moindre vestige du curé de Fleurines, et il en conclut le retour de ce dernier dans sa solitude plus morte que jamais.

En repos sur le sort des malheureux amis qu'il avait

failli entraîner dans son supplice, Clermont ne s'occupait plus que de les rejoindre. Ce n'était pas chose facile. Où passe Jean Bart tout le monde ne passe pas. La mer était bien gardée par les ennemis, le conducteur du proscrit paraissait impatient de terminer sa corvée. Clermont proposa de faire le voyage par terre, ce qui fut accepté. Justement arrivaient à Dunkerque les plus beaux, les plus riches équipages envoyés à Clermont non pas par une amante mystérieuse, mais par une épouse décidée qui, on le voyait, avait dû présider elle-même à leur composition, et l'avait fait en princesse. Clermont trouva dans l'une des fontes fermées à clef de son cheval de bataille une lettre où elle l'appelait cher et tendre époux. L'héroïsme de la noble femme niait et combattait la fatalité. L'autre arçon renfermait une lettre de Didier qui lui recommandait ses frères.

Après avoir congédié et récompensé généreusement son gardien, dont cette libéralité faillit lui faire un serviteur inséparable, Clermont, bien monté, bien accompagné, bien riche, se dirigea droit vers Dantzick, où tout le monde annonçait que se rendrait le nouveau roi de Pologne, s'il n'était intercepté au passage.

Mais Jean Bart passa. Si ses vaisseaux eussent pu voguer sur terre, il eût conduit M. de Conti jusqu'à Varsovie et l'eût assis sur son trône.

Le malheur voulut que les diplomates succédassent aux marins. Ils manœuvrèrent moins bien. L'abbé de Polignac

avait tant promis à tout le monde au nom de son candidat, que M. de Conti, avec ses deux millions, n'eût pas suffi à satisfaire seulement les domestiques des magnats polonais. L'électeur Auguste, au contraire, qui avait été élu roi le même jour que M. de Conti, promit beaucoup aussi et donna si prodigieusement que la lutte de prodigalité n'était plus soutenable pour un homme qui avait semé ses pistoles sur la route. De plus, Auguste II avait derrière lui dix mille Saxons tout prêts à entrer en lice si les arguments dorés ne suffisaient pas. M. de Conti avait environ cinquante gentilshommes.

Telles furent les nouvelles que Clermont recueillait sur son passage, et cependant il avançait toujours. Il ne pouvait supposer que le roi, si ardent à se débarrasser de M. de Conti, le laissât échouer honteusement, faute de secours. Il croyait à quelque coup secret, à quelque branlant diplomatique, et, voyant peu de monde autour de son prince, ne se hâtait que plus énergiquement d'augmenter le nombre de ses défenseurs.

Mais à chaque pas, cette couronne branlante du nouveau roi perdait quelque fleuron, quelque joyau, et l'Allemagne, que traversait Clermont en ce moment, riait tout bas et prédisait l'instant de la chute complète du candidat français.

Étrange acharnement de la fortune ! Là où d'autres eussent trouvé des ressources pour entretenir une lutte et fatiguer le destin, tout manquait à M. de Conti. Son cou-

rage personnel, sa renommée acquise sur les champs de bataille, l'appui de la France, ses droits consacrés par Sobieski le feu roi, rien ne profitait à sa cause. Est-il vrai que Dieu n'aide point les rois qui ne s'aident pas ?

Cette trombe, grossie d'heure en heure, et dont la gravité se décuplait, selon la loi physique, par la rapidité même, en était arrivée à la crise. On annonçait une catastrophe, lorsque Clermont parvint à gagner Dantzick, où la flotte de Jean Bart, mouillée en rade, gardait le prince, seule citadelle sur laquelle il pût compter dans son royaume.

Arrivé si près du but, Clermont ne le toucha pas encore. La défiance des habitants, leur hostile neutralité, les formalités sans nombre dont on fatiguait quiconque voulait se joindre au nouveau roi, tout, sa position même, empêcha Clermont de passer sur la flotte française comme il en avait l'espoir. Le prince, lui dit-on, ne recevait de lettres que par la voie de mer. Et, en effet, toutes les lettres et courriers de l'ambassade française étaient interceptés par le parti du roi Auguste ; on renvoyait à l'abbé de Polignac les enveloppes vides.

Cependant, Clermont cherchait un moyen de faire avertir le prince ; on lui avait promis de rendre un avis de son arrivée à MM. de Montvalat ; mais, au lieu de la réponse qu'il attendait, il reçut la nouvelle du départ des Français pour l'abbaye d'Oliva, où l'évêque de Plosko et bon nombre de magnats fidèles à la cause française voulaient don-

ner un grand festin à M. de Conti et entamer des négociations pour organiser les secours mutuels et une résistance aux Saxons.

Clermont, qui voyait tout du rivage, c'est-à-dire sûrement, crut pourtant avoir mal vu, et encore une fois comptait sur la diplomatie. Certes, il connaissait les dispositions de la Pologne, l'avarice des grands et leur désappointement si mal déguisé. Mais enfin, l'habileté des ambassadeurs pouvait avoir surmonté ces obstacles, et l'invitation de l'évêque semblait donner raison à ces espérances.

Clermont ne put se tenir de joie à l'idée d'une entrevue de M. de Conti avec les seigneurs polonais. Il savait le mérite du prince, l'irrésistible séduction de sa personne. Il comptait plus sur l'effet de la bonne mine royale que sur l'adresse des diplomates et les canons des vaisseaux de Jean Bart. M. de Conti était bien un de ces Césars qui n'ont qu'à venir et à être vus pour vaincre.

Aller à l'abbaye d'Oliva n'était pas une chose impossible à un homme pourvu d'argent, de chevaux et de serviteurs éprouvés. Clermont se promit d'être de la fête, sinon comme invité, il arriverait trop tard, du moins comme spectateur : il était sûr de l'accueil que lui feraient ses amis et le prince.

Profitant d'une belle nuit qui promettait une belle matinée, il partit à petit bruit, emmenant tout son monde, et bien déterminé à opérer sa jonction, une fois pour toutes,

avec la maison royale. Une cellule dans l'abbaye ou une cabine dans le vaisseau de Jean Bart ; un trou dans la sentine, comme disait Philoctète à Neoptolème, mais la vue du drapeau de la France, mais le regard des gens aimés, mais la joie des souvenirs qu'on échange, et qui rendent un moment la patrie au proscrit qui, même heureux, doit encore tant souffrir !

Comme un naufragé perdu par les vastes mers sur quelques planches tremblantes, frissonne de voir derrière lui disparaître le soleil et, tout à coup, aperçoit à l'autre horizon, se lever l'astre pâle dont les rayons assurent et consolent sa vie, Clermont, en précipitant sa course pour retrouver ses amis et son prince, croyait trouver une existence nouvelle au delà de ce clément horizon.

Avec eux tant de fois éprouvés, l'exil lui serait presque doux, eux ses confidents, ses témoins, ses frères, eux qui lui parleraient d'elle, eux victimes de son bonheur, et dont la présence lui rappellerait continuellement que ce bonheur n'était pas tout à fait un rêve ; à mesure qu'il se rapprochait de ces cœurs généreux, il les appréciait davantage. Il repassait en sa mémoire toute leur jeunesse, une vie d'abnégation, de dévouement, de mécomptes ; le dévouement, il sentait en lui assez de reconnaissance et de tendresse pour les payer ; les mécomptes, il les effacerait, tant par ses propres libéralités que par la protection constante qu'il leur assurerait du roi de Pologne. Il se faisait la douce chimère de créer enfin à ses deux amis une

vie brillante et bienheureuse. Didier les lui recommandait, il voulait surprendre Didier lui-même par la magnificence de ses bienfaits. Soutenu comme il le serait par deux amis braves et intelligents, hommes d'épée et de conseil, il ne doutait pas de maintenir M. de Conti sur son trône, et de se construire à l'ombre de ce trône une situation tellement splendide, que la princesse elle-même en pût être fière et le roi de France jaloux, sinon désarmé. Enfin, dans le rapide parcours de la route qui menait à l'abbaye d'Oliva, Clermont, s'il n'avait point perdu sa tristesse, avait retrouvé ses illusions.

Il avait pris un guide ; cet homme fut très-fidèle et de très-bonne humeur au début du voyage ; mais il n'eut pas plutôt communiqué avec quelques compatriotes rencontrés sur la route, à diverses distances, qu'il s'assombrît et s'associa moins chaleureusement à l'expédition.

Tout l'alarmait. Il se haussait à chaque minute sur ses étriers, prétendant qu'il apercevait des cavaliers en armes. On distinguait, en effet, dans ces vastes plaines semées de bois, des troupes peu nombreuses, aussitôt disparues qu'entrevues.

— Ce sont les Polonais du parti français qui se rendent à l'abbaye, disait Clermont, ce sont des amis, des alliés.

Le guide secouait la tête et conseillait aux Français les chemins les plus détournés, les plus couverts.

Cependant, pour concilier avec une trahison cette invitation faite au roi par des seigneurs dont la loyauté ne

pouvait être suspectée, il eût fallu n'être pas intéressé comme Clermont au succès de la France, il eût fallu n'être pas aveugle. Le guide, pressé de questions, déclara qu'on avait vu dans le pays des rôdeurs du parti saxon, et il conseilla aux voyageurs de retourner en arrière. Les Français lui rirent au nez, et lui, plus honnête que courageux, profita de la nuit et déserta sans réclamer son salaire.

Cette circonstance éveilla peut-être quelques soupçons chez Clermont, mais ne le détourna point du but. Il pensa que le guide était Saxon lui-même et enragé de voir un renfort arriver au prince de Conti ; il pensa que des rôdeurs ne devaient point faire peur à des gentilshommes, et que, le danger fût-il avéré, l'honneur n'en commandait que plus impérieusement de courir à sa rencontre.

Ils n'étaient plus qu'à une demi-journée de l'abbaye, et le pays leur apparaissait morne et désert, lorsqu'ils rencontrèrent un gros de cavaliers qui revenaient. C'étaient des boyards du parti français. Ils racontèrent en latin que le repas donné par l'évêque de Plosko avait eu lieu la veille, que tout s'y était admirablement passé. Ils ajoutèrent force compliments, toujours dans la langue de Virgile, sur le bon effet qu'avait produit le roi Conti. Mais, quand il fallut entrer en explications sur le résultat probable de cette assemblée politique, les boyards se dirent pressés, tournèrent bride et continuèrent leur chemin rapidement.

Une seconde troupe fut moins rassurante encore. Ceux-

là étaient des Polonais flottant entre Auguste et Conti. Ils revenaient également du festin de l'abbaye, et ne se gênèrent point pour dire à Clermont que son prince français n'était pas assez généreux pour être roi de Pologne.

Ils passèrent comme les premiers. Ce fut une troisième troupe qui apprit à nos voyageurs que M. de Conti n'était plus à l'abbaye, qu'il avait pris congé le matin de l'évêque et des grands sans rien conclure, et qu'il coucherait ce soir même à un château voisin nommé Préminko, dont ils lui montrèrent de loin le donjon sur une petite colline d'où l'on découvrait la mer.

Aussitôt Clermont de pousser vers cet endroit avec un redoublement d'ardeur. On aurait donc à lutter : tant mieux ! Jamais le jeune homme ne s'était senti si riche de zèle et de courage. Son cœur, embrasé de toutes les passions nobles, faisait éruption d'héroïsme. Lui, le plus malheureux des hommes, il se sentait invincible et capable de consoler d'autres malheureux. Les chevaux reprirent des ailes à l'aspect du but salué par des cris joyeux.

Ce donjon de Préminko, aperçu derrière une chaîne de monticules, il fallait, pour y arriver, suivre les méandres d'une vallée marécageuse, encaissée, dont la largeur semblait s'accroître à mesure que les cavaliers avançaient. Une fois enfermés dans cette gorge sauvage, qui les éloignait plus qu'ils ne s'y fussent attendus, ils perdirent de vue le donjon, et à plusieurs reprises, il leur sembla entendre de ce côté comme de lointaines détonations.

— Sans doute quelque orage tournoyant au-dessus de ces vallées, pensèrent les uns ; peut-être quelques salves de mousqueterie en l'honneur de l'hôte illustre arrivé à Préminko, pensèrent les autres. Quoi qu'il en fût, pas un soupçon, pas une inquiétude ne surgit dans l'esprit de Clermont et de ses compagnons, tout entiers à la hâte de terminer leur voyage.

Les premiers arrivés sur l'autre revers de la vallée jouirent d'un splendide spectacle : le château s'élevait à une demi-lieue, dans un pittoresque massif de rochers et d'arbres ; tout autour, le domaine boisé épanouissait ses dômes de verdure rougeâtre ; enfin, à l'horizon, la mer immense s'allait perdre dans le ciel, et le globe flamboyant du soleil à son coucher embrasait cette nappe éblouissante et rouge comme un lac de lave liquide.

Les cavaliers, après une pause d'admiration, se dirigèrent vers le château.

Cependant, Clermont, en approchant, s'étonnait de voir déserts les environs de la seigneuriale demeure. Tant à cause de son importance qu'à cause de la visite du roi de Pologne, Préminko eût dû paraître plus animé. Pas d'habitants accourus pour voir le nouveau prince. Quelques bestiaux épars dans les pâtures, mais nuls pasteurs. Une sorte de faubourg jeté en avant du manoir et composé de cinq à six chaumières offrit même solitude, même étrange silence.

Par le plus singulier contraste, les chemins étaient pié-

tinés, rompus par les traces d'une quantité de chevaux et d'hommes. Une sorte d'armée avait passé là, et passé récemment. Les traces se croisaient en sens inverse.

— Serait-il bien possible, pensa Clermont, que cette masse de vivants eût été absorbée ainsi, ou revomie tout entière par ce froid et silencieux édifice aux portes béantes ?

Clermont avait beau chercher, imaginer, il comprenait bien mal. Encore quelques pas, et il ne comprit que trop.

Au détour du chemin, lorsque la petite troupe arriva en face de Préminko, à trente pas, et plongeant dans sa cour intérieure, des armes brisées, des munitions éparses, quelques chevaux morts et déjà dépouillés de leurs harnais, enfin deux cadavres humains dont le sang fumait encore, tel fut le spectacle funèbre qu'offrit aux gentilshommes français ce séjour hospitalier des réjouissances et des fêtes.

Clermont faillit reculer d'horreur ; son cheval refusait de franchir un obstacle. C'était une sorte de barricade sous laquelle trois morts avaient roulé ensevelis. L'un d'eux, la face tournée vers le ciel comme pour le prendre à témoin, frappa les regards du jeune homme, qui reconnut un des courriers de M. de Conti, un Français, un serviteur courageux et fidèle. Il était mort d'un coup de lance saxonne qui lui avait coupé la gorge.

Au cri de terreur et d'indignation poussé par toute la troupe, au mouvement de chaque cavalier pour se mettre

en défense contre les invisibles assassins que révélai-ent tant de victimes, un autre malheureux, mutilé, sanglant, se souleva du fond de l'abri où il avait tenté d'éviter la mort, et, comme on l'entourait, comme on lui prodiguait les secours, tout en l'interrogeant, il eut la force de répondre qu'un fort parti saxon était venu pour enlever le prince ; que celui-ci s'était jeté dans le château avec une poignée d'amis ; qu'une lutte acharnée, mais bien courte, s'était engagée entre ces brigands et les défenseurs, tant français que polonais, du roi trahi.

Mais le roi, où était-il ? Mais ses gentilshommes ? Mais les gens du château ? Mais l'issue de ce combat ? A-t-on pris M. de Conti ? L'a-t-on sauvé ? Où sont les vainqueurs ? Où sont les vaincus ? Clermont, palpitant interrogeait toujours, déjà le blessé ne répondait plus.

Aux derniers mots qui lui furent adressés pour connaître au moins le théâtre de ce carnage et l'endroit choisi par M. de Conti pour sa défense ou pour sa fuite, le mourant essaya de se lever ; il montra de la main un corps de logis situé à quelques pas, bégaya : Là ! et retomba dans le bras de ces défenseurs que Dieu lui envoyait si tard.

Pâle et les cheveux dressés, l'épée d'une main, le pistolet de l'autre, Clermont marche lentement dans la direction que le mourant lui a indiquée. Ses compagnons le suivent prêts à l'attaque ou plutôt à la défense. Quoi de plus effrayant, en effet, de plus perfide que ce silence, que cette solitude ? Les portes enfoncées par les Saxons

laissent voir une longue file d'appartements vides et noirs. Encore des tronçons d'armes, des cadavres. Les Français avancent pénétrés d'une froide horreur.

Oui, c'est là qu'à dû se passer la plus terrible scène. La mêlée a été horrible. Que de corps ! que de sang ! Mais parmi les victimes pas un compatriote, pas un ami. Dieu soit béni ! le roi a pu fuir avec ses gentilshommes, tous sont maintenant en sûreté. Clermont et les siens poursuivent leur visite funèbre.

Tout à coup une porte les arrête, elle est fermée. Vainement ils heurtent, vainement ils l'ébranlent en cherchant à forcer le passage. Nos gens se consultent ; la flamme sombre qui luit dans leurs regards les avertit qu'ils sont du même avis. S'il y a un ennemi, il est là barricadé, retranché ; c'est là qu'il va falloir combattre. Eh bien ! on combattra. En avant !

Mais ce cri poussé par Clermont, par une voix française, une voix de soldat habitué à le jeter fièrement dans les tempêtes du champ de bataille, ce cri trouve un écho : derrière la porte un gémissement y répond, un soupir plaintif, comme un adieu, comme un râle, et dont la note sinistre perce jusqu'au fond de l'âme de Clermont. Le levier, la hache, dix assauts, font craquer le chêne et déchirent les gonds. La matière seule fait résistance. Par-delà cette porte infernale le même effrayant silence que jusqu'à elle. Enfin elle cède, elle s'écroule : Clermont se précipite le premier sur les décombres, dans les ténèbres.

— Sire, s'écrie-t-il en délire, où êtes-vous ? Voilà votre serviteur, votre fidèle ! Mes amis, Robert, Henri, où êtes-vous ? mais où êtes-vous donc ?

Tout à coup, aux pieds de Clermont même, le gémissement répondit.

Un gentilhomme français était là, couché en travers de la porte, épuisé de sang, raidi, froid. Son corps gardait le passage. Clermont comprit la tactique de ce vaillant soldat, qui, blessé dans les combats précédents, avait dû se réfugier là pour s'y retrancher et tenir le poste jusqu'à ce que le roi eût gagné un asile sûr.

— Il ne faut pas laisser mourir un si brave homme, s'écria Clermont. Et il saisit le blessé, l'enleva dans ses bras pour mieux voir son visage. C'était Henri de Montvalat, qui l'avait reconnu à sa voix et essayait de lui sourire encore, n'ayant plus la force de lui parler.

Clermont l'embrassait, l'appelait des noms les plus doux, et cherchait à panser ses blessures : mais Henri, promenant autour de lui un vague regard, déjà trouble, déjà éteint :

— Sauvez Robert ! murmura-t-il en exhalant tout ce qui lui restait de souffle et d'âme.

Une dernière convulsion contracta ses traits livides, et il expira.

Clermont sentit vibrer jusqu'en lui ce coup décisif de la mort. Il se glaçait au contact du cadavre. Mais l'idée de secourir au moins l'un des frères lui rendit l'énergie et l'impétuosité d'un lion.

— Oh oui ! sauvons Robert ! répéta-t-il pâle et les dents serrées.

Tout à coup il fut arrêté par deux mains de spectre qui se posaient sur ses épaules. Une forme humaine adossée à la muraille se dressait devant lui face à face. Il recula, et le jour bleuâtre d'une meurtrière tomba sur cette figure décomposée par la douleur et masquée par le sang.

— Est-ce vous, Robert ? balbutia Clermont éperdu d'horreur.

— Oui, répondit la tête effrayante par un signe qui remplaçait sa voix.

Une pique lui avait traversé les genoux, une balle l'avait frappé au-dessous de l'oreille, et, ne pouvant plus ni marcher ni appeler à l'aide, ayant vu expirer son frère, sans pouvoir ni le secourir ni lui dire adieu, il luttait en héros contre son dernier ennemi, l'agonie.

Clermont sentit la folie se glisser dans son cerveau. Il avait peur de ces ténèbres, peur de ces morts, peur de ces pâles survivants, il était temps de s'élancer hors d'un si affreux songe. Un escalier montait à la plate-forme du château. Là on retrouverait le jour, le soleil. Clermont emporta son ami sur cette terrasse, il l'assit, lui fit respirer l'air comme s'il lui faisait boire la vie, et, agenouillé devant lui, poussant des cris inarticulés, tordant ses mains, se roulant à ses pieds, il le suppliait d'avoir courage, espoir, et de s'aider un peu, et de ne pas mourir.

Mais ces âmes-là, Dieu n'aime pas à les laisser long-

temps sur la terre. Peu à peu s'écoulait le reste de sang que Robert n'avait pas donné au prince de Conti. Il fallait mourir. Robert prit une main de son ami, qu'il regarda tendrement avec une sorte de compassion ineffable. Puis, comme l'étincelle manquait à ses yeux, l'expression à ses lèvres, pour rendre sa dernière pensée, il rougit son doigt à la source vive de ses blessures, écrivit sur la dalle : « Didier ! » et alors, n'ayant plus ni un devoir à remplir, ni une goutte de sang à répandre, il ferma les yeux et laissa aller son âme.

Clermont se releva. Immobile d'abord, puis étourdi, vacillant et cherchant un point d'appui dans ce monde où tous les états lui manquaient l'un après l'autre.

Le prince... oui, le prince... n'allait-il pas aussi le trouver mourant sur quelque monceau de cadavres ? L'ennemi était-il encore dans le château ? Aurait-on au moins le bonheur de le combattre ? Sauverait-on au moins une victime ? Conserverait-on un seul ami ?... Le prince !... Cherchons le prince ou tombons avec lui ! Il est trop affreux de demeurer ainsi seul vivant parmi les morts.

Mais Clermont devait accomplir jusqu'à la fin sa destinée inexorable. Lorsque ses yeux, qui ne demandaient que le ciel, rencontrèrent la nappe cuivrée de la Baltique, il aperçut, déjà au large, une voile polonaise fuyant à tire-d'ailes vers Dantzick. C'était l'esquif que le dévouement des Montvalat avait permis au prince d'atteindre avec le reste de ses défenseurs. Ce roi vaincu avant d'avoir régné

regagnait les vaisseaux de Jean Bart. Il avait tout perdu : couronne, fortune, amis ; mais il n'était pas exilé, lui, il avait la France !

Clermont resta donc seul, abandonné par les vivants et par les morts, ceux-là partis pour le pays natal, ceux-ci pour la patrie éternelle. Il demeura bien longtemps sur cette plate-forme avant de comprendre que tant de malheurs pussent échoir à un seul homme. La nuit vint. L'infortuné restait là, foudroyé. Peut-être au réveil eût-il oublié qu'il était chrétien, qu'il était l'époux de Marie-Anne. Peut-être en sa longue torpeur murmurait-il déjà la sinistre imprécation de l'homme qui veut mourir et qui n'a plus de foi.

Ses serviteurs l'arrachèrent du gouffre sur lequel il se penchait de plus en plus avide. Leur piété donna la sépulture aux Français morts sur cette terre sauvage, et ce fut là, sous les ronces, à l'ombre des granits moussus, que Robert et Henri dormirent enfin côte à côte. Bien heureux ! ils ne devaient plus se quitter.

XXI

Lorsque le temps eut engourdi la première fièvre de ses douleurs, Clermont, retiré près de la frontière de France, abrité sous le rempart qui le séparait du pays natal, se rappela la dernière recommandation de Robert. Il écrivit à Didier.

Déjà la princesse avait couru à Fleurines. Elle y trouva M. de Conti qui, à son retour, avant de s'ensevelir dans la retraite, était allé aussi embrasser le jeune prêtre. Ces illustres consolateurs étaient à bout de courage. Ils fondirent en larmes. Ce fut Didier qui les consola.

Il leur annonça qu'après avoir interrogé sa conscience pour connaître s'il avait le droit d'abandonner ses pauvres et ses orphelins, la voix de son cœur lui avait répondu qu'il se devait aux plus malheureux, aux plus souffrants ; que la faim et le froid, tout le monde les pouvait guérir, mais que lui seul pouvait guérir l'âme blessée de son ami. Il était donc résolu à partir pour l'aller rejoindre.

Le prince le remercia ; il lui jura une éternelle amitié, une protection à toute épreuve. Il le chargea de porter à Clermont non-seulement ses vœux et ses caresses, mais

l'assurance formelle d'un retour de fortune qui le dédommagerait de tout ce qu'il avait souffert.

— Quant à vous, monsieur, dit-il, comptez bien que vous êtes de ma famille. Vos frères m'ont sauvé la liberté, la vie ; ils sont morts pour moi, je vivrai pour vous, et, si vous êtes de ceux qu'aucune faveur ne tente, si jusqu'à ce jour vous avez voulu demeurer dans l'ombre et la pauvreté, rappelez-vous qu'on sert Dieu tout aussi bien sous la pourpre que sous la bure ; rappelez-vous que le pouvoir aux mains d'un juste fait le salut de l'humanité ; vous monterez aussi haut que ma main pourra vous faire atteindre, et cette main vous poussera, si vous résistez !

— Moi, dit tout bas la princesse en serrant les mains du jeune homme, moi qui vous dois tout, faites que je vous doive encore la vie de mon mari !... Conservez-le-moi courageux et fortifiez en lui l'espérance. Nous aussi nous serons les maîtres ; ce jour viendra !... nous y touchons peut-être ! Nous aussi nous régnerons. Vous venez d'entendre M. le prince de Conti. Dites à Clermont que nous avons encore de plus puissantes ressources : outre ce protecteur, il nous reste ma mère et Monseigneur, notre futur souverain. Voilà trois appuis inébranlables. L'avenir est donc à nous. Protégez Clermont contre le doute et la douleur ; qu'il soit fidèle et ne désespère jamais ! Pour vous, qui m'avez promis déjà votre amitié, accordez-moi aussi vos prières. Demandez à Dieu qu'il me réunisse à Clermont, et, quand cet heureux moment

sera venu , ne nous quittez plus , si haut que nous ayons monté : votre âme est faite pour diriger celle des princes et des rois !

Ainsi parlèrent ces deux grands de la terre. Didier les écouta sans les interrompre, avec son doux sourire et son regard voilé qui disaient : — Ma récompense n'est pas de ce monde, et vous promettez ce qui n'est pas à vous !

Il partit, laissant son village désolé. Il fit ses adieux aux vieillards, qui avaient espéré mourir entre ses bras, aux enfants, ses petits amis, à l'église ornée de ses mains, où Dieu lui avait tant de fois souri dans le soleil et les fleurs et parlé par la voix profonde de la nature ; au presbytère, humble et heureuse maison qui avait abrité ses joies et ses douleurs. Et, comme un pressentiment invincible l'avertissait qu'il partait pour un exil sans retour, il voulut se déranger de son chemin pour faire aussi ses adieux à la maison paternelle, au vieux château où reposaient son père et sa mère, dans un tombeau qu'avaient espéré leurs enfants.

Lorsqu'il arriva dans la vallée si riante, au bord du bois, le long des pâtures aimées des grands troupeaux, c'était le soir, l'heure à laquelle le soleil, tombant derrière Montvalat, écaillait de paillettes de feu les toits aigus de ses deux tours. Didier, surpris, ne vit plus les tours se profiler en bleu d'acier sur le ciel de pourpre. Il pensa un moment s'être égaré ; il pensa aussi que sa vue s'était affaiblie.

En effet, le bois géant dont les cimes arrondies accom-

pagnaient la molle inclinaison du monticule, ces grands chênes, ces hêtres deux fois séculaires dont les tiges robustes montaient fièrement jusqu'aux dômes de verdure comme des colonnes de marbre blanc, cette vieille futaie, l'honneur du château, Didier ne la voyait pas ; il ne distinguait à la place qu'un certain nombre de piliers trapus et bas, pareils aux fondations d'un édifice qui commence à sortir de terre.

Pauvre Didier ! Sa vue était pourtant bien sûre, et il ne s'était point égaré. Ce qu'il voyait, c'était bien Montvalat : le roi n'avait-il pas condamné à mort les maîtres, à la ruine la maison ? N'était-il pas écrit que le château serait rasé, les bois de la haute futaie coupés à six pieds du sol ? Eh bien ! la sentence du grand roi recevait son exécution. Plus de tours sur la colline, plus d'arbres dans le vallon, plus de Montvalat sur la terre ! L'arrêt de Sa Majesté avait trouvé pour eux des exécuteurs jusque dans les marais de la Poméranie !

Et cette exécution du château s'était donc faite en silence ? Quoi ! à quelques lieues seulement, Didier n'avait rien senti, personne ne l'avait prévenu ? On l'aimait trop pour lui faire cette peine ; et, plus d'une fois, le voyant inquiet, agité comme par un murmure lointain, pour le distraire du bruit de la ruine, du fracas de ses arbres croulants, les enfants avaient chanté autour de lui leurs plus beaux cantiques, les jeunes filles leurs plus douces chansons.

Tout est vanité. Elle est grande, elle est vraie, cette parole de l'Écriture. Depuis longtemps, Didier l'avait

comprise et vaillamment pratiquée : il tenait à peu de chose sur terre, mais il aimait ces murs entre lesquels sa mère lui avait donné le premier baiser. Il aimait ces arbres innocents que le roi venait de punir. Lorsqu'il ne vit plus debout qu'un débris de sa tour violée et découronnée, lorsqu'il n'entendit plus frissonner au vent du soir les feuillages dont la riante majesté était devenue la joie et le besoin de ses yeux, Didier se sentit pâlir comme le guerrier dont un lâche coup a trompé la cuirasse ; il s'arrêta un moment éperdu.

Ainsi, plus d'asile pour lui après sa mort, plus d'espoir de ramener au tombeau des parents la dépouille de leurs fils exilés ! Qui sait ! plus de tombeaux peut-être !... Et pourquoi non ? Pourquoi le roi, qui dispersait les pierres et hachait les branches, pourquoi n'aurait-il pas ordonné qu'on jetât aux vents des cendres qui s'étaient appelées Montvalat ?

Mais le château, en tombant, avait recouvert et protégé ses vieux maîtres. Du milieu des décombres émergeait, symbole vénéré, la croix de marbre sous laquelle dormaient les aïeux. Cette croix attendrit Didier, elle calma sa colère. La croix signifie espoir ; elle signifie pardon : Didier n'espérait plus, mais il pouvait pardonner encore ; il s'agenouilla sur ces ruines, baisa cette croix sainte, et pria Dieu pour le roi.

Quelques instants après, il reprit son chemin en grande hâte. Son temps ne lui appartenait pas, puisqu'il avait promis d'aller consoler un homme malheureux.

XXII

Ce n'est pas à l'âge de Clermont, à la fleur de la jeunesse, qu'un homme amoureux perd l'espérance, surtout quand il y est exhorté par la voix d'un ami.

Quand on est jeune, qu'importe le deuil, qu'importent les ruines, tout n'a-t-il pas le temps de ressusciter ?

Amis, amours, ceux qu'on a perdus deviennent avec le temps des anges bienveillants, des ombres souriantes qui accompagnent dans le bonheur ou soutiennent dans l'adversité celui qu'ils aimaient lorsqu'ils étaient sur la terre. Leur souvenir, resté jeune, n'est point sinistre au survivant. Ils n'avertissent pas encore, et l'on ne s'effraie pas de penser qu'on les reverra plus tard... Ce plus tard est loin.

En attendant, la vie se déroule, soit avec son cortège de plaisirs et d'ambitions réalisées, la vie vivante, étourdissante surtout, soit avec ses illusions et ses chimères, qui sont des jouissances aussi et suffisent à tromper, sinon à occuper le temps.

Clermont, en fait de réalité, n'avait près de lui que le

curé de Fleurines ; mais un cœur comme celui-là, quelle réalité !

Comme illusions, il avait son mariage, cet acte écrit, irrévocable, consigné dans les registres de l'église... Pauvre Clermont ! en le détrompant on l'eût tué !

Comme chimère, il avait le dénoûment prochain de ses misères. Il avait surtout les trois protections toutes-puissantes qui, attisées par le zèle infatigable de sa femme, finiraient par triompher de la haine du roi. Il avait entre autres chimères, pourquoi ne pas dire au premier rang de toutes ? la fin plus que probable de ce roi, qui assurément n'était pas immortel !

Un cerveau ainsi alimenté peut ruminer longtemps sans se croire vide ! Clermont fut calme et fort pendant longtemps.

Mais l'une de ces fumées s'évanouit. M. le prince de Conti tomba malade. En vain tout Paris, toute la France, assiégeant trois mois de suite les églises, supplièrent-ils Dieu de conserver à la patrie ce prince bon et courageux, l'idole des Français, le seul prince du sang qui n'eût pas mêlé sa race aux bâtards de Louis XIV ; M. de Conti mourut objet d'un deuil universel. On pleura partout, jusque dans les cabanes ; on pleura même chez la duchesse de Bourbon, malgré le duc, qui avait tari l'amour sans pouvoir arrêter les larmes. Le roi ne pleura pas, lui, mais cette mort le soulagea de ses vieux ressentiments.

On raconte que Monseigneur, allant à l'Opéra, passait

sur le quai du Louvre, lorsqu'il vit sur le quai opposé une foule immense escorter le viatique qu'on portait à son ami agonisant. Il eût couru comme tous les autres, il eût embrassé une dernière fois l'un des hommes qu'il avait le plus tendrement chéris, le plus solide appui de sa couronne future, mais il eut peur de mécontenter le roi. Le roi n'aimait pas qu'on aimât. Monseigneur composa son visage, sécha ses larmes, brava l'indignation publique, et alla entendre l'opéra.

— Nous avons fait une cruelle perte, écrivit Marie-Anne à Clermont, qu'elle savait en proie au désespoir. Mais ne pleurons que l'ami ; comme protecteur, cet illustre prince n'est pas regrettable. Ceux qui nous restent valent mieux et suffisent pour nous consoler !

En effet, la princesse comptait que l'amitié si publique de M. de Conti pour Clermont avait été la cause réelle de l'obstination du roi à éloigner ce gentilhomme. Il était si brave ami, le feu prince ! Lui effacé, le souverain jaloux craindrait moins les ligues, il pardonnerait enfin à l'exilé. La princesse guettait l'occasion favorable, et la pieuse carmélite, sa mère, avait promis de la faire naître bientôt.

N'y avait-il pas là plus qu'une consolation banale ? N'était-ce point la solution vraisemblable ? Fut-il jamais plus solide raison d'espérer ? Lorsque Clermont eut épuisé ses larmes à pleurer son maître, l'ami de son enfance, il écouta la voix de sa consolatrice, il eut foi dans l'inter-

cession angélique qui déjà une fois l'avait sauvé. Il espéra ; il attendit.

Un an après M. de Conti, la duchesse de La Vallière mourut aux Carmélites.

Cette perte-là, Marie-Anne n'écrivit pas à son époux pour l'engager à s'en consoler. Le coup était affreux. Il frappait la fille et l'épouse si cruellement qu'elle tomba malade, et Didier, qui le savait, ne fut occupé qu'à empêcher tout bruit d'en arriver jusqu'au pauvre exilé.

Le roi trouva un mot pour se dispenser de regretter La Vallière. — Depuis longtemps, dit-il, il la regardait comme étant au ciel. D'ailleurs, comme il survivait, lui, pourquoi pleurer ?

Lorsque Monseigneur vit la pauvre princesse ainsi abandonnée, il fut pour elle aussi tendre, aussi rassurant que sa nature peureuse pouvait le lui permettre. Il n'alla pas souvent la voir, parce que trop d'assiduités chez elle l'eussent compromis près du roi, mais il envoya mademoiselle de Choin en ambassade, et celle-ci, bonne, dévouée, outrant les promesses, exagérant sa mission, porta au chevet de la malade tant de consolation et d'espoir que le mal céda, que les yeux se séchèrent. Et la princesse, de sa main encore mal assurée, écrivit à Clermont : — Nous avons perdu ma sainte mère, mais je vous aime, et nous avons toujours, plus que jamais, Monseigneur. Monseigneur, c'est tout !

Didier, le seul qui prévît la fureur de cette veine fatale,

parvint à maintenir son ami en le courbant sous la main irritée de Dieu. Il pleura La Vallière avec lui : — Plus les épreuves deviennent cruelles, lui disait-il, plus se rapproche la miséricorde divine. Un mal intolérable ne dure jamais.

Clermont ne répondait pas toujours à ces exhortations avec la confiance que Didier eût voulu inspirer. Trop d'années s'accumulaient; l'espérance des gens longtemps malheureux vieillit et s'assombrit comme eux-mêmes. Ce n'est plus l'ange aux ailes d'azur qui plane radieux à l'horizon, c'est un esprit sévère qui se glisse lentement devant le voyageur et lui éclaire un obscur chemin à travers des tombes.

Quant à la princesse, dans sa trépidation fiévreuse, elle commençait à perdre le sentiment du vrai et du juste. Un changement de règne, une aube nouvelle, voilà ce qu'elle demandait avec une ardeur insensée. Rêve obsédant de ses nuits, vœu haletant de ses jours, ce but, elle l'appelait, elle y croyait toucher de sa main toujours étendue. Comme la fille du Tarquin ancien, elle ne voyait plus le corps paternel sous les roues brûlantes de son char.

Un an après la mort de La Vallière, monseigneur le Dauphin, partant de Meudon pour la chasse, fut pris d'une faiblesse qui le coucha dans sa chaise. C'était l'invasion d'une maladie. Les médecins accourus signalèrent la petite vérole, mal impitoyable en ce temps-là. Le roi vint s'installer avec la cour à Meudon.

On peut croire que madame de Conti n'y arriva pas la dernière. Après le premier moment de prostration, elle réagit et lutta si furieusement contre cette nouvelle menace du sort qu'elle parut le faire reculer. Monseigneur était d'une santé robuste, dans la force de l'âge. Monseigneur était l'avenir, la dernière ressource, il fallait que Monseigneur vécût. La princesse fondit sur la mort et la mit en fuite du premier choc. Après quoi, épuisée de veilles, d'angoisses, ayant dépensé toutes ses forces à retenir ce mourant près d'elle, elle se reposa un moment et ouvrit la main.

Déjà les médecins répondaient au roi de la guérison de son fils. La convalescence venait, dissipant comme un souffle l'espérance infatigable des bâtards. La pauvre Choin, confinée en un grenier du château par la présence du roi, commençait à se remettre d'une alarme qui avait brisé son cœur. Tout à coup, en deux heures, la scène changea, ce mieux devint le pire, la santé fut l'agonie ; Monseigneur, ressuscité, était devenu un moribond.

Le roi sortait de table ; il voulut entrer chez son fils, dix empressés l'en empêchèrent. Les médecins vinrent annoncer que tout était fini. Aussitôt le roi monte en carrosse et part ; tout le monde quitte Meudon comme lui. Personne ne s'informe s'il n'est pas un peu tôt pour fuir. On fuit. Un indescriptible désordre remplace les chants et les rires. Les chevaux qui se heurtent, les roues qui grondent, les portes qui crient, un flot de gens effarés

qui se sauvent, valets et maîtres, voilà ce que la princesse réveillée entend sans le comprendre. Elle se lève, elle descend chez son frère : personne dans les vestibules, dans les salons, personne dans la chambre même de Monseigneur. Elle voit sortir du lit une main égarée qui cherche vainement quelque main secourable, des yeux obscurcis qui appellent un regard et ne le rencontrent pas. Elle se précipite, elle saisit le mourant dans ses bras, elle l'inonde de baisers et de larmes, et colle sa bouche sur ses lèvres gonflées pour arrêter la vie au passage ; mais ce dernier souffle de l'homme, personne ne le retient que Dieu. Marie-Anne le sent glisser, humide et froid, sous sa brûlante haleine. Elle appelle, rien ne répond : Monseigneur était mort !

C'est alors qu'on put voir une femme, pâle du silence qui régnait autour d'elle, descendre à pas furtifs le grand escalier du château et traverser lentement ce morne désert. C'était la modeste et dédaignée compagne de celui qui venait d'expirer en l'appelant peut-être ! Mademoiselle de Choin, se voyant oubliée dans le palais immense, se hasarda enfin jusqu'à la chambre de Monseigneur. Elle le trouva déjà glacé. La princesse, évanouie, se cramponnait encore à ce cadavre.

Cette seule compagne du Dauphin mort veilla près de lui jusqu'à ce qu'il arrivât quelque serviteur honteux d'un oubli si étrange. Elle remit à ces gens l'infortunée princesse que ses soins n'avaient pu rappeler à la vie, et, comme

son époux n'était plus seul et sans prières, alors, humble toujours, elle se déroba par une porte de service et regagna son logis obscur de la rue du Pot-deFer, n'emportant du palais où elle avait été reine que le souvenir d'un bonheur perdu, son généreux silence et l'honneur de sa pauvreté.

XXIII

Le roi ne trouva pas extraordinaire que son fils fût mort avant lui. Il lui restait le duc de Bourgogne et trois arrière-petits-fils pour assurer la transmission de la couronne en ligne directe. Au besoin les bâtards étaient là. Et puis, un petit-fils est un instrument plus maniable aux mains d'un vieillard qu'un fils déjà mûr et impatient de paraître à son tour. Tout bien examiné, cette mort du Dauphin pouvait avoir son bon côté.

Quand ces grands artisans de Milan ou de Tolède, quand les Arabes de Damas forgeaient des armures ou des lames, avant d'en trouver une parfaite, ils en rompaient mille, dit-on, dans les terribles épreuves qu'ils leur faisaient subir. L'arme qui résistait à un essai pareil pouvait braver et porter tous les coups. Le cœur humain est comme l'acier, il se brise ou se trempe dans un excessif malheur.

Aussitôt que la princesse de Conti eut repris connaissance et accordé à la faiblesse d'une femme cette part que le corps prélève souvent en dépit de l'âme, aussitôt qu'elle eut respiré et tout considéré autour d'elle avec l'instinctive opiniâtreté de la nature qui veut vivre, au lieu du

désespoir pardonnable, peut-être après une semblable accumulation d'infortunes, elle ne trouva en elle qu'une rage insensée de résistance et une vigueur capable de pousser cette résistance jusqu'à la plus audacieuse rébellion.

Qu'avait-elle à risquer désormais? Rien. Qu'avait-elle à gagner? Tout. Lorsqu'une créature humaine se pose et résout de la sorte le problème de son avenir, ce n'est plus une force humaine qui peut l'arrêter ou la vaincre.

Et, logiquement, Marie-Anne avait plus de chances par la lutte que par l'abnégation et l'obéissance.

Attendre? Voici ce que ce mot représentait pour elle :

Le roi devenant centenaire, le duc de Bourgogne un cagot, un ennemi, lui succédant et continuant sa politique. Plus de jeunesse, plus d'amour, plus de fortune possible.

Lutter? c'était une rupture avec un père, mais cette rupture, elle était de fait accomplie et ne rapportait rien. Obéir, se soumettre, c'était bon lorsqu'on espérait, lorsqu'il s'agissait de tenir le serment fait par La Vallière, par une mère respectable à l'égal d'une divinité.

Mais maintenant La Vallière était morte, et, déliée de tout sur la terre, elle avait aussi délié sa fille. Cette fille, au contraire, avait fait serment à Dieu d'aimer et de suivre son mari. Voilà le seul serment qui restait debout.

Quoi! jeune encore, belle plus que jamais, elle laisserait flétrir dans cette stupide servitude non-seulement ses beaux jours à elle, mais la vie de son mari! elle condam-

nerait à une prison éternelle ce malheureux, rachetable par une seconde résolution ! Exilé ? mais il ne l'était pas, si elle voulait le tirer d'exil. L'exil, ce n'est pas l'obligation de vivre ici ou là, c'est l'absence des gens qu'on aime : il n'existe pas pour quiconque ne regrette rien !

Marie-Anne se fût crue coupable d'hésiter plus longtemps. Sa fortune ne tenait pas si bien au sol de la France qu'elle n'en pût emporter avec elle les meilleurs morceaux. Sa fortune, d'ailleurs, c'était sa beauté, c'était son mari, auquel un pareil trésor suffisait. La princesse sentit une joie indicible à composer pièce à pièce et seule son complot. Elle ne voulut ni courir le danger d'une confidence, ni abandonner à un confident quelque parcelle du mérite de la conception. Une voie sûre de correspondance avait été ouverte depuis longtemps entre elle et Didier, ce dernier toujours vigilant, toujours prêt au moindre signe. Elle lui écrivit de préparer peu à peu Clermont à un grand bonheur que depuis trop longtemps elle lui faisait attendre ; elle n'en dit pas assez pour compromettre le succès, mais elle se fit comprendre et termina en annonçant que sa première dépêche fixerait irrévocablement le jour de son arrivée dans un lieu où elle cesserait d'être esclave pour être heureuse à jamais.

Cette lettre achevée et partie, Marie-Anne recommença réellement à vivre. Elle arrangea tout pour son départ avec une habileté qui déjoua la pénétration de la police royale et de la cour. D'ailleurs sa retraite, après la mort

récente de Monseigneur, l'aidait naturellement à couvrir ses démarches, et huit jours ne s'étaient point écoulés depuis ce désastre dans lequel d'abord elle s'était crue engloutie, que Marie-Anne, tenant sous sa main une somme considérable en or et en pierreries, des amas de traites et de billets sur les principales banques de l'Europe, des relais assurés, un secret intact, envoya un baiser dans la direction de l'est où devait l'attendre Clermont, et, s'asseyant devant la table avec un tressaillement de joie, prit la plume pour écrire cette lettre décisive qu'elle avait promise à Didier.

Elle n'avait pas tracé le premier mot, qu'un éblouissement subit lui déroba la vue. Pour essuyer la sueur froide qui mouillait son front, elle quitta la plume et ne put la reprendre. Ses femmes l'entendirent se débattre contre ce malaise étrange; elles accoururent. Marie-Anne tomba dans leurs bras en murmurant :

— Comme mon frère!

En effet, Monseigneur avait été frappé ainsi. La maladie était la même, la princesse en avait pris le venin dans son dernier soupir. A partir de ce moment, elle ne pensa plus, ne s'appartint plus; elle végéta engourdie dans cet empoisonnement mortel.

Mademoiselle de Choin quitta sa retraite pour donner à l'infortunée les soins d'une tendre sœur, d'une amie éclairée. Sait-on si elle n'avait pas deviné sa véritable souffrance!

Aux premiers relâchements du mal, quand l'esprit se réveilla et recommença à dominer la matière, la princesse étonna tout le monde par son courage à tout souffrir ; on l'entendit répéter chaque jour qu'elle ne mourrait pas, qu'elle voulait vivre, qu'elle répondait de sa guérison, même quand personne ne l'aiderait à guérir.

L'événement justifia cette hardiesse. En moins de temps que les plus heureux, Marie-Anne sortit des dangers de la terrible maladie. Ses médecins lui promirent une santé plus florissante que jamais ; et elle, avec un sourire, répondit qu'elle s'y attendait bien.

Déjà raffermie, se fixant à elle-même le jour de la délivrance, elle n'avait plus qu'une inquiétude, bien naturelle à une femme sans rivale pour la beauté : elle se demandait si les traces presque inévitables de ce mal respecteraient son visage ; mademoiselle de Choin, qui la comprit et la surveillait, lui répondit que toutes les phases de la maladie s'accomplissaient en elle avec un bonheur soutenu, que la nature avait un dernier effort à faire, mais qu'elle le ferait et que le succès était indubitable. Ce fut l'avis de tout le monde au chevet de la princesse : médecins, femmes, courtisans, chacun l'assura qu'elle ressusciterait merveille du monde.

Elle désirait trop ardemment pour ne pas être aisément persuadée. Elle se soumit aux prescriptions les plus sévères afin de gagner plus vite le terme si impatiemment attendu.

Mais ce n'est pas assez pour une femme malade de savoir qu'elle est toujours belle : il faut qu'elle se voie dans cette beauté. La princesse, obsédée des ténèbres dans lesquelles on la tenait enfermée, ne cessait de demander du jour et un miroir, que, en riant et avec toutes sortes de câlineries galantes, ses gardes lui refusaient, sous prétexte que Maréchal et Fagon, heureux d'une cure parfaite, tenaient à compléter l'œuvre et ne permettaient à la chrysalide de se revoir que dans la splendeur du papillon.

— C'est moi, disait Maréchal, qui ouvrirai les fenêtres de Votre Altesse.

— C'est moi, disait Fagon, qui lui tiendrai le miroir le jour où l'habit de cour remplacera le déshabillé de la malade.

Et, quand la princesse impatiente les somma de fixer ce jour, ils demandèrent une semaine.

Marie-Anne ne voulut pas perdre un temps si précieux. Tout en achevant cette guérison miraculeuse, tout en perfectionnant cette incomparable métamorphose qui lui était promise, elle pouvait renouer l'exécution des plans interrompus. Il suffisait de prévenir Didier par une lettre huit jours d'avance, c'était juste le temps d'avertir son mari.

Mais demander à écrire, c'était s'exposer aux refus de toute sa maison, on n'écrit pas sans lumière, et les deux médecins l'avaient proscrite. Il est vrai que mademoiselle de Choin serait femme à violer l'ordonnance. Marie-Anne

s'ouvrit à elle. Une bougie seulement et une feuille de papier, une complaisance de quelques minutes... L'agne dévouée refusa.

Marie-Anne avait bien envie de se fâcher. On l'aimait trop, mais elle réfléchit que son secret s'en trouverait bien. Dans ces sortes d'affaires, la femme le mieux servie est celle qui se sert elle-même. De quoi s'agissait-il ? de sortir du lit pendant que les veilleuses dormiraient, ce qui ne manquait jamais vers le point du jour ; d'aller, sur la pointe du pied, dans le cabinet voisin, d'y écrire les quelques lignes promises ; le tout serait accompli avant que nul n'en eût seulement le soupçon.

On touchait à la fin de la nuit ; les gardes dormaient sans défiance, n'ayant plus de service à faire pendant le sommeil si régulier de la convalescente. Marie-Anne attendit que les rayons de l'aube vinssent tracer leur raie lumineuse sous la porte du cabinet, et alors, exécutant de point en point sa résolution, sûre de n'être pas surprise, puisque ce cabinet était toujours désert, elle glissa hors du lit et traversa sa chambre sur un tapis épais qui absorba le bruit des pas.

Elle se réjouissait de se trouver si forte. Pas le moindre tremblement, une précision de geste, une présence d'esprit, indice de la santé la plus complète. Sa main adroite ouvrit la porte, qui ne cria pas et se referma derrière Marie-Anne avec le même bonheur.

Mais en entrant la princesse s'aperçut qu'elle n'était

pas seule. Une femme s'arrêta en face d'elle, une femme inconnue, ou plutôt une apparition épouvantable.

Le visage bouffi, haché de cicatrices, des prunelles imperceptibles sous le double bourlet rouge des paupières chauves, les joues couperosées et spongieuses, une bouche tordue... horreur! Marie-Anne recula d'effroi, la femme aussi recula.

Ce spectre affreux, c'était elle-même, aperçue dans la glace de la toilette qui tant de fois l'avait réfléchi adorable et superbe. Ce masque effrayant, cette expression ignoble, cette autre tête sur son corps, c'était la charmante Marie-Anne, c'était la reine de grâce, d'amour et de beauté!

Elle voulut douter encore, elle étendit la main pour toucher la vision horrible, mais elle reconnut au doigt du monstre l'anneau de mariage du pauvre Clermont, et, poussant un cri, suprême sanglot d'un cœur où se brise l'amour avec la vie, elle tomba lourdement sur le plancher.

XXIV

Depuis la mort de Monseigneur, Clermont ne s'illusionnait plus. Il comprenait sa destinée. Chaque parole de Didier était repoussée par un sourire silencieux et amer. Le jeune prêtre sentit qu'après tant de consolations perdues les ressources mondaines lui manquaient, il se mit à parler de Dieu au condamné.

Clermont l'écouta en silence, comme toujours. C'était pitié de voir ce qu'avait fait le malheur d'une tête si jeune et si charmante. Après le malheur qui vieillit, était venu le doute qui tue. L'homme qui doute est mort. Clermont marchant et respirant n'était déjà plus qu'un cadavre.

Cet aspect frappa Didier. Pour la première fois, il remarquait l'effrayante rapidité de cette décadence ; quant aux moyens de l'arrêter, il ne les possédait ni prompts ni sûrs. La lettre si encourageante de la princesse, cet espoir de bonheur qu'elle permettait, qu'elle commandait même, Didier n'y croyait pas. C'était sans doute un nouveau leurre, la saillie d'une bienveillance incontestable, d'un amour fidèle, mais sans résultat possible. Voilà pour-

quoi Didier n'avait pas essayé de combattre avec cette lettre le morne découragement de Clermont.

En effet, que de fois, depuis tant d'années, la princesse n'avait-elle pas supplié son époux d'attendre et d'espérer encore ! Que de promesses ! que de combinaisons prétendues infaillibles qui, l'une après l'autre, avaient échoué ! Didier, pour ranimer son ami, eût voulu avoir à lui offrir une nourriture moins chimérique. Cependant, comme il le vit écrasé, sceptique jusqu'à l'athéisme, il jugea prudent de l'arrêter sur cette pente funeste par une barrière, si fragile qu'elle fût, et alors il lui communiqua le message de sa femme, espérant à peine galvaniser le mort une dernière fois.

Clermont rougit d'abord et ses yeux éteints se rallumèrent, puis il haussa les épaules. Cette nouvelle promesse, dit-il, aurait le sort des précédentes ; et il énuméra toutes les difficultés qui entraveraient l'action de la princesse. La réponse de Didier fut une énumération des possibilités du projet. Il la fit d'autant plus pompeuse qu'il était moins persuadé. Son audace dans l'invraisemblance ne révolta pas Clermont : cet incrédule croyait donc encore un peu. Sans doute, puisqu'il vivait encore.

— Au surplus, ajouta-t-il, à quoi bon discuter ? Si nous devons revoir madame de Conti (hélas ! il l'appelait toujours ainsi, sublime dupe !), ce ne peut-être qu'après un nouvel avis. Ne sommes-nous pas habitués à attendre ? Attendons !

L'attente fut longue. La princesse, on le sait, n'était guère en état d'écrire. Clermont, cette fois, n'eut pas la patience ordinaire. Lorsqu'il vit s'écouler le délai que sa secrète espérance avait assigné aux démarches de sa femme, lorsqu'il eut nuit et jour attendu, en se dévorant, le courrier promis :

— Eh bien ! dit-il à Didier, un soir qu'ils faisaient leur promenade monotone au bord de la mer, parle-moi donc un peu de tes illusions. Voyons, console-moi donc, consolateur inépuisable !

Ses mains tremblaient. Un feu fatal illuminait ses prunelles sanglantes. Le rire sauvage de la folie voltigeait sur ses lèvres. Il fit peur et pitié à Didier, qui l'entoura de ses bras et lui dit doucement :

— Pourquoi cesserais-je d'espérer, n'ai-je pas Dieu avec moi ?

— Tu l'as peut-être, répliqua l'insensé, mais moi, je ne l'ai pas.

— Ce n'est pas le bonheur qui prouve Dieu, reprit Didier plus fermement. C'est le malheur, au contraire.

— En vérité, s'écria Clermont. Ainsi Dieu est le fléau, le persécuteur des justes ! Dieu frappe et tue les innocents. Ce même Dieu bénit et prolonge la vie des scélérats et des impies. Ah ! ah ! si j'étais Dieu, je voudrais me révéler d'une autre façon : je laisserais sur terre Robert, Henri, La Vallière, Conti, Monseigneur, et je sais bien qui j'en ôterais !

— Tu es un homme, Clermont, et tu ne vois pas plus loin que ne le permet ta vue. Il y a une autre vie, ne l'oublie pas, chrétien.

— Me réponds-tu, dit l'infortuné avec un rugissement de douleur, que cette autre vie me dédommagera de la présente? Et d'ailleurs, à quoi bon me faire souffrir même une fois ! Je suis pur, moi ; les juges-hommes que tu méprises tant, s'arrachent les cheveux et se châtient lorsqu'ils ont puni un innocent, cependant ils sont faillibles et partant excusables. Mais Dieu, l'infaillible, pourquoi permet-il, pourquoi commet-il le crime d'iniquité qu'il réproouve chez nous, chétifs mortels ?

— Tu blasphèmes, ami, murmura Didier d'une voix éteinte.

Cette violence le navrait. Il ne l'avait pas prévue. Agneau sans fiel, il ne comprenait pas la rage du lion !

— Je souffre, s'écria Clermont, je souffre ! La plainte n'est-elle plus permise ? Au blessé dont la chair saigne, défends-tu de crier et de gémir ? Voilà trop longtemps que je me contiens ! Mes amis, où sont-ils ? morts ! Mes protecteurs, morts ! Ma femme bien légitime, n'est-ce pas, bien chrétiennement acquise, ce n'est pas un amour coupable, adultère, comme ceux du roi : eh bien ! ma femme, pourquoi ne l'ai-je pas là seulement pour me voir expirer dans ces tourments injustes ? Je blasphème, dis-tu ? Ah ! Didier, celui qui a fait la blessure n'a pas le droit d'étouffer la plainte !

— Prends garde ! mon ami, interrompit le jeune prêtre, n'attire pas sur toi de nouveaux malheurs...

— Et que peut-il m'arriver de plus, la mort de la princesse ? Mais ce sera la fin de ses maux, la fin des miens, je le jure !

Didier se précipita sur l'insensé, il lui ferma la bouche : quelqu'un venait à eux.

C'était l'intendant de Clermont, porteur d'une dépêche que l'œil perçant de Didier aperçut et reconnut le premier. Il l'arracha des mains du serviteur, et, avec un élan de joie :

— Tiens ! s'écria-t-il, vois si l'on doit jamais douter !

Et il lui montra le cachet convenu entre lui et la princesse.

— D'elle ! s'écria Clermont subitement transfiguré.

— Oui, ingrat ! oui, mauvais fils ! qui accusais Dieu, quand il était si simple de supposer un retard, un empêchement quelconque à ton bonheur. Ce bonheur, le voilà peut-être, enfin !

Clermont prit la lettre dans ses mains tremblantes, et rompit le cachet. Didier suivait avec avidité chacun de ses mouvements.

Il vit Clermont blanchir comme ces suicidés qui, s'ouvrant les veines, perdent la vie goutte à goutte. Le malheureux lut jusqu'au bout et garda cette pâleur de cire rendue plus effrayante encore par la rigide impassibilité de ses traits.

Didier frémit. Ses yeux éloquents sollicitaient l'œil hargard de son ami. Au bout d'un long silence, voyant Clermont toujours courbé, toujours anéanti, il ramassa la lettre tombée sur le sable.

« Louis, écrivait la princesse, la femme que vous avez aimée n'existe plus. A sa place, sous son nom, respire et s'agite un être informe, objet de dégoût et d'horreur, plus hideux que la plus repoussante des métamorphoses païennes. Voilà ce qu'a fait la maladie d'une beauté dont j'étais heureuse et fière, puisque je vous la consacrais.

» Il y a peu de jours, j'accourais vers vous les bras ouverts, vous apportant ma personne et mon âme. Je fusse morte à l'idée de ne plus vous revoir. Si, aujourd'hui, je savais être aperçue de vous, je tomberais morte, tuée de ma propre main.

» Nous sommes tous deux chrétiens, épargnez-moi ce crime : disons-nous adieu.

» Notre mariage a été maudit. Comme il avait été anéanti devant les hommes, le voilà brisé entre nous. Arraché du registre, arrachons-le de nos cœurs. Vous êtes libre, mon ami. Dieu qui avait reçu vos serments ne s'irritera pas de vous les voir reprendre ; tout au contraire, il vous bénira du jour où vous ne penserez plus à moi.

» Adieu, j'entre dans l'ombre qui précède la tombe. J'espère que Dieu m'a assez éprouvée et m'abrégera le chemin. Je vis, moi, pour me conserver le ciel, où j'es-

père vous retrouver un jour. Résistez au désespoir qui nous séparerait dans l'éternité bienheureuse. Vivez ! »

Lorsque Didier eut fini cette lecture, en frissonnant à chaque mot, lui aussi demeura muet et atterré devant la persévérance d'une fatalité sans exemple. Il oubliait Clermont plongé dans sa torpeur funèbre. Cet état de prostration l' alarma ; il prit la main de son ami et le réveilla doucement.

— Tu disais vrai, murmura Clermont dans une solennelle extase, Dieu est plein de miséricorde : il secourt les affligés.

— Tu souffres ? s'écria Didier.

— Non, ami, non.

— Qu'as-tu, alors ?

— Je meurs, dit l'infortuné avec un sourire.

En effet, le dernier coup l'avait affranchi, il ne souffrait plus.

Le lendemain, Didier, après lui avoir rendu les devoirs suprêmes, prit passage sur un navire qui conduisait à Siam des missionnaires pour remplacer ceux qu'avaient massacrés les idolâtres. Lui aussi voulait retrouver au ciel tout ce qu'il avait aimé sur la terre.

Au moment où il s'embarquait, humble et perdu dans la foule des martyrs, un homme, fêté, applaudi, rayonnant, quittait le port avec une suite brillante. C'était le nouveau chargé d'affaires d'Angleterre, l'abbé Dubois, qui

partait pour cette ambassade. Son superbe vaisseau de ligne faillit écraser en passant le modeste bateau des missionnaires. Didier vit resplendir sur le pont son heureux voisin de Saint-Christophe. Il l'entendit même répondre à l'amiral, qui demandait des nouvelles de la cour :

— Le roi va mieux que jamais, monsieur. Meurent ses ennemis et vive le roi !

— Vive le roi ! répondit l'amiral. Et ses canons saluèrent majestueusement le port.

Didier disparut dans la fumée.

FIN

126 a . 49

12

27

Un franc le volume
NOUVELLE COLLECTION MICHEL LÉVY
1 FR. 25 C. PAR LA POSTE

AUGUSTE MAQUET

L'ENVERS

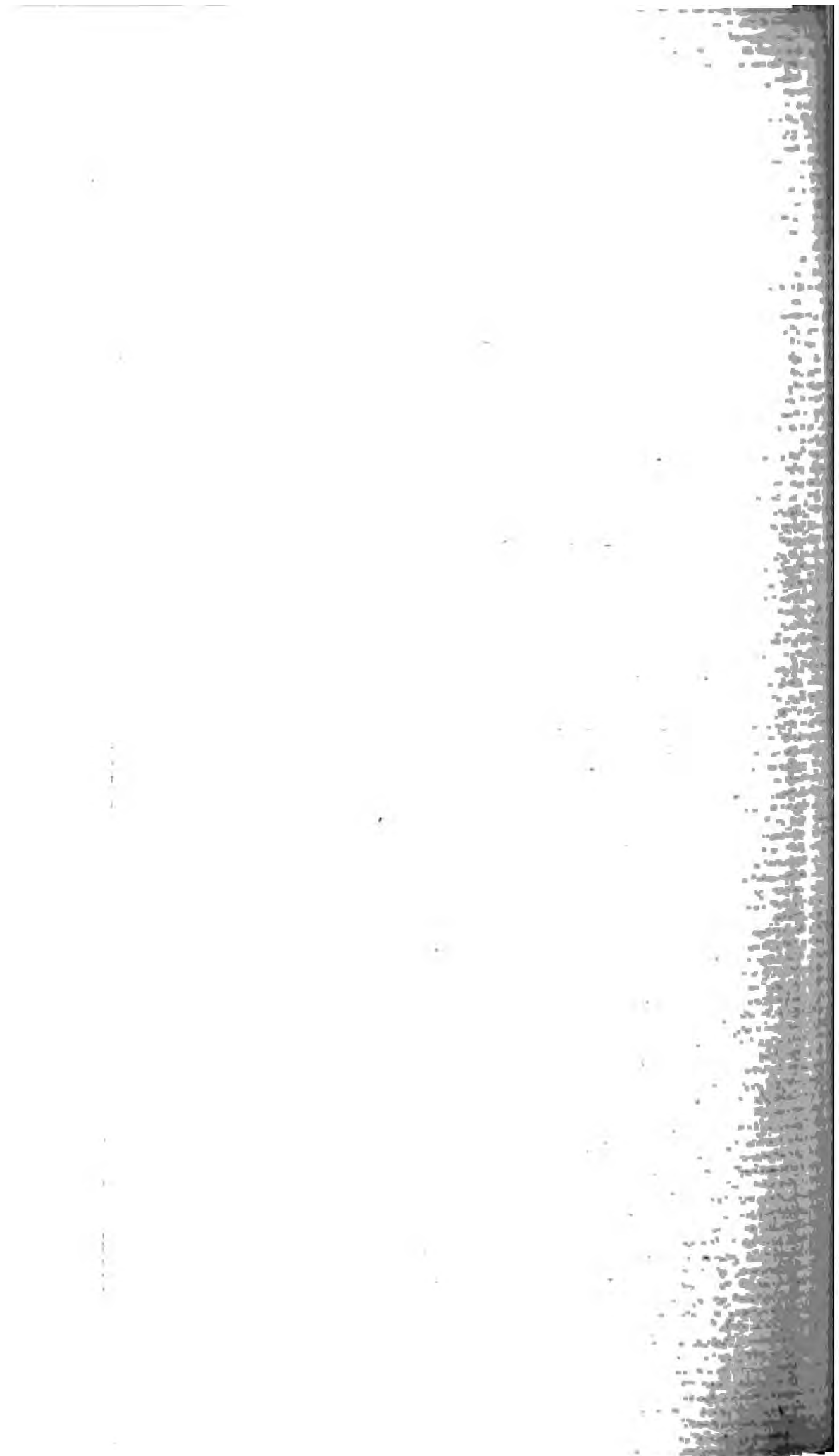
ET

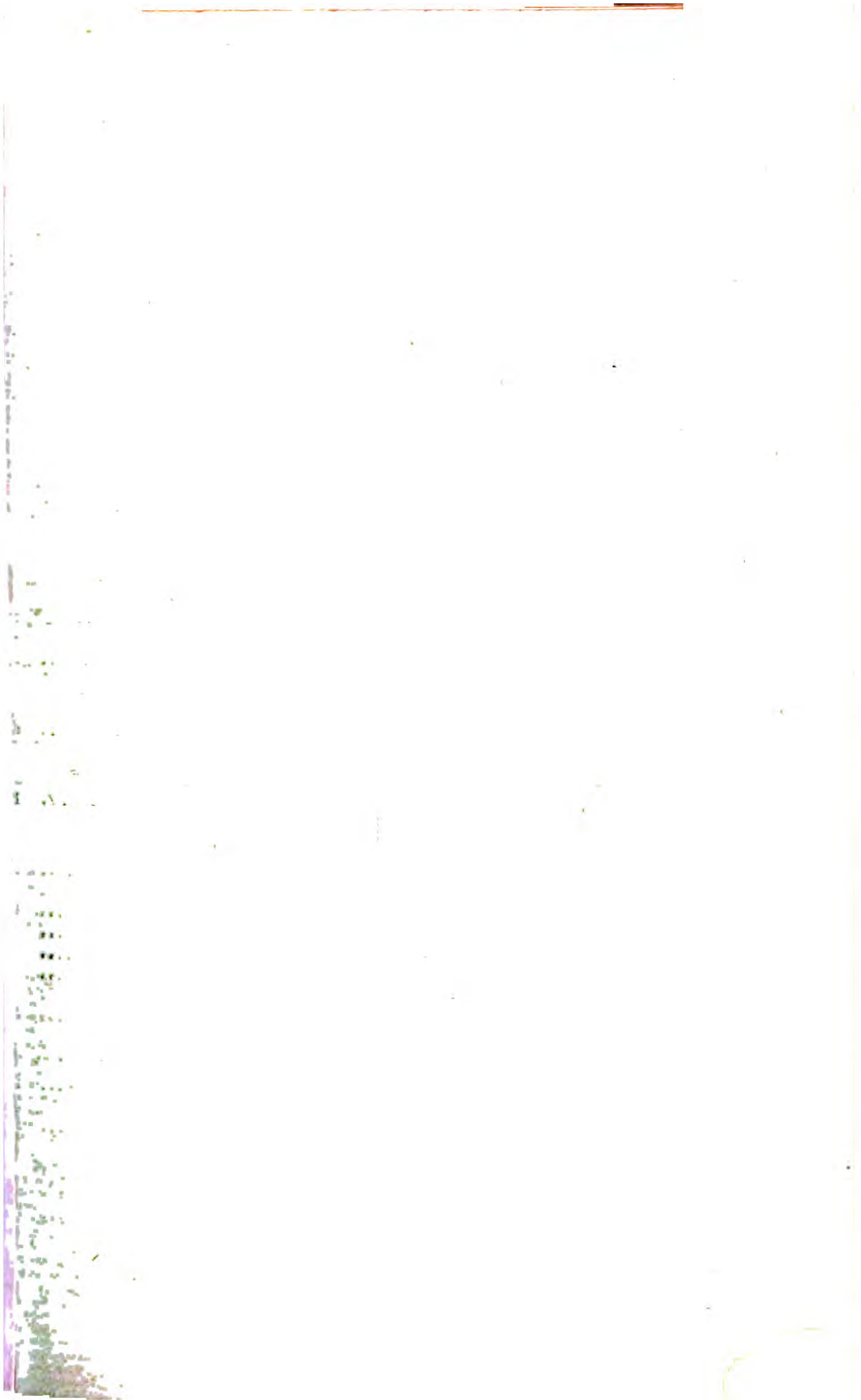
L'ENDROIT

II



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3





EXTRAIT DU CATALOGUE MICHEL LÉVY

1 FRANC LE VOLUME. — 1 FR. 25 PAR LA POSTE

ÉMILE AUGIER, de l'Acad. fr. vol.	PRINCE DE JOINVILLE vol.
POÉSIES COMPLÈTES 1	GUERRE D'AMÉRIQUE, CAMPAGNE DU POTOMAC..... 1
DU C D'AUMAËLE, de l'Acad. fr.	X. MARMIER, de l'Acad. fr.
INSTITUTIONS MILIT. DE LA FRANCE. 1	AU BORD DE LA NÉVA..... 1
LES ZOUAVES ET LES CHASSEURS A PIED 1	LES DRAMES DU CŒUR..... 1
LOUIS BOUILHET	LES DRAMES INTIMES..... 1
MELÆNIS, conte romain 1	HISTOIRES ALLEMANDES ET SCANDIN. 1
PHILARÈTE CHASLÈS	LES SENTIERS PÉRILLEUX..... 1
LE JEUNE MÉDECIN 1	UNE GRANDE DAME RUSSE..... 1
LE MÉDECIN DES PAUVRES 1	COMTE DE MONTALIVET
LE VIEUX MÉDECIN 1	DIX-HUIT ANNÉES DE GOUV. PARLEM. 1
MAXIME DU CAMP	EDGAR POE, Tr. Ch. Baudelaire
L'HOMME AU BRACELET D'OR 1	AVENTURES D'ARTHUR GORDON PYM. 1
LE SALON DE 1857..... 1	EURÈKA 1
LES SIX AVENTURES 1	HISTOIRES EXTRAORDINAIRES 1
ARSÈNE HOUSSAYE	HISTOIRES GROTESQUES ET SÉRIEUSES 1
L'AMOUR COMME IL EST..... 1	NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORD... 1
LES AMOURS DE CE TEMPS-LA 1	F. PONSARD
AVENTURES GALANTES DE MARGOT .. 1	ÉTUDES ANTIQUES..... 1
LA BELLE RAFAELLA 1	RÉMUSAT ET MONTALIVET
BIANCA..... 1	CASIMIR PÉRIER et la polit. conserv. 1
BLANCHE ET MARGUERITE..... 1	DE STENDHAL
LES CHARMERESSES..... 1	L'ABBESSE DE CASTRO 1
LES DIANES ET LES VÉNUS 1	DE L'AMOUR..... 1
LES FEMMES COMME ELLES SONT.... 1	ARMANCE 1
LES FEMMES DU DIABLE..... 1	LA CHARTREUSE DE PARME..... 1
MADemoisELLE CLÉOPATRE 1	MÉMOIRES D'UN TOURISTE..... 2
MADemoisELLE MARIANI..... 1	PROMENADES DANS ROME 2
MADemoisELLE PHRYNÉ 1	LE ROUGE ET LE NOIR 2
MADemoisELLE ROSA..... 1	VIE DE NAPOLÉON 1
MAINS PLEINES DE ROSES..... 1	M^{me} SURVILLE, née de Balzac
LA PÉCHERESSE 1	BALZAC, SA VIE ET SES ŒUVRES 1
LE REPENTIR DE MARION..... 1	LE COMPAGNON DU FOYER..... 1
ROMAN DE LA DUCHESSE..... 1	LES RÊVES DE MARIANNE 1
LA VERTU DE ROSINE 1	ALFRED DE VIGNY
F. VICTOR HUGO, Traducteur	CINQ-MARS..... 2
LE FAUST ANGLAIS (de Marlowe) ... 1	LAURETTE OU LE CACHET ROUGE.... 1
SONNETS (de Shakspeare)..... 1	LA VEILLÉE DE VINCENNES..... 1
JULES JANIN	VIE ET MORT DU CAPITAINE RENAUD. 1
LE CHEMIN DE TRAVERSE 1	
L'INTERNÉ 1	

Le Catalogue complet sera envoyé franco à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.

